This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

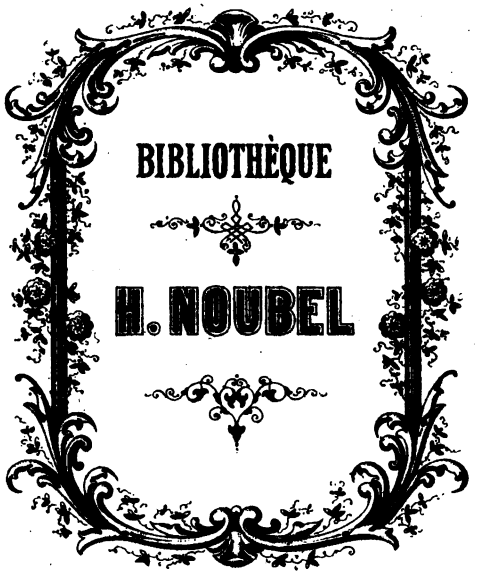
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

DC
611
.L884
S8

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL

DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

D'AGEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

RECUEIL
DES TRAVAUX
DE
LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,
SCIENCES ET ARTS D'AGEN.

TOME III.

AGEN,
IMPRIMERIE DE PROSPER NOUBEL.

JUILLET 1834.

Digitized by Google

Digitized by Google

Dunning
Nijhoff
4-2-27
13603

NOTICE

DES TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE

SCIENCES ET ARTS D'AGEN,

DEPUIS SA DERNIÈRE SÉANCE PUBLIQUE,

Par M. BARTAYRÈS, secrétaire perpétuel de la Société.

PARMI les diverses sciences qui sont l'ouvrage de l'intelligence de l'homme, les mathématiques pures ont toujours eu la noble prérogative de ne point admettre de véritable erreur dans leur sein. Il est douloureux de sentir que d'autres connaissances qui intéressent singulièrement la fortune des états et le bonheur des peuples, sont encore loin d'être débarrassées de toute hypothèse gratuite. Les leçons de l'expérience sont certaines ; mais l'expérience marche lentement. Avides de connaître et pressés de conclure, nous substituons souvent nos opinions particulières et nos systèmes à la vérité. Pénétrés de ces idées, vous avez prescrit à votre Secrétaire de s'en tenir

Digitized by Google

à la simple analyse des ouvrages de chaque membre, dans le précis des travaux de la Société depuis la dernière séance publique qu'il, est chargé de vous faire en vertu de vos réglemens. Vous avez rendu par là ma tâche bien plus légère et plus facile. Simple historien, sans approuver, ni blâmer, je laisserai à chacun la responsabilité de ses opinions. Dans cette espèce de compte-rendu, je suivrai l'ordre de vos travaux indiqué dans les considérations placées en tête de vos statuts.

AGRICULTURE ET HISTOIRE NATURELLE.

Au nom de deux commissions réunies, M. *Lafont du Cujula* vous fit, le 22 janvier dernier, un rapport sur l'agriculture de notre département, dans lequel il vous exposa les causes qui s'opposent aux progrès de cet art parmi nous. La seule à laquelle la Société puisse rémédier, c'est le manque de bons écrits sur l'agriculture, applicables à la topographie et à la nature du sol de nos contrées. Presque tous les traités agricoles ont été faits pour des pays plats et unis, n'offrant aucun obstacle physique au travail manuel. Sur un pareil terrain on peut établir des systèmes généraux et exacts de culture; au lieu que la nature des terres qui composent notre département étant diversifiée à l'infini, chaque coin

Digitized by Google

particulier de terrain exigerait, pour ainsi dire, un genre particulier de faire. Il faut donc se réduire à se faire un système pour chaque espèce de sol. Il serait possible de composer un bon manuel d'agriculture pratique pour notre département. Il faudrait pour cela qu'après avoir considéré les diverses natures de nos terres, l'auteur, en traitant des diverses cultures et des divers produits, indiquât les meilleures méthodes à suivre, et s'appuyât d'un côté sur les théories reçues et de l'autre sur son expérience particulière.

Un pareil ouvrage deviendrait un guide précieux pour nos agriculteurs. Il leur éviterait des essais, des tâtonnemens et souvent de funestes méprises. Il serait d'une utilité particulière pour ceux qui ne sont ni assez riches, ni assez éclairés pour profiter des nombreux traités d'agriculture qui existent déjà.

A la suite de ce rapport, la Société arrêta qu'il serait donné une médaille d'or de 300 fr. à l'auteur du meilleur *Manuel d'Agriculture pratique, appliqué à la nature du sol de notre département.* L'auteur aura la propriété de son ouvrage, en se chargeant de faire imprimer à ses frais et ensemble le rapport qu'en aura fait la commission. Si l'auteur ne juge pas à propos de faire imprimer son ouvrage, il en abandonnera la propriété à la Société. Les ouvrages devront être remis avant la fin d'avril 1834.

Digitized by Google

M. *Labat* vous lut dernièrement une notice sur un mode d'assolement adopté par quelques propriétaires du département, dans le but :

1° D'avoir des fourrages abondans pour entretenir une plus grande quantité de bestiaux, élever de nombreux troupeaux et se procurer des engrais suffisans pour l'amendement des terres.

2° D'établir une succession de récoltes, telle qu'une culture améliorante succède à une culture épuisante, pour que le sol puisse reprendre tous ses principes fertilisans à l'aide des travaux, des engrais et de l'influence atmosphérique. C'est un assolement au moyen duquel les terres, étant divisées en tiers et en neuvièmes, offrent un tiers en blé, un neuvième en maïs ou haricots, un neuvième en avoine ou pommes de terre, un neuvième en fèves, deux neuvièmes en prairies artificielles, le dernier neuvième seulement demeurant en jachère. Les propriétaires qui ont adopté ce système, paraissent obtenir d'heureux résultats et avoir eu particulièrement cette année des fromens plus beaux et plus nets que ceux de leurs voisins.

Chargés par vos institutions d'encourager toutes les inventions utiles à l'agriculture, vous avez, Messieurs, donné la plus grande publicité à l'invention du semoir et du sarcloir de M. *Hugues*. Si la rigoureuse saison ne permit pas à

Digitized by Google

cet honorable agronome de faire des essais dans notre département lors de sa première tournée, nous avons eu la satisfaction ce printemps dernier de voir fonctionner et d'apprécier ces précieux instrumens. Déjà des cultivateurs ont souscrit pour les faire venir; et nous espérons que bientôt l'expérience prouvera qu'ils peuvent très-bien convenir à nos terrains et produire ici des résultats aussi brillans que dans le département de la Gironde.

M. *Hugonel-Larougie* et M. *Bénac*, boulanger, à Lamontjoie, ont soumis chacun à votre jugement, et à des époques différentes, une machine destinée à battre le blé.

M. *Grenier*, horloger, à Villeneuve, et M. *Souilhagon*, ébéniste, à Clairac, vous ont aussi présenté des modèles-machines de leur invention, propres à moudre le grain. C'est ici le lieu de faire quelques observations qui puissent être utiles aux artistes :

1° Toute machine à égrener le blé, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne sera jamais employée dans notre département que par quelque riche propriétaire, faisant lui-même cultiver ses biens par des maîtres-valets, si le prix d'achat est au-dessus des facultés de nos métayers, parce que nous avons le temps et la coutume de battre tous nos grains pendant l'été, et que le rouleau est connu et apprécié de tout le monde.

Digitized by Google

2° Les moulins qui exigent l'emploi de la force des hommes ou des animaux, ne seront jamais en faveur dans notre pays, sillonné en tout sens par de puissans cours d'eau, et par conséquent hérissé de collines plus ou moins élevées, parce que l'eau et le vent ne coûtent rien.

Notre Société a été à même de fournir à l'autorité supérieure des renseignemens sur des sujets qu itiennent à nos occupations spéciales. M. le Préfet vous demanda la solution d'une longue série de questions, proposées par le Ministre, sur le produit et la vente des céréales de notre département. Au lieu d'entrer dans des détails entièrement déplacés ici, je me contenterai de faire quelques réflexions, dont ces questions étaient la conséquence. Il importe à un gouvernement de connaître :

1° Combien, année commune, l'hectare rend d'hectolitres de blé-froment dans chaque département, sur les fonds de terre de diverses qualités ?

2° Combien on estime que le propriétaire retire pour 100 d'intérêt de son immeuble ?

3° Quel est le prix auquel revient au cultivateur l'hectolitre de blé-froment, en évaluant en particulier les diverses espèces de frais de culture ?

4° Par conséquent, quel est le prix moyen estimé nécessaire pour que le cultivateur soit

Digitized by Google

remboursé de toutes ses avances avec un bénéfice raisonnable ?

5° Quel est le taux au-dessus duquel on ne désire pas, dans le département, que le prix de l'hectolitre de blé-froment s'élève ?

6° Depuis un certain nombre d'années, combien de fois les diverses espèces de grain ont été au-dessus du prix désirable, ont atteint ce prix, et ont été au-dessous du prix nécessaire ?

Un bon gouvernement doit connaître encore tout ce qui a rapport aux besoins de ses peuples, afin de les prévenir ; il ne doit pas ignorer parconséquent :

1° Si un département récolte ordinairement au-delà de ses besoins, ou si les importations lui sont habituellement nécessaires ;

2° Quand un département produit au-delà de ses besoins, dans quel pays s'écoule le superflu ?

3° Quand il a besoin de grains, d'où les reçoit-il ordinairement ?

4° Quels sont les moyens de transport et les frais ?

5° Si les qualités et par conséquent les prix des grains étrangers s'accordent avec les qualités et les prix des grains du pays ?

6° Quels sont les marchés les plus importans, et comment se vendent les blés étrangers et ceux du pays.

Digitized by Google

Vous répondites aux questions de M. le Préfet d'après un rapport que M. Lafont du Cujula vous fit à ce sujet.

Pendant la suspension des séances de la Société, M. le Préfet demanda :

1° La réponse à diverses questions qui se rattachaient à l'impôt sur le sel;

2° Des renseignemens sur l'aspect du sol du département, sur sa nature, sur le genre principal de culture, sur ses productions naturelles, sur l'industrie principale du pays, sur le genre principal de commerce, sur le nombre de Sociétés savantes, et enfin sur les poids et mesures le plus en usage, traduits en poids et mesures du système métrique.

Voici l'analyse des conclusions auxquelles vous vous arrêtâtes sur le sel, d'après un rapport fait par M. Duburgua.

La consommation de cette substance, pour l'ensemble du département, excède la proportion moyenne déduite de la consommation totale de la France. La raison de cette différence est dans l'habitude qu'ont les habitans de nos contrées d'employer le sel dans toutes les préparations alimentaires, et d'en manger même en grain dans une foule de circonstances.

L'emploi du sel, comme engrais, est nul dans notre département. Notre sol variant beaucoup par sa nature, cette substance pourrait

Digitized by Google

être avantageusement appliquée très-vraisemblablement dans quelques localités, si la suppression totale de l'impôt permettait au cultivateur de se livrer à des essais.

Le sel est un condiment très-recherché par tous les animaux domestiques, surtout par les ruminans. Sans assurer que cette substance les engraisse, il est certain qu'elle contribue d'une manière efficace à leur rétablissement quand ils sont malades, et à donner au poil un poli, un luisant, qui indique une harmonie parfaite entre toutes les fonctions. Le mouton qui pâture sur un terrain abandonné par la mer, et qui contient par conséquent quelque substance saline, est rarement malade, et n'est jamais atteint de cachexie.

Il n'est pas douteux que dans le cas de la suppression de l'impôt, on n'employât beaucoup de sel pour le bétail, pendant que dans ce moment, on n'en donne qu'autant qu'il est ordonné par le médecin vétérinaire. Vous finîtes par exprimer le vœu que l'impôt sur le sel et celui des vins, s'ils ne peuvent être immédiatement supprimés, le soient aussitôt que la situation du trésor le permettra.

Quant aux renseignemens statistiques, vous approuvâtes en tout ceux qu'avait donnés M. *Lafont du Cujula* pendant la suspension de nos séances.

Digitized by Google

Le rigoureux hiver de 1830 fut extrêmement funeste aux chênes-liéges qui bordent nos Landes. Votre Secrétaire actuel avait pris, pour ainsi dire, avec le public, l'engagement d'aller faire un tour dans ces tristes régions, afin de voir si on ne pouvait pas remédier au mal éprouvé par ces arbres précieux. Il profita des vacances de 1831 pour tenir sa promesse. Vous accueillîtes avec bienveillance en 1832 un mémoire qu'il vous présenta à ce sujet, et dans lequel étaient en outre consignées les observations qu'il avait faites sur la formation du liége et les moyens qu'il croyait efficaces pour assainir l'air dans certains endroits de nos Landes et procurer à d'autres de l'eau bonne à boire.

Les Anciens avaient généralement admis que la taupe était aveugle ; mais les anatomistes modernes avaient avancé l'opinion contraire. M. *Bourrousse de Laffore*, docteur médecin, a fait vainement une foule d'expériences pour découvrir l'existence des yeux de cet animal. Il n'a trouvé qu'un globule noir, d'un volume moindre qu'un grain de moutarde, plein d'une humeur limpide, recouvert d'une peau grisâtre et écailleuse, sans nerf optique et sans muscles moteurs.

Tout ce qui a rapport au bétail ne saurait être indifférent pour l'agriculture : M. *Lafont du Cujula* et M. *Bareyre* se sont spécialement

Digitized by Google

occupés de cette partie intéressante de l'économie agricole.

M Lafont vous lut un mémoire intitulé : *Des Haras*, ou *Considérations sur l'avantage de l'éducation des Chevaux en France, et particulièrement dans le département de Lot-et-Garonne.*

Après des considérations générales sur les divers produits agricoles du pays et des observations sur le sol riche et varié de notre département, l'auteur fait sentir combien l'élève des chevaux serait facile et lucrative dans notre département. A côté de l'intérêt particulier, il place l'intérêt général ; et par des notes statistiques, il prouve que l'insuffisance des produits en chevaux nous rend chaque année tributaires de l'étranger pour une somme qui dépasse six millions.

L'auteur pense que la France peut parfaitement se suffire à elle-même ; qu'elle peut fournir des remontes à sa cavalerie, des attélages pour l'artillerie, et suffire encore aux besoins et aux goûts des habitans : il ne faut pour cela que donner une direction salutaire à l'industrie, et surtout bien employer les ressources administratives que le gouvernement a mises dans les mains de ses agens. Il prescrit la marche à suivre pour atteindre ce but.

L'auteur termine son ouvrage par des rapprochemens assez curieux entre les usages des

Digitized by Google

Arabes et ceux des autres peuples sur l'éducation des chevaux.

M. *Bareyre* a lu aussi dans une de vos séances un mémoire sur la propagation et l'amélioration du cheval, dans le département de Lot-et-Garonne, dont voici les idées principales.

Le plus grand nombre des jumens importées appartiennent à la race bretonne : les jumens indigènes sont moins nombreuses, et la jument des Landes est la moins répandue. Aucune de ces races n'est sans défaut. La jument bretonne, d'une stature généralement peu élevée, est lourde, peu agréable à la selle ; mais aussi sa bonté, sa douceur sont à toute épreuve, et son tempérament est robuste. La jument indigène a plus de taille en général ; mais elle pêche par une poitrine étroite : ses yeux sont petits et sa membrure grêle : la jument des Landes est plus petite ; mais elle a de la gentillesse, et rachète la petitesse de sa taille par beaucoup de qualités. Pour améliorer ces trois races, il est nécessaire de poser quelques principes.

Il ne faut jamais accoupler un cheval de trait avec une jument de selle.

Il faut rechercher dans la jument et l'étalon principalement une poitrine large et des membres de devant parfaitement conformés : le plus grand nombre des chevaux pêchent par la membrure antérieure.

Digitized by Google

En France la race s'améliore et se régénère par le père : la mère y prend une part moins active. Je dis *en France*, car le contraire a lieu chez les Arabes. Quand une race a acquis son état de perfection, elle peut se conserver et se perpétuer par le choix de l'étalon et de la jument pris dans la même race ; mais le croisement est impérieusement ordonné quand la race a perdu de ses formes et de ses qualités. Le cheval anglais et le cheval normand conviennent à nos jumens indigènes et aux jumens bretonnes. Ils donneront à ces dernières plus de taille, une pose de tête plus agréable, des mouvemens moins durs, des allures plus vites ; et aux premières, des membres mieux établis, une poitrine plus ample, une tête mieux conformée. La jument des Landes croisée avec le cheval arabe, acquerra plus de taille. Le cheval anglais accouplé avec une belle normande, et le normand uni à une belle bretonne, doivent nécessairement transmettre leurs belles qualités à leurs descendans. Le cheval anglais, de nos jours tant vanté, est le fruit des jumens du pays, et peut-être de la jument normande, unie au cheval arabe.

L'auteur entre ici dans le détail des soins à donner à la jument pendant la gestation, et au poulain depuis sa naissance jusques à l'âge de quatre ans. En six années la jument poulinière

Digitized by Google

peut donner quatre poulains. Agés de quatre ans et offrant les apparences de la force et de la bonté, ces poulains seront vendus hardiment 400 fr. chacun : ce qui fait 1600 fr. en six ans, ou près de 267 fr. par an. Retirer un pareil bénéfice d'une jument qui peut coûter 5 à 600 fr., c'est placer ses capitaux à un très-haut intérêt. La vache ne donne guère plus de 50 fr. de profit. Le travail de la poulinière dédommage au-delà de tous les frais de nourriture. Il se fait un emploi si considérable de chevaux, que le prix de ces animaux va toujours croissant. On doit donc être surpris que le propriétaire de l'Agenais néglige de se livrer à ce genre de production.

On ne manquera pas de dire que nos contrées sont peu propres à élever des chevaux, parce que nous manquons de prairies naturelles et que nous avons peu de prairies artificielles ; tandis qu'il faut à ces animaux un terrain spacieux pour pâcager, courir et développer leurs mouvemens. A cette objection, l'auteur répond qu'il est prouvé qu'on peut élever avec avantage de jeunes poulains à l'écurie ; et qu'au reste, il y a bien peu de métairies qui ne possèdent pas quelque petit pré, ou qui ne puissent faire une prairie artificielle peu éloignée du manoir pour faire sortir le poulain et sa mère. Mais les obstacles réels qui s'opposeront long-temps à cette précieuse industrie dans notre département,

Digitized by Google

sont, du côté du paysan, l'habitude de n'avoir que des bœufs et une antipathie pour le cheval ; et du côté du propriétaire, la crainte de placer entre les mains du colon un capital qu'il ne saurait faire fructifier. Le moyen le plus efficace de vaincre ces obstacles, c'est d'accorder des primes aux propriétaires des plus belles jumens et des plus beaux poulains.

Dans l'analyse du mémoire précédent, vous venez de voir, Messieurs, la marche à suivre pour faire peu à peu disparaître tous les vices de nos races de chevaux, et d'en faire une belle et propre à notre localité. Le dépôt d'étalons de Villeneuve avait produit une amélioration sensible. Déjà les officiers des remontes d'Aurillac et de Clermont venaient trois ou quatre fois par an faire des acquisitions ; et leurs rapports au ministre de la guerre ont signalé notre département comme étant un de ceux qui fournissaient le plus à leurs achats ; mais la suppression du dépôt d'étalons de Villeneuve nous a arrêtés au milieu de nos progrès, et va nous causer une perte de cent mille francs au moins de revenu par an. En effet, sur six mille jumens que l'on compte à peu près dans notre département, plus de quatre cents étaient présentées au dépôt, donnaient naissance à deux cent soixante poulains, dont deux cent cinquante au moins atteignaient l'âge de quatre

Digitized by Google

ans. Chaque poulain était alors vendu quatre cents francs, terme moyen ; ce qui fait évidemment une perte de cent mille francs : et cependant le nombre d'étalons en France étant toujours le même, le gouvernement ne retire de cette mesure qu'une économie de cinq ou six mille francs, parce que la réduction ne porte que sur le personnel de l'administration. Il serait donc avantageux à notre département, et nécessaire à l'amélioration des races de nos chevaux, de réclamer le rétablissement du dépôt d'étalons ; et si Villeneuve y renonce, qu'Agen fasse au moins quelques démarches pour l'obtenir. Ce que je viens de vous dire, Messieurs, est le précis d'une notice que M. *Bareyre* vient de faire, pour la mettre sous les yeux du conseil-général du département.

Cet honorable membre vous fit encore part dernièrement d'un rapport adressé à M. le Préfet sur l'*amélioration de la race bovine.*

On distingue, dit-il, dans notre département, quatre races ou sous-races de bœufs, 1° la riveraine, 2° la métis, 3° la quayranaise, 4° la landaise. Les trois premières étaient autrefois très-estimées ; mais, après l'épizootie de 1775-1776, le type de ces races disparut en grande partie à cause de l'introduction des bœufs étrangers chétifs, petits et mal conformés. Cependant la bonté de nos pâturages et l'influence des beaux

Digitized by Google

taureaux ont fait disparaître en partie les suites funestes du fléau. Les primes d'encouragement votées par le conseil du département ont excité l'émulation des cultivateurs et produit encore une amélioration sensible ; mais la marche suivie pour cela jusques à ce jour, ne saurait atteindre complètement le but que l'on désire obtenir.

1° Les chefs-lieux d'arrondissement où les concours ont lieu, sont situés dans des plaines fertiles et sur les bords des rivières où se trouvent les plus beaux taureaux : il suit de là que les prix seront toujours remportés par les animaux riverains du voisinage, tandis que les communes moins riches en pâturages, où les bestiaux sont moins bien conformés, et celles qui sont trop éloignées, seront à jamais privées d'un beau taureau étalon. La race bovine ne s'améliorera donc pas dans les localités où elle aurait le plus besoin de l'être ;

2° Le prix de la saillie est trop fort ;

3° La condition imposée aux propriétaires du taureau primé de le garder une année, est trop onéreuse, surtout lorque l'animal a près de trois ans.

Pour obvier à tous ces inconvéniens, notre confrère pense qu'il faudrait distribuer les fonds votés par le département entre les cantons qui ont l'espèce bovine la plus chétive. Dans chaque canton, il serait établi un comité qui ferait

Digitized by Google

choix d'un taureau de la race la plus appropriée à la localité. L'engagement de le livrer à la reproduction ne devrait être que de sept à huit mois. La rétribution par bête saillie devrait être très-modique. Si le jury était lui-même acquéreur, il pourrait revendre l'animal sans perte, et ne pas dépenser toute l'allocation départementale. De cette manière, le canton serait plus tard en position de donner plus d'extension à l'amélioration de la race bovine.

Le même honorable membre profita de l'établissement nouveau d'une foire au faubourg de la porte du Pin, pour vous proposer un prix à donner à l'auteur du meilleur mémoire sur l'*engraissement des bœufs*.

M. *Lafont* vous fit part en même temps d'une découverte faite par M. *Winn*, propriétaire à Natchès, aux Etats-Unis-d'Amérique. Cet agronome instruit fit subir à des vaches, quelque temps après qu'elles eurent mis bas et dans le moment où elles avaient le plus de lait, une opération semblable à celle que l'on pratique sur la femelle du porc lorsqu'on veut l'engraisser. Après leur guérison, les vaches continuèrent à donner autant de lait qu'auparavant, pendant plusieurs années et sans aucune interruption. Cette expérience n'a point encore été tentée en France, et mériterait cependant de l'être, vu l'avantage immense que la réussite

Digitized by Google

procurerait à celui qui entretient habituellement des vaches laitières.

Le sujet d'un prix pour cette année ayant déjà été arrêté, vous ajournâtes la discussion sur les deux objets dont on venait de vous entretenir.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET HISTOIRE.

M. le baron *Lacuée* s'est occupé seul d'économie politique, matière très-intéressante certainement, mais bien sujette à controverse : aussi, Messieurs, je vous prie de ne pas perdre un moment de vue la règle que vous m'avez prescrite, et de ne pas faire peser sur moi la responsabilité des opinions que je vais analyser.

Notre honorable collègue a fait un mémoire sur le *monopole de la poste aux chevaux, sur les diligences, les voitures publiques, les voitures de luxe* et *les lois somptuaires.*

Après l'histoire rapide de l'établissement des divers moyens publics de communication jusques à ce jour, l'auteur distingue, dans la poste aux chevaux, deux entreprises différentes : d'abord celle qui sert à conduire les malles du gouvernement et à transporter les lettres ; en second lieu, celle qui, munie d'un privilége exclusif, a seule le droit de conduire les voitures de poste. On peut considérer la première comme

Digitized by Google

indispensable; mais la seconde doit être livrée au commerce, comme on le fait en Angleterre et aux Etats-Unis-d'Amérique. Un impôt de 25 centimes par cheval et par poste, est établi sur toutes les diligences et autres voitures publiques qui voyagent sur des routes où il y a des relais. On prélève sur les diligences le dixième de ce qu'elles perçoivent pour le transport des marchandises. Ces deux impôts sont en faveur des maîtres des postes. C'est une erreur de croire que sans cela le transport des malles coûterait beaucoup plus cher à l'Etat. Que le gouvernement appelle la concurrence lorsqu'il voudra se procurer des chevaux pour conduire ses malles; que l'adjudication de cette fourniture se fasse aux enchères et en public tous les deux ou trois ans, et les malles seront conduites plus rapidement et à bien meilleur marché. Détruisez le monopole des postes; et qu'il soit permis à chacun de tenir des relais. Affranchissez les diligences et les autres voitures publiques des deux impôts odieux qui pèsent sur elles; ou si l'on veut absolument les conserver, que ce soit l'Etat qui les perçoive : il pourrait en employer une partie à indemniser les maîtres de poste malheureux, en supposant qu'il y en eût : le reste servirait à réparer les routes : mais, dans tous les cas, que les voitures particulières et de luxe soient assujéties aux mêmes charges que

Digitized by Google

les voitures publiques qui sont le partage de l'artiste, du commis voyageur, du militaire et en général de la moyenne propriété; que des lois somptuaires et sages atteignent enfin les chevaux de main, les chiens de chasse et tous les autres objets de luxe.

Le même honorable membre vous a fait part de son opinion sur la *colonisation d'Alger*, dont je vais vous faire l'analyse.

Après avoir dit quelques mots sur l'histoire d'Alger, l'auteur distingue, avec le savant économiste Say, deux espèces de colonies, les anciennes et les modernes. Les colonies anciennes formées de la surabondance de la population, ne tenaient à la mère-patrie que par les liens du sang et de l'amitié. Dans le système moderne au contraire de colonisation, la métropole conserve toujours sur ses colonies la suprématie. Elle achète ce que les colons produisent et leur vend ce qu'ils consomment, sans que la concurrence vienne se mêler dans ces actes commerciaux. Ferons-nous d'Alger une colonie de la première espèce? la différence des langues, des coutumes, de religion s'y oppose. Presque toutes les terres propres à la culture ont déjà des propriétaires : quand bien même le gouvernement en aurait à distribuer, serions-nous propres à les cultiver sous un ciel dévorant? les artistes seront long-temps repoussés de ces

Digitized by Google

rivages barbares ; et la journée de l'ouvrier y est à meilleur marché qu'en France.

Ferons-nous de ce pays une colonie moderne, une colonie qui consomme et produise au profit de la mère-patrie ? Avant de dire son opinion sur cette question, M. *Lacuée* discute dans tous leurs détails les avantages et les désavantages que nous procure en général le système colonial moderne. Je ne suivrai pas l'auteur dans tous les calculs qu'il fait à cet égard. Il résulte, d'après lui, que les colonies non-seulement nuisent à notre commerce, mais qu'elles l'anéantissent, pour ainsi dire, par le système de prohibition réciproque qu'elles provoquent de la part de nos voisins. Nous sacrifions tous les ans 80 millions pour nous procurer un commerce qui ne s'élève qu'à 42. Dans le système, au contraire, d'une liberté entière et générale de commerce entre tous les peuples, l'Angleterre consommerait nos vins, nos eaux-de-vie, nos huiles, etc., et nous aurions le sucre, le café, le thé, les cotons, etc., presque pour rien. Ces problèmes, Messieurs, sont de la plus haute importance pour la fortune des Etats : Ils ont long-temps occupé les plus grands économistes ; et il ne paraît pas que tout le monde soit d'accord encore sur leur solution. D'après l'opinion de M. *Lacuée* sur les colonies en général, il est facile de prévoir sa pensée sur la colonisation d'Alger. Il croit qu'on ne peut

Digitized by Google

espérer d'établir à Alger un commerce avantageux avec l'intérieur de l'Afrique, à cause des déserts de Sahara qui entourent toute la Barbarie; que le commerce d'exportation que nos fabriques pourront faire avec ce royaume sera nul, parce que les habitans ne consomment presque rien de ce que produisent nos fabriques; que les denrées que nous en tirerons seront en petite quantité, donneront peu de profit, et que, sans posséder une colonie, nous pouvons nous procurer ces mêmes avantages; que le territoire en est si étendu qu'il faut au moins 40,000 soldats pour en contenir les habitans, et que, si 40,000 hommes touchent la terre d'Afrique, 20,000 au moins ne reverront plus leur patrie; que le port d'Alger n'est pas propre à faire même un point militaire, puisqu'il n'est ni assez vaste ni assez profond; que quand bien même ce port pourrait recevoir nos flottes, ce qui est absolument impossible, sa position le rendrait impropre à cet usage, puisqu'il est placé sur une côte qui n'est guère fréquentée par le commerce et dont le navigateur s'éloignera toujours; qu'Alger dès-lors ne nous offre aucune espèce d'avantage et que le seul parti que nous ayons à prendre, c'est de l'abandonner promptement. Cette conclusion, en opposition avec l'opinion publique dans ce moment, n'a pas été tirée cependant par amour pour les Anglais. Elle est le

Digitized by Google

résultat d'une conviction intime que cette occupation sera funeste à la France; et si notre estimable confrère se trompe, son erreur part toujours d'un noble sentiment.

Les annales particulières d'une ville, surtout lorsqu'elle a joué un rôle honorable dans l'histoire, ne sauraient manquer d'intéresser ses habitans, parce qu'on a toujours du plaisir à lire les belles actions de ses ayeux; mais l'intérêt s'étend bien au-delà de la localité, lorsque ces annales sont fondées en partie sur des actes originaux qui, quoique incontestables, sont cependant encore ignorés des historiens. Ce mérite est celui des *Recherches historiques sur la ville de Tonneins*, que M. *Lagarde* a lues dans une de vos séances. L'auteur a consacré une partie de son ouvrage à la description, à l'origine et à la constitution politique et civile de Tonneins-Dessus et de Tonneins-Dessous. On trouve dans la seconde partie le récit des événemens arrivés à ces deux cités depuis leur fondation, au 7.e siècle, par un membre de la famille *Tonance-Ferriol*, jusqu'à nos jours. Ce qui vous a frappé le plus dans cet ouvrage, ce sont les rapports généraux entre le seigneur et les habitans et entre les habitans et le seigneur, leurs sermens réciproques, l'organisation et les attributions municipales, les détails sur *Poton de Xaintrailles*, le siége surtout de Tonneins-Dessus et la

Digitized by Google

défense vigoureuse de ses habitans, enfin l'incendie des deux villes et les difficultés qu'éprouva l'établissement de la ville actuelle sur l'emplacement des anciennes.

MÉDECINE.

Deux de nos collégues, M. *Pons* et M. *Bourrousse de Laffore*, spécialement chargés de soulager et de guérir l'humanité souffrante, vous ont fait deux communications importantes que nous ne pouvons par conséquent passer sous silence.

Un habitant d'Agen, âgé de 39 ans, d'un tempérament robuste, d'un caractère excessivement violent, mais d'une probité à toute épreuve, venait de perdre sa petite fortune. Nommé lieutenant dans un régiment, il devait partir le lendemain et venait de livrer toutes ses propriétés et tous ses meubles à ses créanciers. Ceux-ci profitant de son absence, s'emparent de son manteau qui était placé sur une chaise longue. Le propriétaire rentré chez lui s'aperçoit de cette soustraction. Alors sa tête s'exalte; furieux, il se saisit d'une grosse barre et court après ses ravisseurs, qui heureusement pour eux avaient déjà disparu. Dans l'excès de sa colère il crie à sa femme de s'éloigner et fait voler en éclats un buffet en bois dur qu'il rencontre. Son fils, âgé

Digitized by Google

de 8 ans court embrasser ses genoux. L'armoire enfoncée avait calmé sa fureur ; il embrasse son enfant : *Tu n'auras bientôt plus de père*, lui dit-il avec l'accent du désespoir : il échappe aux personnes qui veulent le retenir, se précipite hors de sa demeure et disparait. Il était minuit. On le cherche vainement pendant une heure. Un locataire de sa maison le rencontre sous ses pieds, étendu sur un tas de pierres. On le croit mort. On le transporte chez lui. M. Pons, docteur médecin, appelé pour lui donner des soins, le trouva dans un état d'insensibilité complète, avec perte absolue des fonctions intellectuelles. Il vit bientôt que cette maladie était une affection nerveuse produite par la cause morale dont nous avons parlé. Il la traita en conséquence ; et bientôt le malade fut un peu plus calme. La vue lui revint, mais pour un seul objet. Ses regards courroucés se portaient constamment sur la chaise longue où il avait déposé son manteau. M. Pons en fit porter un à peu près semblable ; mais après l'avoir examiné, le malade le rejeta avec fureur : un autre produisit le même effet ; et un accès épileptiforme s'empara de l'infortuné. Alors notre confrère osa assurer que, si on pouvait trouver le manteau enlevé, il répondait de la guérison du malade. Tout arriva conformément à cette prédiction. Dès que le malade eut vu et reconnu son

Digitized by Google

manteau, ses fonctions intellectuelles reprirent leur intégrité. Il témoigna sa surprise de voir tant de gens autour de lui, et fut, on peut le dire, à l'instant même guéri.

M. Bourrousse de Laffore, notre président, vous fit part, le 22 mai dernier, d'une maladie grave, d'une espèce de fièvre inflammatoire, qui consterna, pendant quelques jours les habitans des communes de Marmont-Pachas, de Daubèze et les parties limitrophes de celles de Laplume. Les premiers malades attribuant leur mal à des sueurs rentrées, s'enveloppaient de fortes et bonnes couvertures, s'abreuvaient de boissons échauffantes; mais bientôt les accidens les plus graves, la mort même, étaient la suite de ce traitement incendiaire. On eut alors recours aux rafraîchissemens et aux sangsues appliquées en grand nombre sur le creux de l'estomac; et tous les symptômes effrayans disparurent. M. Laffore pense que cette maladie fut produite par l'action du soleil pendant les longs jours de mai, après les pluies froides et les brouillards des derniers jours d'avril: elle n'atteignit en effet que les cultivateurs qui se trouvaient dans les champs de blé pour arracher les mauvaises herbes. Les personnes aisées, celles qui se tenaient habituellement dans leurs maisons, en furent exemptes; toute idée d'épidémie était donc sans fondement.

Digitized by Google

SCIENCES ET ARTS.

Dans son mouvement elliptique autour du soleil, la terre tourne sur son axe, avec une inclinaison d'environ 66 degrés, 32 minutes, 30 secondes, sur le plan de son orbite. Comme elle est applatie vers les pôles; le soleil par son attraction tend à la faire relever, mais le mouvement de rotation de notre planète la maintient dans cette position inclinée et force son axe de tourner autour de celui de l'écliptique. De là résulte le mouvement rétrograde des nœuds et le phénomène qu'on appelle *précession des équinoxes*, qui donne aux constellations zodiacales une apparence de mouvement qui les pousse vers l'orient. La lune, par le changement de position de son orbite, apporte quelque perturbation dans l'action du soleil, et cause une petite nutation à l'axe terrestre, avec une augmentation suivie d'une diminution dans la grandeur de la précession des équinoxes. La valeur moyenne de cette précession est assez petite pour que, pour revenir à la même position où les étoiles zodiacales sont aujourd'hui, il leur fallût près de vingt-six mille ans. Les douze signes du zodiaque portent les mêmes noms que les douze constellations zodiacales; et ces noms se suivent dans le même ordre : ce qui semble

Digitized by Google

prouver que, quand ces noms furent donnés, chaque signe correspondait à sa constellation : cette correspondance avait lieu il y a moins de trois mille ans, et il y a plus de vingt-huit mille ans ; et, comme il est certain que cette nomenclature a plus de trois mille ans de date, il faut conclure qu'elle en a plus de vingt-huit mille. Voilà l'erreur qu'a combattue M. *Perés*, dans un *Essai sur l'origine de l'Astronomie*, dont je vais vous faire l'analyse.

Notre honorable collègue pense, avec beaucoup d'autres savans, qu'avant le déluge de Noé, l'axe de la terre était perpendiculaire au plan de son orbite : par conséquent tous les jours étant égaux aux nuits, il n'y avait, à proprement parler, aucune diversité de saisons ; et comme, dans l'origine, l'astronomie se rapportait aux travaux agricoles, on sent que cette science devait être nulle avant ce cataclysme. La lune, par la variété de ses phases, servait tout au plus à mesurer le temps. Mais, après le déluge, l'inclinaison de l'axe de la terre produisit dans la durée des jours et la température des saisons, des différences qui dûrent forcer les hommes à chercher le moyen de prévoir le retour du froid et celui du chaud. Ils commencèrent vraisemblablement à se servir de douze lunaisons; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'imperfection de cette méthode, puisque, au

Digitized by Google

bout de seize ans, l'hiver, dans leur calendrier, prenait la place de l'été, et réciproquement. Ils se virent donc dans la nécessité d'observer le cours du soleil; mais comme il leur était impossible de voir à quelles étoiles cet astre correspondait chaque jour, on examina celles qui annonçaient son lever. On s'aperçut bientôt qu'elles se remplaçaient successivement en devenant chaque jour, pour ainsi dire, plus matinales. On remarqua qu'en servant l'une après l'autre d'avant-coureur au soleil, elles formaient dans la voûte céleste une zone circulaire. On les divisa en douze groupes, comme on avait divisé l'année en douze mois lunaires. Chaque constellation eut un nom qui eût quelque rapport à ce qui arrivait, lorsque servant de précurseur au soleil, elle lui était par là même associée Il est bon d'observer que les trois constellations du printemps étaient originairement appelées *Agneau*, *Veau*, et *Chevreau*.

Une remarque essentielle à faire, c'est qu'aujourd'hui dans toutes les sphères armillaires les animaux composant le zodiaque ont la tête tournée du côté de l'orient, tandis que dans tous les anciens zodiaques, dans celui de *Denderah*, par exemple, ces mêmes animaux ont la tête tournée vers l'occident. La raison en est simple: C'est qu'autrefois les constellations zodiacales, servant d'avant-coureur au soleil,

Digitized by Google

indiquaient sa marche diurne vers l'occident, tandis que, depuis l'invention des signes zodiacaux, leur usage se rapporte uniquement au cours annuel du soleil vers l'orient.

M. *Perès* conclut de là que, lors de l'établissement des signes du zodiaque, le soleil devait à la vérité se trouver à peu-près dans les constellations dont ces signes portent le nom, mais qu'il n'y était pas à l'époque de la dénomination de ces constellations. Les étoiles qui forment ces groupes, étaient vraisemblablement plus à l'occident de 15 ou 16 dégrés, distance nécessaire pourqu'elles ne fussent point effacées par la lumière de l'aurore. Cette observation, d'après le calcul de notre honorable collègue, fait remonter la nomenclature des constellations zodiacales à environ 4081 ans; ou la renvoie à 2248 ans avant l'ère vulgaire : à cette époque nos pères étaient encore réunis dans les plaines de la Mésopotamie; et les plus anciennes observations astronomiques, je veux dire celles qui furent envoyées de Babylone à Aristote par Calisthène, son disciple, ne remontent pas plus haut.

M. *Cédié*, pharmacien, à Villeneuve, et membre correspondant de la Société, vous envoya une note sur une falsification de la cassonade par la fécule amilacée, dont il s'aperçut en préparant un sirop pour son officine. L'analyse

Digitized by Google

qu'il fit d'une quantité déterminée de ce mélange au moyen de l'alcool, le convainquit qu'il y entrait au moins une partie d'amidon sur 19 de sucre. Cette falsification est très-rare aujourd'hui à cause du bas prix de la cassonade; et en l'employant on ne peut guère avoir pour but que de donner de la blancheur à une cassonade de qualité inférieure. Au reste, il sera toujours très-facile de découvrir ce genre de fraude en versant quelques gouttes de teinture d'iode dans une dissolution aqueuse de la substance que l'on suspecte. La couleur bleue de la liqueur annoncera la présence de la substance amilacée, comme le savent tous les chimistes.

Le même chimiste ayant fait fondre au bain-marie une certaine quantité de pommade citrine préparée depuis environ trois mois avec son poids d'huile d'amandes douces, versa par décantation le liquide dans un mortier; le fond du vase se trouva recouvert d'une matière jaune-verdâtre tirant sur le gris. Cette matière mise en contact avec l'éther sulfurique, le colora en jaune et laissa pour résidu une poudre grise que l'analyse lui montra être du mercure entièrement réduit. Ayant fait les mêmes épreuves sur de la pommade récente, il ne trouva pour résidu qu'une poudre blanche qui jouissait des propriétés du protonitrate de mercure.

Digitized by Google

Il résulte de ces faits que le deutonitrate de mercure employé à la préparation de la pommade citrine, est ramené d'abord à l'état de protonitrate par l'action désoxigenante de la graisse, et que cet effet continuant, le sel, au bout d'un certain temps, se trouve totalement réduit. Ce mode d'action de la pommade récemment ou anciennement préparée, ne saurait être par conséquent le même, et les pharmaciens doivent toujours employer la pommade récente pour l'unir aux corps gras dans certaines préparations magistrales.

Jusques à ce moment, on ne connaît, pour les travaux publics, d'autre mode d'exécution que les régies et les entreprises. Ces deux systèmes ont dans leur application de très-graves inconvéniens. Dans les régies, les ouvrages sont mieux faits; mais l'accroissement des dépenses est souvent très-grand. D'un autre côté, les entreprises ont le désavantage de faire confier à des gens souvent inhabiles et avides à la fois des constructions dont la saine critique et le temps surtout ont trop souvent démontré les vices. M. *Martial Bourrousse de Laffore*, ingénieur ordinaire, vous lut, le 30 janvier dernier, un mémoire dans lequel il propose un mode qu'il croit propre à prévenir les inconvéniens des deux systèmes précédens, et qui consisterait à faire un partage aussi égal que possible, entre

Digitized by Google

une régie au compte de l'État et une entreprise consentie par voie de concurrence et de publicité, des ouvrages mentionnés en un devis quel qu'il soit. Cet écrit, dont je viens de vous rapporter seulement le sujet, mériterait l'attention et l'examen des administrations supérieures.

Un jeune curé de notre département, M. *Larroque*, soumit à votre jugement un orgue qu'il avait construit lui-même sans avoir jamais vu le mécanisme intérieur d'aucun autre. Cette ignorance lui a été utile en ce qu'il a pris une marche un peu différente et au moyen de laquelle il a évité presque tous les défauts des orgues de nos églises. Vous vous souvenez encore du plaisir que vous éprouvâtes en entendant cet instrument. Organe d'une commission nommée pour l'examiner en particulier, votre Secrétaire, dans son rapport, vous fit sentir tous les avantages qu'il a sur les autres orgues et toutes les difficultés qu'avaient surmontées son auteur. Cet instrument ingénieux fut l'occasion de la proposition que le même membre vous fit, dans la séance suivante, d'annoncer un concours et une exposition publique pour les produits de tous les arts utiles et dont les prix pourraient être distribués dans la séance publique de cette année: malgré que vous comprissiez bien qu'une récompense passagère, qui était seule en votre pouvoir, ne saurait produire l'émulation que

Digitized by Google

vous vouliez exciter, vous résolûtes cependant de donner une fois ce spectacle au conseil-général du département, espérant que ce corps honorable verrait toute l'utilité d'une pareille lutte renouvelée chaque année entre tous les ouvriers et tous les artistes de notre département.

Dans cette même séance, M. *Lafont du Cujula* vous lut un extrait d'un ancien ouvrage allemand dans lequel l'auteur fait *l'histoire des orgues* jusqu'au milieu du siècle dernier. Il expose les divers systèmes et les améliorations successives qu'a subies cet instrument.

LITTÉRATURE ET POÉSIE.

M. *Genin* vous a lu divers morceaux de *la Société chrétienne au quatrième siècle d'après les lettres des Pères de l'Eglise grecque.* L'analyse de ces articles serait aujourd'hui inutile puisque l'impression a mis l'ouvrage entier dans les mains de tout le monde. Je ne me permettrai qu'une réflexion.

L'auteur a rendu un service éminent à notre jeunesse en mettant en quelque sorte en tableau les bienfaits d'une religion dont on ne dit du mal que parce qu'on ne la connaît pas, en prouvant par des faits qu'elle a sauvé la société d'une dissolution entière, qu'elle a détruit l'esclavage,

Digitized by Google

et que les *Grégoire*, les *Basile* et les saint *Jean Chrisostôme*, étaient les défenseurs et les protecteurs du peuple.

Votre Secrétaire vous lut un discours sur les nombreux services que notre Société peut rendre au peuple. Cet ouvrage n'est, pour ainsi dire, que le développement de cette pensée-ci : Tous les arts, toutes les professions ou états sont fondés sur les mathématiques, la physique, la chimie ou l'histoire naturelle : par conséquent une association qui est spécialement chargée de cultiver ces sciences, de propager toutes les découvertes qui s'y font, d'honorer tous ceux qui y consacrent leur vie et d'en encourager l'étude par des récompenses ; une pareille association est nécessairement utile au peuple et à la société tout entière.

M. *Labat* vous fit, le 16 janvier dernier, la lecture de son *Voyage au château de la Brède*, ancienne demeure du grand Montesquieu. Cet ouvrage offre des particularités précieuses qui excitèrent d'autant plus vivement votre attention, que notre ville a possédé long-temps les ancêtres et les descendans de ce grand homme.

Tandis que l'on recueille les moindres fragmens des auteurs de l'antiquité, il serait injuste et ridicule d'ignorer ce qui concerne les prédécesseurs de notre grand siècle littéraire. Pénétré de cette idée, M. *Platelet* a fait une dissertation

Digitized by Google

dans laquelle on trouve des extraits bien remarquables de leurs productions et fait ressortir les avantages réels que cette étude promet aux écrivains.

M. *de Saint-Amans* vous lut, le 9 avril 1831, un chapitre de son ouvrage sur l'histoire naturelle, intitulé *Habitudes de l'Homme*. Hélas! c'était le chant du cygne. Quelques mois après, vous eûtes le malheur de perdre cet homme honorable, un des plus illustres fondateurs de notre Société; grand naturaliste, antiquaire distingué, excellent écrivain et par-dessus tout homme bon et ami zélé de la jeunesse studieuse, il a emporté les regrets non-seulement des sociétés savantes dont il était membre, mais encore de tous les gens de bien qui avaient le bonheur de le connaître. M. *Joannet* et M. *Chaudruc de Crazannes* vous ont envoyé à des époques différentes un exemplaire de l'éloge que chacun d'eux avait fait de notre savant compatriote avec lequel ils avaient long-temps marché dans la carrière des sciences naturelles et de l'archéologie. Votre secrétaire actuel ne s'est pas cru pour cela dispensé de jeter quelques fleurs sur la tombe de son prédécesseur, son ancien ami: heureux si ses efforts avaient pu répondre aux sentimens de respect, de tendresse et de reconnaissance dont vous étiez tous pénétrés pour celui que vous regardiez comme un père.

Digitized by Google

Il ne me reste plus maintenant, Messieurs, qu'à parler des tributs poétiques que plusieurs membres ont payés à la Société. La règle que vous m'avez prescrite va me forcer ici à la simple énumération des titres des pièces, et par conséquent à être injuste. Une analyse peut faire sentir jusqu'à un certain point le mérite d'un mémoire scientifique; mais les favoris d'Apollon, à la voix harmonieuse, doivent être entendus pour être dignement appréciés : d'ailleurs des pièces de vers qui ne sont pas d'une certaine étendue, fruit quelquefois d'un caprice, ou développement d'une idée gracieuse, ressemblent assez à ces fleurs délicates que l'on ne peut disséquer sans les flétrir.

Dans une réunion brillante où le luxe de la parure des dames contrastait trop avec la misère du pauvre, un de nos préfets avait laissé échapper, en 1830, ces paroles : *Mesdames, moins de rubans et plus d'aumônes.* *M. Raymond Noubel* vous lut le 13 février dernier un conte intitulé *Athénaïs* ou *les Rubans et l'Aumône*, qu'il avait fait à cette occasion. Vous garderez long-temps le souvenir de l'impression qu'avait faite sur vous, quelques jours auparavant, son *Elégie* sur la fin déplorable du jeune et intéressant Eugène Lacour, qui se noya l'année dernière presque à côté de sa mère, aveugle, que lui-même avait conduite au bain.

Digitized by Google

Vous avez entendu la traduction en vers français de la pièce de M. Jasmin, intitulée : *Lou Très de May*, et des deux odes d'Horace, *Jam veris comites*.. et *Ne forte credas*... faites par M. *Waginthon Duvignau*.

M. Vincent Besse vous demanda, dans une requête en vers, de faire partie de votre Société. Vous répondîtes à sa pièce en l'admettant dans votre sein.

L'auteur du *Charivari* et du *Très de May* se servit dernièrement, et avec le même succès, d'un moyen poétique à peu près semblable pour parvenir au même but. Il vous envoya en même temps plusieurs pièces écrites dans l'idiome gascon et qui n'ont point encore été publiées.

Vos membres correspondans vous ont aussi fait part de leurs travaux poétiques.

M. *Jude Patissié* vous a envoyé son Ode, intitulée *Néron*, et une Epître adressée *à son dernier écu*.

Vous avez reçu de M. *Théodore Abadie* une Ode sur l'*Inspiration*, une autre sur la *Révolution* de 1830, et une troisième intitulée *Expédition d'Afrique*.

M. *Espic*, de Sainte-Foi, vous a offert son poëme *de la Vieillesse*, *l'Apparition du vieux drapeau à la Martinique*, et des fragmens d'un poëme intitulé *la Famille*.

M. *Cahuac*, actuellement médecin en chef, à

Digitized by Google

l'hôpital militaire d'Oran, vous fit hommage, en partant pour l'Afrique, de son *Tableau critique de la capitale de la Saintonge.*

Enfin M. *Monnier* ne laisse passer aucune occasion sans vous adresser quelque œuvre nouvelle. Dans l'espace d'un an vous avez reçu de lui un cahier contenant une foule d'opuscules en vers et en prose, une Elégie sur *la mort du duc de Reichstadt*, des stances *sur la prise d'Anvers*, et dernièrement encore un choix de ses poésies fugitives.

Je finis cette espèce d'énumération des tributs poétiques de divers membres de notre Société, par prier encore ces aimables favoris des Muses de m'excuser d'avoir passé si légèrement sur leurs ouvrages : ils savent bien que je ne suis pas un barbare, et que quatre beaux vers me font au moins autant de plaisir qu'une bonne démonstration ; mais je suis obligé de me conformer à la règle qui m'a été prescrite. Au reste, ils seront bientôt dédommagés de mon silence forcé; et leurs pièces seront le plus bel ornement du Recueil que la Société se propose de faire imprimer au premier jour.

A. Bartayrès, *secrétaire.*

Digitized by Google

RECUEIL

DES TRAVAUX

DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

SCIENCES ET ARTS D'AGEN.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE GÉOLOGIQUE

SUR LES TERRAINS

DU

DÉPARTEMENT DE LOT-ET-GARONNE,

(ANCIEN AGENAIS)

PAR L.-A. CHAUBARD ET A.-G. DE RAIGNIAC.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et augmentée d'une troisième partie, par L.-A. CHAUBARD.*

Au milieu des matériaux déjà rassemblés pour élever la géologie au rang des autres sciences naturelles, ceux que renferme cette notice paraîtront vraisemblablement fort étranges aux géologues qui prennent les environs de Paris pour type des terrains tertiaires; mais nous disons ce que nous avons vu et rien que ce que nous avons vu. On n'y trouvera point d'hypothèse : on n'y trouvera pas même une conjecture. Si nous nous sommes égarés, c'est par les sens seulement que nous l'aurons été.

Notions topographiques et autres.

Les parties les plus basses du département sont le lit de la Garonne et celui du Lot. Les vallées de ces

* Afin que l'on puisse distinguer le premier travail du second, on marquera ce dernier avec des guillemets.

Digitized by Google

deux rivières sont séparées par des collines dont la plus grande hauteur s'élève à peine à *deux cent dix* mètres au-dessus du niveau de la mer.[1] Les points culminans de la contrée sont, au nord de la vallée de la Garonne, le sommet de Latrufe, sur la route de Périgueux; le moulin de Marsac et celui de Ferrussac, au nord d'Agen. Au sud, ce sont les sommets de Xaintrailles, d'Espiens, de Montagnac et de Laplume. Rien ne paraît dominer ces points culminans, soit vers le bassin de la Dordogne, au nord, soit vers le bassin de l'Adour, au sud.

Les substances minérales dont se compose la masse de ces collines sont au nombre de cinq. Le sable, la matière calcaire, l'argile, le silex et le gypse; sans compter les fossiles de toute nature qui se trouvent accidentellement dans plusieurs couches, les galets ou cailloux roulés, qui couvrent le fond des vallées, les graviers qui recouvrent certaines collines, et du minérai de fer qui alimente quelques usines.

Ces collines sont de deux sortes; les unes n'offrent que des coquilles d'eau douce dans leurs calcaires, tandis que les autres ne renferment que des coquilles marines dans ces mêmes calcaires. L'ensemble des premières sera désigné ici par le nom de *système des dépôts*

[1] Selon une moyenne barométrique de M. de Godailh, le zéro de l'étiage sous le pont d'Agen est à 25 mètres au-dessus de l'Océan.... 25 mèt.

Selon un nivellement de la route de Périgueux par M. Ladevèze, ingénieur, le sommet de Latrufe, sur la route de Périgueux, serait à 182 mètres au-dessus de l'étiage de la Garonne..... 182

Plus 3 mètres (par aperçu) pour atteindre le point culminant à l'est..... 3

En somme..... 210 mèt.

Digitized by Google

à coquilles d'eau douce; l'ensemble des secondes par le nom de *système des dépôts à coquilles marines*.

Un seul coin du département appartient au système à coquilles marines; c'est la partie située à son extrémité nord-est, et qui se trouve comprise entre Biron, Libos, et les collines au sud de la rive gauche du Lot. Cette petite partie du département exceptée, tout le reste appartient au système à coquilles d'eau douce. Chacun de ces deux systèmes sera décrit en particulier dans les deux sections suivantes.

PREMIÈRE PARTIE.

SYSTÈME DES DÉPOTS A COQUILLES D'EAU DOUCE.

Le lit de la Garonne, depuis sa sortie du département entre Marmande et Laréole jusqu'à Toulouse, est creusé dans un grès mollasse. Le lit du Lot, depuis Aiguillon jusqu'à l'embouchure de la Lemance, à Libos, est creusé dans un même grès mollasse. Au-delà, le lit de cette rivière est dans le calcaire dépendant de la formation crayeuse, comme on le verra en son lieu.

Depuis le lit de la Garonne, jusqu'au point culminant de Laplume, d'Espiens, de Xaintrailles, au sud d'Agen, et depuis les points culminans qui se trouvent sur la ligne du partage des eaux entre la Garonne et le Lot, jusqu'au grès dans lequel coulent

Digitized by Google

ces deux rivières, on trouve la série des couches suivantes de haut en bas.[1]

Coupe générale des formations.

Graviers ou sables et argile férugineuse recouvrant indifféremment tous les terrains.

— Argile, avec bois silicifié ressemblant au figuier, alternant avec

5e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, gris et blanc, deux bancs.

— Marnes d'abord sablonneuses, puis calcaires, servant de moyen de transition graduelle et insensible au sable pour passer au calcaire.

5e *Sable* (sans fossiles.)

— Argile alternant avec

4e *Calcaire* à coquilles d'eau douce et tubulures, gris et blanc, deux bancs au moins.

— Transition marneuse du sable au calcaire.

4e *Sable* avec ossemens de mammifères terrestres.

— Argile avec un banc d'huîtres à bec, gypses en cristaux et bois silicifiés dicotylédones.

3e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, gris et blanc avec ossemens de mammifères; trois bancs puissans et roche de silex (meulière) immédiatement superposée.

[1] En géologie, il est essentiel que la note des coupes de collines fasse tableau, c'est-à-dire que les couches supérieures se trouvent en note au-dessus des inférieures. On ne s'écartera jamais ici de cette règle. Le lecteur se verra alors forcé de lire de bas en haut; mais il n'y a là nul inconvénient. On s'y accoutume sans peine, et tout devient plus clair et plus intelligible.

Digitized by Google

— Transition marneuse et gypse en cristaux ou en masse.

3e *Sable* de couleur cendré-blanc, renfermant un lit de marne calcaire.

— Argile avec bois silicifié de dicotylédones et monocotylédones ressemblant au palmier, alternant avec

2e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, et ossemens rares de mammifères terrestres, trois bancs puissans avec roche de silex immédiatement superposée.

— Transition marneuse plus puissante que les autres.

2e *Sable* avec bois silicifié de palmiers et d'arbres dicotylédones ressemblant au hêtre.

— Argile alternant avec

1er *Calcaire* à coquilles d'eau douce et ossemens de mammifères, de tortues, de crocodiles, deux bancs.

— Marnes d'abord sableuses, puis calcaires, au moyen desquelles le sable subjacent passe au calcaire superposé par une transition graduelle et insensible.

1er *Sable*, sans fossiles.

Lit de la Garonne dans du grès mollasse et sous une couche de marne argileuse.

Indépendamment de ces couches géologiques, on doit noter que le fond de la vallée de la Garonne, celui du Lot, sont recouverts de gros graviers et de cailloux roulés qu'il faut se garder de confondre avec le gravier des hauteurs qui recouvre indifféremment tous les terrains.

Dans ce tableau général on a placé plusieurs accidens de formation qui ne se montrent qu'en certains lieux cités seulement et non partout. Voici des coupes partielles qui justifient cette assertion.

Digitized by Google

Coupe depuis le sommet d'Espiens, de Xaintrailles ou de Laplume, jusqu'à la Garonne.

— Argile alternant avec

5e *Calcaire* à coquille d'eau douce, gris et blanc, avec des morceaux à l'état de marbre (deux bancs au moins.)

— Transition marneuse.

5e *Sable* coloré par le fer en certains lieux.

— Argile alternant avec

4e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, gris et blanc (deux bancs au moins.)

— Transition marneuse.

4e *Sable* avec ossemens roulés de quadrupèdes, à Xaintrailles.

— Banc d'huîtres à bec dans de l'argile grise alternant avec le

3e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, gris et blanc, et gypse en crètes dans l'argile intercalée.

— Transition marneuse.

3e *Sable* avec un lit de marne calcaire au milieu.

— Argile alternant avec

2e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, blanc (trois bancs puissans), avec meulière celluleuse, immédiatement superposée.

— Transition marneuse.

2e *Sable* ou grès.

— Argile.

1er *Calcaire* à coquilles d'eau douce, un banc ordinairement peu puissant, souvent fort mince.

Digitized by Google

— Transition marneuse.

1er *Sable* avec veines de craie.

Grès mollasse dans le lit de la Garonne, au-dessus d'un lit de marne argileuse.

(*Observat.*) On n'a point compris dans la coupe précédente le gravier de moyenne grosseur, formé de petits galets de quartz et de porphyre, qui recouvre toutes les collines de cette contrée. Ce gravier, comme on le verra en son lieu, appartient à un autre ordre de formations indépendantes.

Coupe depuis le sommet de Latrufe, ou depuis le moulin de Marsac, jusqu'à la Garonne.

— Argile avec bois silicifié ressemblant au figuier.

5e *Calcaire* marneux à coquilles d'eau douce, gris et blanc; deux bancs au moulin de Marsac.

— Transition marneuse du sable au calcaire.

5e *Sable* presque point micacé, souvent marneux.

— Argile alternant avec

4e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, gris et blanc; deux bancs.

— Transition marneuse.

4e *Sable* peu micacé, blanc-terreux.

— Argile avec huîtres à bec, et bois de dicotylédones silicifiés, alternant avec

3e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, et ossemens de quadrupèdes, trois bancs, avec roche de silex en petites plaques immédiatement superposées, (à Fontiroux.)

— Transition marneuse.

3e *Sable* blanc-cendré moins micacé, avec un lit de marne calcaire presqu'à sa superficie.

Digitized by Google

— Argile alternant avec

2e *Calcaire* à coquilles d'eau douce; Indusies, (trois bancs puissans) avec roche de silex celluleuse; à la Luz.

— Transition marneuse très-puissante.

2e *Sable* et grès mollasse gris-terreux micacé.

1er *Calcaire* marneux, ou marnes calcaires à coquille d'eau douce; (banc mince.)

— Transition marneuse du sable au calcaire.

1er *Sable* et grès avec filons ou veines de craie très-fréquens.

Lit de la Garonne dans du grès mollasse, au-dessus d'un lit de marne argileuse.

Coupe à St-Laurens près Moissac, (Tarn-et-Garonne.) [1]

— Terre argilo-sabloneuse cultivée.

4e *Calcaire* à coquilles d'eau douce et transition marneuse, environ 2 mètres.

4e *Sable* ou grès.

3e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, recouvrant une terre noirâtre avec ossemens de rhinocéros et autres quadrupèdes. Profondeur totale, 66 pieds. [2]

— Transition marneuse.

3e *Sable* blanc-cendré.

2e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, alternant avec de minces lits d'argile.

[1] Nous donnons ici cette coupe, quoiqu'elle soit étrangère au département de Lot-et-Garonne, pour la raison que les notes fournies à M. Cuvier sont inexactes et que d'ailleurs la colline de Saint-Laurens fait partie du système des calcaires de l'Agenais.

[2] Cuv., *Rech. os. fos.*, p. 50.

Digitized by Google

— Transition marneuse.

2e *Sable* blanc terreux.

1er *Calcaire* marneux en indices et transition marneuse.

1er *Sable.*

Grès mollasse dans le lit de la Garonne.

(*Observat.*) M. A. Boué [1] a donné comme exemple des terrains de l'Agenais, dans les *Annales des sciences naturelles*, une coupe du Pech de Bère, situé à l'embouchure du Lot dans la Garonne ; mais ce zélé et estimable géologue y a omis le sable cendré vert qui sépare le deuxième calcaire du troisième. Il suffit sans doute de relever ici cette omission, car cette colline n'offre d'ailleurs que la série des couches inférieures des coupes précédentes, y compris le troisième calcaire et les grosses huîtres de l'argile superposée.

Coupe à Beaupuy près de Marmande.

Terre marno-sabloneuse cultivée.

2e *Calcaire* sabloneux ou grès calcaire avec une multitude de coquilles marines univalves et bivalves. (Pierre de construction de Bordeaux.) [2]

2e *Sable* avec un lit de petites huîtres oblongues.

2e *Meulière* en petites plaques au-dessus du

1er *Calcaire* à coquille d'eau douce et tubulures gris et blanc, (deux bancs épais alternant avec des lits minces d'argile.)

— Transition marneuse.

[1] *Ann. sc. nat.*, 1824, p. 83 et 97.

[2] Comme on sait, ce banc de pierre n'est autre chose que la partie inférieure du calcaire grossier parisien, ou, si on l'aime mieux, que la partie supérieure du grès subjacent.

Digitized by Google

1er *Sable* micacé gris-terreux avec un banc d'argile à sa partie inférieure.
Lit de la Garonne dans le sable.

Coupe à Soumensac.

3e *Meulière* en grosses masses compactes, immédiatement superposées au
3e *Calcaire* à coquilles d'eau douce. Il est siliceux au contact.
— Transition marneuse.
3e *Sable.*

2e *Meulière* en grosses masses immédiatement superposées au
2e *Calcaire* à coquilles d'eau douce alternant avec de minces lits d'argile.
— Transition marneuse puissante.
2e *Sable.*

1er *Meulière* en grosses masses compactes, immédiatement superposée au
1er *Calcaire* à coquilles d'eau douce reposant sur le sable au-dessus de la plaine de la Garonne.

Nous aurions pu donner ici un bien plus grand nombre de coupes; mais elles ne sauraient être que des répétitions inutiles. Toutes les collines de l'Agenais, à l'exception de quelques accidens que l'on aura soin de mentionner, se composent des mêmes couches géologiques, et renferment toutes celles que comporte leur élévation plus ou moins grande.

L'existence de ces cinq calcaires à coquilles d'eau douce superposés, et séparés l'un de l'autre par de puissans bancs de sable, surprendra plus d'un géologue; mais cette existence n'en est pas moins certaine

Digitized by Google

et indubitable : c'est par la superposition constante, évidente partout, répétée cent fois, qu'elle a été constatée, et non par les fossiles. Au reste, il suffit, pour s'en assurer, de partir des bords de la Garonne et de compter les couches à mesure que l'on s'élève, soit vers le lieu de Latrufe sur la route de Périgueux, soit vers les villages d'Espiens, de Xaintrailles, etc. Là, comme partout ailleurs, toutes les couches se montrent à découvert dans les coupures des fossés des chemins. Aucune ne manque nulle part, sauf le gypse, qui est une couche subordonnée aux argiles du troisième calcaire, la meulière, dont le développement est toujours incomplet, même dans les lieux où elle se montre constamment au-dessus des trois calcaires inférieurs, et les grosses huîtres qui ne forment jamais des bancs continus, quoiqu'on les retrouve dans presque toutes les collines.

» Afin de ne pas surcharger de notes inutiles les termes de ces coupes, on y a omis les alternats. Pour réparer cette omission, on doit remarquer ici, que le premier sable, dont la puissance totale est inconnue, alterne plusieurs fois avec de minces couches, soit de marne, soit de carbonate de chaux; que les quatre autres supérieurs ne présentent qu'une seule masse dans les collines situées sur la rive droite de la Garonne, tandis que, dans les collines de la rive gauche, le troisième banc offre vers sa partie moyenne un lit de marne. Quant aux calcaires, le premier, ou inférieur, offre deux alternats; le deuxième et le troisième, trois; le quatrième et le cinquième, deux seulement. Tous ces alternats sont séparés par de minces lits de marne, plus ou moins

Digitized by Google

argileuse, atteignant rarement plus d'un décimètre d'épaisseur.

» Cette superposition cinq fois répétée des trois termes sable, carbonate de chaux, argile, est une chose digne de remarque. D'ailleurs elle se présente avec une circonstance essentielle, bien digne de fixer l'attention du géologue, aux yeux duquel les terrains dits secondaires et tertiaires ne sont que des dépôts de sédiment : c'est que les substances sable, calcaire, argile, sont rangées dans chaque groupe de la série selon l'ordre des pesanteurs spécifiques. En effet, par l'expérience triviale du potier de terre, il est démontré que lorsque, dans un liquide, le sable, le carbonate de chaux et l'argile se trouvent mêlés ensemble, le dépôt s'opère de telle manière que le sable occupe le fond du précipité, la matière calcaire le milieu, et l'argile la superficie. Il n'en faudrait pas davantage sans-doute pour être autorisé à conclure de là, que les six ou sept groupes périodiques des terrains secondaires et tertiaires constituent autant de dépôts indépendans ; mais ne précipitons point notre jugement : cette conséquence est susceptible, comme on va le voir, d'une véritable démonstration géologique.

» C'est un principe admis par tous les géologues, que des roches qui passent de l'une à l'autre par une transition graduelle et insensible, font nécessairement partie d'un seul et même dépôt ; tandis que celles qui se superposent l'une à l'autre d'une manière brusque et tranchée, appartiennent à des dépôts distincts et indépendans. Or, dès que l'on dirige un examen attentif sur les divers groupes périodiques

Digitized by Google

des terrains secondaires et tertiaires, on ne peut s'empêcher d'être frappé par deux faits, il est vrai peu remarqués, mais qui pourtant n'en sont pas moins certains et incontestables. Le premier de ces faits est que toutes les fois qu'un banc de calcaire se montre au-dessus d'un banc de sable, celui-ci passe à celui-là par une transition graduelle et insensible. La superficie du sable prend d'abord du carbonate de chaux mêlé d'argile, et devient ainsi une marne sabloneuse. Progressivement, la matière calcaire s'accroît tellement dans cette marne qu'elle finit par n'être plus qu'un véritable carbonate de chaux. Alors l'argile vient alterner en lits minces avec le calcaire, et annonce par cette alternance qu'elle va bientôt elle-même se déposer sur celle au-dessus. Le second de ces faits est que toutes les fois que le calcaire ou la meulière, qui parfois le surmonte, est recouvert par un banc de sable superposé, au lieu de retrouver une transition graduelle et insensible entre le calcaire et de sable superposé, on trouve, au contraire une transition brusque et tranchée. Ainsi, dans les formations secondaires et tertiaires, chaque banc de sable ou grès réuni au calcaire, qui couronne ou recouvre son sommet, forme avec lui un seul et même dépôt; tandis que ces mêmes sables avec les calcaires subjacens formeraient un tout disparate appartenant à des dépôts différens et indépendans l'un de l'autre.

» Mais, va-t-on dire ici, que deviennent alors les divisions de ces mêmes formations en *terrains marins* et *terrains d'eau douce*, conçues par Lamanon et illustrées par la plume du célèbre Cuvier? Comment concevoir d'ailleurs que des terrains à la fois marins

Digitized by Google

et d'eau douce soient les membres essentiels d'un seul et même dépôt ?

» Il est très-vrai que cette nouvelle circonscription des terrains secondaires et tertiaires, est un mélange de terrains évidemment marins et d'eau douce. Mais nous ne saurions entrer ici dans de longs détails que nécessiterait la réponse à cette question ; le sujet que nous traitons ne le comporte pas. D'ailleurs il suffit d'avoir démontré géologiquement la légitimité de cette nouvelle circonscription. Nous devons donc nous borner à faire remarquer que la division des formations secondaires et tertiaires en terrains d'eau douce et terrains marins, loin d'être, comme celle-ci, fondée sur une démonstration géologique, n'est qu'une hypothèse qui, toute simple, toute ingénieuse, toute séduisante qu'elle est, ne saurait être de nature à renverser une circonscription établie sur des faits évidens, et sur une démonstration géologique rigoureuse. Au reste, on peut voir dans les Elémens de géologie, par L. A. Chaubard, pag. 165 et suiv., comment on peut parvenir à lever cette difficulté. »

Pour ce qui est des cinq dépôts à coquilles d'eau douce de l'Agenais, comparés avec ceux du nord-ouest de la France, on dira bientôt ici comment on est impérieusement conduit à reconnaître l'identité des termes de ce rapprochement, quelque étrange que cette identité puisse paraître à ceux qui admettent la division des formations en terrains marins et terrains d'eau douce.

Ces cinq groupes forment toujours des étages ou plutôt des gradins superposés les uns aux autres qui,

Digitized by Google

de loin, permettent au géologue de reconnaître si la colline qu'il aperçoit, est composée d'un, deux, trois, quatre ou cinq dépôts superposés, ou plutôt empilés les uns au-dessus des autres. Par exemple: voit-on dans la plaine basse une butte ou un plateau peu élevés, au-dessus desquels il ne se montre aucun gradin, on peut en conclure qu'elle est composée par le dépôt inférieur seul. La butte se montre-t-elle avec un gradin à peu près à mi-côte, on peut être certain qu'elle est formée par la superposition du premier et du second dépôt inférieur. Se présente-t-elle avec trois gradins, c'est le premier, le deuxième et le troisième dépôt superposés. Y distingue-t-on quatre gradins, c'est le quatrième dépôt avec les trois premiers. Enfin, voit-on une croupe, une calotte superposée sur ces quatre gradins, c'est le cinquième et dernier dépôt.

On peut juger de fort loin si le dernier dépôt d'une colline est complet ou non; car, si ce dépôt superposé se termine en plateau, à coup sûr il renferme son sable et son calcaire; tandis que, s'il se termine en calotte ou en cône, le calcaire manque, et il ne se compose que de sable mobile.

Quelquefois l'abondance du sable dans le dépôt superposé, recouvrant entièrement le plateau du dépôt inférieur, surtout du côté qui regarde la mer, rend ces gradins presque insensibles; mais elle ne les efface jamais entièrement. On aperçoit toujours çà et là des protubérances qui interrompent la direction de la pente, et lui font faire saillie. On est averti par là, que le gradin a été effacé, et que, si on tourne autour de la colline, on le retrouvera au

Digitized by Google

même niveau d'un autre côté. Ces gradins superposés ne se montrent pas seulement d'un côté de la colline, on les retrouve sensiblement au même niveau du côté opposé et dans tout le pourtour. Pour en donner une idée, on a dessiné les profils des dépôts qui se montrent ainsi empilés les uns au-dessus des autres, entre la Garonne et le point culminant du moulin de Marsac, c'est-à-dire, depuis la Garonne jusqu'à la ligne où se trouve le partage des eaux. (Voy. pl. I.) On aurait désiré pouvoir représenter le profil dans son intégrité parfaite; mais, comme il eût fallu pour cela allonger la figure outre mesure, on s'est borné à les dessiner de trois en trois, en évitant de copier ceux qui se montraient trop allongés ou presque effacés.

Relativement à la disposition de ces dépôts en gradins, il est un autre fait bien digne de remarque. Si l'on veut comparer les collines qui s'élèvent sur la rive droite de la Garonne avec celles qui s'élèvent sur la rive gauche, on s'aperçoit de prime abord que les niveaux sont fort différens. C'est ainsi, par exemple, qu'à Agen, le niveau des deux dépôts inférieurs de la rive gauche de la Garonne, se trouve d'environ une vingtaine de mètres moins élevé que celui des mêmes dépôts sur la rive droite; et celui des dépôts supérieurs, d'environ dix mètres. Il paraît en être de même dans toute la vallée; car, à Langon, sur la rive gauche de la Garonne, la partie supérieure du calcaire parisien à coquilles marines, se montre dans le lit même de la rivière, tandis que la partie inférieure de ce même calcaire est élevée de plusieurs mètres au-dessus de la rive droite. Ainsi, les collines de la rive gauche de

Digitized by Google

la Garonne présentent leurs dépôts à un niveau moins élevé que celles de la rive droite ; ce qui fait comprendre d'abord comment il se fait que sur la rive gauche, le lit des petites rivières qui se jettent dans la Garonne, telles que la Baïse et la Gelize, aux environs de Nérac, se trouve au-dessus du premier dépôt, tandis que sur la rive droite, ces petites rivières ont leur lit dans la partie sabloneuse de ce même dépôt. Si ensuite on veut comparer les collines de part ou d'autre de la Garonne, perpendiculairement à la direction de la vallée, les gradins correspondans paraissent être sensiblement au même niveau. Enfin, si on veut les comparer dans le sens de la direction de la vallée, on ne peut s'empêcher de remarquer que ces gradins s'élèvent progessivement à mesure qu'ils s'écartent de la mer et s'enfoncent dans les terres. Cette élévation est bien plus rapide, bien plus forte que celle du lit de la Garonne ; mais elle ne paraît pas se continuer au-delà de la hauteur d'Agen, vers laquelle les dépôts acquièrent leur plus grand développement.

Ces cinq étages ou gradins vont être successivement décrits dans les paragraphes suivans.

§ 1. *Notions générales sur les formations.*

Tous les sables de ces cinq dépôts sont plus ou moins endurcis à leur partie supérieure, c'est-à-dire à l'état de grès, et parfois, surtout dans les lieux où se trouve la meulière, ils acquièrent la dureté de celui dont on pave les rues de Paris. Ce changement de texture peut être attribué aux infiltrations des matières marneuses, calcaires et siliceuses qui les ont recouverts.

Digitized by Google

La masse de sable va en diminuant depuis les dépôts inférieurs jusqu'aux supérieurs, et il me semble qu'il doit en être ainsi ; car à mesure qu'il faut porter plus haut les matériaux de transport, tels que les sables, il doit en arriver en moins grande quantité. Le premier dépôt en offre énormément, relativement aux autres ; le deuxième plus que le troisième, et ainsi progressivement jusqu'au dernier dépôt qui, non-seulement en renferme beaucoup moins, mais encore le présente assez souvent mélangé avec des marnes argileuses qui le rendent méconnaissable pour des yeux inexpérimentés. En général, tous ces dépôts, dans leur partie supérieure, passent au calcaire superposé, par une transition graduelle et presque insensible, au moyen de la marne qui, prenant de plus en plus du carbonate de chaux, et recevant toujours moins de sable, finit par devenir un véritable calcaire. On les désigne dans le pays sous le nom de *Sables de Renard*, et quand ils sont à l'état de grès, par la dénomination impropre de *Tufs*. Ils ne peuvent faire de bon ciment avec la chaux qu'après avoir été préalablêment lavés. On n'a trouvé dans aucun de ces sables d'autres fossiles que des bois silicifiés, qui même appartiennent probablement à la couche superficielle de l'argile qui les supporte. Cependant il faut en excepter celui du quatrième dépôt, dans lequel on a recueilli un fragment d'ossement roulé, et celui du deuxième qui, au nord de Marmande, renferme des ostracites et une multitude d'autres coquillages marins.

Tous les calcaires de ces cinq dépôts à coquilles d'eau douce, ont entre eux une si grande ressemblance,

Digitized by Google

qu'il est absolument impossible de les distinguer les uns des autres. En général, les bancs deviennent de plus en plus marneux vers leur fond ; et le plus inférieur se termine toujours en marne calcaire, laquelle devient de plus en plus sableuse jusqu'à ce qu'elle se lie ou se confonde avec le sable subjacent. Tous ces calcaires, dont la pâte est d'ailleurs d'une texture presque aussi compacte que celle de certains calcaires de transition, sont généralement gâtés par une multitude de vacuoles et de tubulures irrégulières qui les parcourent en tout sens. Ceux qui connaissent la pierre de Château-Landon, employée dans certaines constructions de Paris, peuvent se faire une idée juste des cinq calcaires à coquilles d'eau douce de l'Agenais ; car leur texture et leur aspect lui sont absolument identiques. Les Hélices, les Limnées et les Planorbes qu'ils renferment assez souvent, sont disposés dans les bancs d'une manière bien digne de remarque. Ces coquillages ne commencent à se montrer que lorsque le calcaire devient marneux, c'est-à-dire à la partie inférieure du banc. Cette singulière circonstance établit une différence notable entre les calcaires d'eau douce et les calcaires marins ; car dans ceux-ci, les coquillages sont disséminés sans ordre dans tout le banc, tant à la partie supérieure qu'à la partie inférieure.

Il est un autre fait non moins remarquable relativement au développement des bancs de ces cinq calcaires. Depuis le rivage de la mer jusqu'à l'entrée du département ou ses environs, il est nul de part et d'autre de la vallée de la Garonne, et on ne trouve que le sable des dépôts inférieurs : ils ne se développent

Digitized by Google

que graduellement et n'acquièrent toute leur puissance que vers la hauteur d'Agen. Ils s'amincissent ensuite progressivement jusqu'à leur jonction avec les calcaires à coquilles marines du nord-est, et jusqu'à l'embouchure du Tarn, où ils disparaissent, pour ne plus se montrer qu'en indices au-dessus des sables qui forment les collines jusques au-delà de Toulouse. On dirait que ces formations sont dues à des marées puissantes et extraordinaires; que l'impulsion d'abord très-forte n'a permis qu'aux sables de se déposer; que cette impulsion, ralentie ensuite, les calcaires ont pu se déposer à leur tour, et qu'alors l'abondance de la matière calcaire se trouvant par là diminuée, il s'en est graduellement déposé en moins grande quantité jusqu'à l'épuisement complet.

Des roches de silex, dites *meulières*, se montrent superposées immédiatement aux trois autres formations inférieures des calcaires à coquilles d'eau douce. Leur couleur est tantôt blanche, tantôt blonde, jaune ou rougeâtre, et tantôt brune ou noirâtre. Loin d'être invariable, leur développement est aussi inconstant que leur couleur. Là, elle se montre en blocs de plusieurs pieds d'épaisseur, ici en petits fragmens aplatis; ailleurs on n'en trouve nul vestige. La partie du département où elle se montre le plus fréquemment, est la partie nord.

§ II. *Formation du premier dépôt à coquilles d'eau douce.*

(*Dépôt jurassique réduit à son sable et à son calcaire d'eau douce.*)

Sables ou grès. Le sable dont se compose la base de ce dépôt est d'un blanc terreux. Il contient du

Digitized by Google

mica et des grains de porphyre mêlés à beaucoup de grains quartzeux. Ce sable ne diffère des graviers du fond de la vallée de la Garonne, lequel se compose de galets de granit, de quartz et de porphyre, que par la petitesse de son grain. Les granits ont fourni le mica; les quartz et les porphyres tout le reste. Sa puissance, depuis le lit de la Garonne à Agen jusqu'aux calcaires ou marnes calcaires qui le recouvrent, est d'environ cinquante mètres. On ignore jusqu'à quelle profondeur il s'enfonce au-dessous de la plaine, quoiqu'un sondage pour la recherche des eaux souterraines, exécuté à Agen, ait pénétré jusqu'à 362 pieds au-dessous du sol d'Agen, c'est-à-dire, à 170 mètres environ au-dessous de sa partie superficielle. Voici au surplus la nature des terrains traversés par ce sondage, selon les notes et les échantillons recueillis par M. Bartayrès.

Sondage à Agen, place du Palais.

	Pieds.	Pouces.
1. Décombres et alluvion de la Garonne....	15	0
2. Sable mobile cendré-vert pâle.....	2	0
3. Cailloux porphyriques, quartzeux, granitiques. (C'est le *diluvium* ou *grande formation de transport.*).....	12	7
4. Marne argileuse bigarrée, mêlée de sable au fond.....	8	0
5. Sable aglutiné par un ciment marneux....	52	0
6. Marne bigarrée, mélangée de sable au fond.	53	0
7. Sable pur à grain fin, mêlé d'un peu de calcaire.....	1	0
8. Marne argilo-sabloneuse.....	45	0
A reporter.....	188	7

Digitized by Google

		Pieds.	Pouces.
	Report.....	188	7
9.	Sable à gros grain mêlé d'un peu de calcaire.	5	0
10.	Marne argilo-sabloneuse.....	31	0
11.	Sable mêlé d'un peu de calcaire.....	2	0
12.	Marne argileuse.....	93	0
13.	Sable à gros grain, mêlé de veines calcaires.	10	0
14.	Marne calcaire, mêlée de calcaire.....	30	0
15.	Calcaire assez dur pour exiger l'action du trépan.....	3	0
17.	Marne argileuse. (*Fin du forage.*).....	0	0
	Profondeur totale.....	362	7

Calcaires. Le calcaire à coquilles d'eau douce dépendant de ce dépôt n'offre aucune particularité qui puisse le faire distinguer des autres. Il est comme eux gâté par une multitude de vacuoles et de tubulures irrégulières, plus ou moins volumineuses, qui le parcourent en tout sens. Rarement on le trouve à l'état crayeux. On remarque cependant que les sables sur lesquels il repose sont souvent parcourus à son voisinage par des filons ou amas de craie. Dans les collines au nord de Marmande, notamment à Beaupuy, à Castelnau, il est divisé par un mince lit d'argile en deux bancs peu puissans, dont le supérieur est gris, et l'inférieur blanc. On y trouve beaucoup de coquillages d'eau douce du genre Limnée.

L'épaisseur du calcaire de ce dépôt est très-variable. A Ladignac, à Eysses, sur la rive droite du Lot, il y a plus de six mètres de puissance, en y comprenant les marnes calcaires de sa base. Mais il est une foule de lieux où il montre à peine des indices, et où il est remplacé par des marnes calcaires, et des filons

Digitized by Google

ou amas de craie. C'est dans un pareil amas crayeux à Hautevigne, près de Gontaut, et non dans le troisième dépôt, que M. Chauzenque, ancien capitaine du génie, a trouvé des ossemens de Tortue *trionix*, de Crocodile, et une mâchoire d'*Antracotherium*, décrite et figurée dans les *Recherches sur les Ossemens Fossiles*, de Cuvier (tom. III, pag. 404.)

Les lits minces de marne, qui séparent les bancs de calcaire dans ce dépôt, n'offrent rien de particulier qui puisse la faire distinguer de celle des autres calcaires. Quant aux calcaires marneux et aux marnes argileuses qui se montrent au fond du dernier banc, ce n'est là qu'un phénomène essentiel de toute précipitation : c'est la transition graduelle et insensible au moyen de laquelle deux substances minérales, faisant partie d'un même dépôt, passent de l'une à l'autre en se superposant, ainsi que tant de géologues l'ont déjà remarqué pour les roches primitives et intermédiaires.

C'est la formation du premier dépôt à coquilles d'eau douce, qui, sur la rive gauche de la Garonne et sur celle du Lot, forme ces plateaux peu élevés au-dessus de la basse plaine. C'est encore ce premier dépôt qui, sur la rive droite de ces deux rivières, forme le premier gradin des collines ou des buttes isolées.

Roche de Silex. De même que les autres, le premier dépôt est immédiatement recouvert par de la meulière ; mais cela ne se voit que dans la partie nord du département, où d'ailleurs la meulière n'offre aucun vestige de fossiles.

« Selon M. Dufrenoy, ingénieur des mines, chargé

Digitized by Google

de la partie de la carte géologique de France, qui comprend le département de Lot-et-Garonne, ce dépôt, ainsi que tout ce qui le surmonte, serait une formation *sui generis*, postérieure à celles de Paris. Mais un très-habile géologue, M. A. Boué, qui a exploré cette contrée, tout en contestant cette opinion uniquement fondée sur les fossiles, soutient qu'elle supporte le dépôt du calcaire grossier parisien. On verra bientôt ici que toutes les raisons géologiques se réunissent pour la faire regarder comme un déguisement du dépôt jurassique de la Saintonge et du Périgord réduit à son sable (grès liasique) et à son calcaire d'eau douce (Wealden). »

§ III. *Formation du deuxième dépôt à coquilles d'eau douce.*

(*Craie du Périgord réduite à son sable et à son calcaire d'eau douce.*)

Sables ou grès. Aux environs d'Agen et dans tout le centre de l'Agenais, le sable du deuxième dépôt ne diffère pas de celui du premier; mais à l'entrée du département, du côté de l'ouest, il n'en est pas de même. Là sa teinte est cendrée et non terreuse. Dans le fond, il renferme des huîtres plus allongées, plus petites que l'huître comestible, et dont les valves séparées ne se trouvent jamais réunies ensemble. Vers sa partie moyenne et sa partie supérieure, ce sable devient de plus en plus calcaire et prend la texture du grès. Alors il se trouve pétri de coquillages marins, parmi lesquels on remarque une foule de bivalves des genres *Arca*, *Cardium*, *Pecten*, *Tellina*, etc.,

Digitized by Google

et surtout une multitude d'univalves, du genre *Ampullaria*; des Cérithes de la grosseur de l'index s'y montrent aussi, mais elles y sont rares. Enfin on y trouve des Limnées, et des Cyclostomes qui sont des coquillages terrestres ou d'eau douce, non-seulement dans les lits d'argile qui séparent les bancs, mais encore dans le grès et parmi les coquillages marins même. L'identité de ce grès avec celui qui sert de pierre de construction, depuis Bordeaux jusqu'à Marmande, est évidente et incontestable; car depuis la première de ces deux villes jusqu'à la seconde, on peut le suivre sans jamais le perdre de vue. « D'un autre côté, ce calcaire sabloneux de Bordeaux à coquilles marines se montrant constamment et partout superposé avec son sable sur le premier dépôt à coquilles d'eau douce, on est en droit d'en induire que le calcaire grossier de Bordeaux, dit parisien, appartient à notre second dépôt à coquilles d'eau douce; c'est-à-dire, que celui-ci en est la partie superficielle à coquilles d'eau douce, pendant que celui de Bordeaux en est la partie moyenne à coquilles marines. Au reste, si l'on passe sur la rive gauche de la Garonne, cette simple induction devient un fait évident et incontestable. Car le calcaire à coquilles d'eau douce de notre deuxième dépôt se montre là immédiatement superposé au calcaire grossier marin de Bordeaux, et le tout est évidemment et incontestablement intercalé entre le premier et le troisième dépôt à coquilles d'eau douce de tout le département. Cette superposition et cette intercalation ne sont pas, comme on pourrait l'imaginer, un fait isolé et obscur. Elles se montrent partout et à découvert dans toute

Digitized by Google

la série des nombreuses collines qui s'élèvent entre Bazas et Villefranche du Queiran, ou ce qui revient au même jusqu'au ruisseau de l'Ourbise, c'est-à-dire, sur un développement de quatre myriamètres. Pour exemple de ce fait intéressant, nous donnerons ici la coupe de deux de ces collines prises sans choix. (Voy. Pl. III.) »

Coupe à Lizos, près de Grignols (frontière de Lot-et-Garonne), par M. Debeaux.

	Mètres.	
— Marne argileuse (à la hauteur absolue présumée de 130 mètres)	5	0
3e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, deux bancs 1er blanc, 2e gris	8	0
— Transition marneuse	8	0
3e *Sable* avec menus graviers	8	0
— Marne argileuse	2	0
2e *Calcaire* six bancs marins et d'eau douce, savoir :		
6e Banc calcaire à vacuoles et coquilles d'eau douce	5	0
5e Calcaire friable, très-blanc, très-dur à sa surface, sans coquilles, mais identique par sa texture avec les calcaires d'eau douce	1	0
4e Calcaire pétri de coquilles marines brisées	2	0
3e Calcaire blanc, friable	0,	10
2e Calcaire gris-cendré, marneux, avec cérithes, bivalves et univalves marines, dent d'un Rongeur	1	0
1er Calcaire sabloneux à coquilles bivalves et univalves marines, oursin dit *gâteau*		

	Mètres.	
(ce banc est exploité.)	1	0
2e *Sable* mêlé de calcaire (grès mollasse, dit *pierre de Bordeaux.*)	12	0
— Marne	2	0
1er *Calcaire* à coquilles d'eau douce deux bancs, 1er blanc, 2e gris	5	0
— Transition marneuse	8	0
1er *Sable*	7	0

— Marne dans le lit du ruisseau de Lizos, au-dessous sable jusqu'au lit de la Garonne.

Coupe à Roques, entre Casteljaloux et le Mas-d'Agenais, par M. Debeaux.

	Mètres.	
— Marne argileuse.		
3e *Calcaire* à coquilles d'eau douce, deux bancs, 1er blanc, 2e gris.		
— Transition marneuse.		
3e *Sable* alternant avec les marnes suivantes : 1° marnes avec *Ostrea crassissima* et *Ostrea longirostris* ; 2° marnes sabloneuses à coquilles marines et petites ostracites.		
Epaisseur totale du 3e dépôt	20	0

— Marne argileuse.

2e *Calcaire*, six bancs, les supérieurs à coquilles d'eau douce, les inférieurs à coquilles d'eau douce ; savoir :

6e Calcaire gris à coquilles d'eau douce et vacuoles.

5e Calcaire fissile blanc, très-dur, à texture cristalline.

4e Calcaire gris cendré ; à cérithes nombreuses.

Digitized by Google

Mètres.

3e Calcaire à coquilles marines bivalves.
2e Calcaire marneux friable à coquilles marines bivalves.
1er Calcaire marneux.
— Transition marneuse.

2e *Sable.*

Epaisseur totale du 2e dépôt.... 46 0

1er *Calcaire* à coquilles d'eau douce, deux bancs, 1er blanc, 2e gris.
— Transition marneuse.

1er *Sable* alternant avec des lits de marne jusqu'au lit de la Garonne.

» Que le calcaire à coquilles marines du deuxième dépôt de ces collines soit le calcaire de Bordeaux dit Parisien, c'est ce dont il n'est pas permis de douter dès qu'on le suit avec attention en remontant la rive gauche de la Garonne. En effet, depuis Langon où il se montre à nu à la berge de cette rivière et où il forme le grand plateau des Landes jusqu'à l'Adour, on ne le perd pour ainsi dire jamais de vue, jusqu'à Bazas, jusqu'à Lizos même, où nous venons de le montrer intercallé entre le premier et le troisième dépôt à coquilles d'eau douce. Mais, dira-t-on peut-être ici, le deuxième dépôt des collines entre Bazas et Villefranche du Queyran est-il bien le même que le deuxième dépôt des environs d'Agen? A cet égard il ne saurait non plus y avoir le moindre doute. Que l'on traverse le ruisseau de l'Ourbise au-delà duquel les coquilles marines cessent de se montrer, le même calcaire à coquilles d'eau douce qui les recouvre non-seulement se présente seul partout au même niveau, mais encore il offre au-dessous et au-dessus

Digitized by Google

de lui les premier et troisième dépôts. Or, à partir de l'Ourbise, toutes les collines de l'Agenais sont semblables et offrent les mêmes détails dans leur coupe. On peut donc suivre ce troisième dépôt d'une colline à l'autre jusqu'à Biron, jusqu'à Libos, c'est-à-dire, jusqu'aux lieux où les formations de la Garonne se juxtaposent contre celles de la vallée de la Dordogne; et là, comme auprès de l'Ourbise, il se montre encore au même niveau et au même rang des superpositions. Or là, depuis la berge du Lot jusqu'au château de Biron, le premier et le deuxième dépôt à coquilles d'eau douce de la vallée de la Garonne se juxtaposent contre le premier et le deuxième dépôt du Périgord avec la plus complète évidence. Et comme d'ailleurs l'horizontalité de leurs couches est parfaite, que leurs niveaux respectifs sont absolument à la même hauteur, on est forcé d'en conclure que les deux premiers dépôts de la vallée de la Garonne ne sont que des déguisemens en quelque sorte du premier et du second dépôt du Périgord; et, puisque ceux-ci sont incontestablement le dépôt jurassique et le dépôt crayeux, il s'ensuit que le sable du premier dépôt de l'Agenais est le représentant du grès liasique; que son calcaire à coquilles d'eau douce est le *wealden* même, partie superficielle du calcaire jurassique; que le sable du deuxième dépôt de l'Agenais est le sable même du dépôt crayeux du Périgord, et que son calcaire à coquilles d'eau douce est la partie superficielle de ce même dépôt, pendant que le calcaire à coquilles marines qui se montre entre Bordeaux, Mont-de-Marsan et Villefranche du Queyran,

Digitized by Google

correspond au calcaire crayeux même. Au surplus, nous reviendrons sur ce sujet, en parlant du terrain jurassique de la partie nord-est du département.

» Avant de passer outre, nous ne devons point omettre de faire ici une remarque importante. Si, partant de la mer, on se dirige vers le fond de la vallée en parcourant les collines de la rive gauche de la Garonne, d'abord le calcaire du deuxième dépôt n'offre que ses bancs à coquilles marines; à une certaine distance, les bancs à coquilles d'eau douce viennent se superposer à ceux-ci sans aucun intermédiaire. Plus loin, les couches à coquilles marines disparaissent entièrement, et l'on ne voit plus que des bancs à coquilles d'eau douce. Enfin, ces calcaires à coquilles d'eau douce disparaissent à leur tour, et il ne se montre plus que des sables et des marnes jusqu'au fond du bassin. Il en est de même sur la rive droite, mais avec cette différence que les bancs à coquilles marines ayant disparu, lorsque ceux à coquilles d'eau douce se présentent, on ne les rencontre nulle part superposés l'un à l'autre.

» Nous nous sommes donné beaucoup de peine pour trouver le calcaire à coquilles d'eau douce du premier dépôt superposé au calcaire à coquilles marines. Toutes nos recherches ont été vaines; mais M. Dufrenoy, en explorant les terrains de la bordure, a été plus heureux que nous. Il a trouvé cette superposition à la base de la colline même d'Angoulême. »

Nous devons faire remarquer ici qu'en certains endroits, à la côte de la Lux, à l'est d'Agen, par exemple, le sable du deuxième dépôt à coquilles

Digitized by Google

d'eau douce, se termine en un agglomérat de petits cailloux roulés, absolument pareils à ceux du fond de la vallée de la Garonne, c'est-à-dire, porphyriques, quartzeux et granitiques. C'est un poudingue siliceux, analogue à celui qui se fait remarquer précisément au même étage et à la même place au-dessous du second calcaire inférieur. Le bois de palmier silicifié est le seul fossile qui y ait été vu jusqu'à présent.

Calcaire et *transition marneuse*. Le calcaire à coquilles d'eau douce du deuxième dépôt, est rarement gris, ou plutôt il ne l'est jamais. Sa teinte ordinaire est le blanc crayeux. Très-souvent il montre dans sa masse des rognons colorés par l'oxide de fer, ce qui alors lui donne un aspect jaunâtre ou rouge pâle. Ces rognons irrégulièrement arrondis, ne sont point des fragmens étrangers à la formation : ils font partie de la pâte même de la roche.

Au nord d'Agen, dans le rocher du Saint-Esprit, du côté de la route de Périgueux et en plusieurs autres lieux, le calcaire est comme pétri de globules dont la grosseur varie entre celles d'une noisette et la tête d'un jeune enfant. Ces globules remarquables sont composés d'enveloppes concentriques, grisâtres, fort dures, et leur centre est occupé par du calcaire crayeux ou sphatique.

Au rocher de Bellevue, au-dessus d'Agen, dans une couche argileuse séparant deux bancs de calcaire, on trouve deux petits blocs de carbonate de chaux fétide, noirs et gris d'ardoise. Ces blocs contiennent beaucoup de nitrate de potasse, qui s'effleurit à leur surface.

Digitized by Google

Dans les lieux où le calcaire du deuxième dépôt atteint son entier développement, comme par exemple aux environs d'Agen, il est divisé par de minces lits d'argile en trois bancs, dont l'ensemble a souvent dix ou douze mètres de puissance. Les fossiles qu'il renferme sont des Hélices, de Limnées, pareils à ceux qui vivent sur les lieux, et principalement des Planorbes (*Planorbis corneus*) qui n'a jamais été vu nulle part dans l'Agenais, quoiqu'il soit fort commun dans le canal du Languedoc. On n'y a jamais trouvé d'autres fossiles, si ce n'est des étuis crétacés cylindriques, arrondis et fermés au sommet, qui appartiennent à des larves de Frigane, et auxquels on a donné le nom d'*Indusies*. Des poissons fossiles ont bien été recueillis dans les sables de Pechdavi au sud de la plaine de Toulouse; mais ces buttes offrent deux formations arenacées, dont l'inférieure doit vraisemblablement être rapportée au premier dépôt, la supérieure au deuxième; et nous ignorons dans laquelle des deux ces dépouilles ont été découvertes.

Les marnes calcaires et argileuses qui terminent le banc inférieur, et qui servent de transition pour le passage gradué du sable au calcaire, s'offrent toujours diversement colorées par des oxides de fer, et sont les plus puissantes de toutes. C'est à l'épaisseur de ces marnes que le pays doit cette abondance de fontaines qui se montrent de tous côtés au-dessous du second gradin des collines du département. C'est là que prennent leur source les nombreux ruisseaux qui arrosent les rians et fertiles vallons des environs d'Agen. Après avoir alterné avec l'argile, le calcaire

Digitized by Google

de ce dépôt, de même que celui de tous les autres, passe à l'argile superficielle, par une transition graduelle et insensible, ainsi qu'il a déjà été dit dans les notions générales. Il paraît que des accidens de formation ont effacé cette transition en certains lieux; mais elle se montre assez généralement partout, pour qu'il ne puisse rester aucun doute sur la certitude de ce phénomène, qui d'ailleurs est annoncé, géologiquement parlant, par l'alternance des lits d'argile avec les bancs de calcaire.

Meulière. A la côte de la Lux, à l'orient d'Agen, à Sainte-Colombe, à Montesquieu, à Buzet, immédiatement sur le dernier banc de calcaire, on trouve de la meulière celluleuse absolument semblable à celle de Paris, mais en blocs trop petits pour que l'on puisse en faire des meules, et trop peu abondans pour servir à construire des voûtes. On en trouve de compacte à Buzet, à Damazan et surtout entre Soumensac et Biron, où elle se montre assez constamment et abondamment sur une assez grande largeur.

Relativement à la meulière celluleuse, on ne doit point omettre ici une particularité qui tend à jeter quelque jour sur la formation mystérieuse de cette singulière roche.

Dans certains lieux, comme par exemple au Saint-Esprit, près d'Agen, à la place de la meulière, c'est-à-dire immédiatement au-dessus du calcaire à coquilles d'eau douce, on trouve une roche calcaire peu épaisse, dont les cavités ou vacuoles sont tellement nombreuses et rapprochées, qu'elles sont pour ainsi dire contiguës. Quand on en est éloigné de

Digitized by Google

quelques pas, on ne saurait affirmer si c'est de la meulière celluleuse ou du calcaire, tant est grande la ressemblance des deux pierres. Cette roche au reste n'est point absolument calcaire : on y trouve, çà et là, des points et de très-petites veines silicenses qu'il est assez difficile de distinguer, mais dont on s'assure aisément en lui faisant rayer du verre ou de l'acier trempé. MM. Cuvier et Brongniart, dans leur description géologique des environs de Paris, ont cru pouvoir attribuer les cellules de la meulière à la disparition du carbonate de chaux dont ils supposent qu'elles auraient originairement été remplies, et qu'une cause mystérieuse aurait dissous. Les vacuoles de la roche du Saint-Esprit ne sauraient être expliquées par une pareille cause, puisqu'elle a conservé son calcaire. Ne vaudrait-il pas mieux les attribuer à celle qui a produit le même effet, dans la généralité des calcaires à coquilles d'eau douce, dont la meulière fait partie ?

L'épaisseur totale de ce dépôt est de cinquante mètres.

§ IV. *Formation du troisième dépôt à coquilles d'eau douce.*

(Sable et calcaire supérieur de Fontainebleau.)

Sable. Le sable du troisième dépôt paraît ne renfermer que peu ou point de calcaire. Il contient moins de mica et est moins terreux que celui des deux dépôts précédens. Sa couleur est partout d'un gris cendré avec une légère teinte verdâtre. Il paraît ne point renfermer de coquilles fossiles ; mais on y

Digitized by Google

trouve de gros troncs silicifiés d'arbres dicotylédones.

Calcaire et transition marneuse. Lorsque le calcaire du troisième dépôt a pu arriver à son entier développement, sa puissance est d'environ six ou sept mètres. Il est alors divisé en trois bancs par des lits minces d'argile. Le premier ou le plus inférieur est blanc, le second est gris, un peu fétide à la cassure; et le troisième est jaunâtre; ce qui provient d'une multitude de ces fausses apparences de rognons jaunes dont il a déjà été parlé. Ces calcaires, surtout le jaune et le gris, sont d'une texture compacte, et fournissent de gros et excellens blocs de pierre de taille. Malheureusement ils sont gâtés par les vacuoles et tubulures qui paraissent caractériser la généralité des calcaires à coquilles d'eau douce. C'est le banc gris de cette formation qui, avec le calcaire du deuxième dépôt, a fourni la majeure partie des grosses pierres de taille dont les ponts d'Agen et d'Aiguillon ont été construits. Certaines raisons font présumer que le calcaire du banc gris est salpétré, si ce n'est partout, du moins en une foule d'endroits. Cependant nous n'osons affirmer le fait; c'est une expérience à faire.

On y remarque en général les mêmes coquilles d'eau douce que dans celui du deuxième dépôt, c'est-à-dire des Hélices, des Limnées, et beaucoup de *Planorbis corneus.* Ces coquillages semblent même s'y montrer en plus grande quantité; mais cela provient sans doute de ce que les bancs sont moins épais. M. Debeaux a recueilli dans le banc gris sur le haut plateau des Landes du département, des individus de cette Planorbe, où l'on voit le corps

Digitized by Google

de l'animal lui-même sorti de la coquille et pétrifié. En certains lieux, principalement au sud de la Garonne, la transition marneuse ayant pris assez de solidité par l'affluence du carbonate de chaux, se trouve convertie en calcaire marneux. Si alors on confond cette transition calcaréomarneuse avec les véritables bancs calcaires, au lieu des trois bancs dont il est parlé ici, on en trouve une foule; mais on les distingue par fois en ce que les supérieurs ou vrais calcaires renferment des coquilles, pendant que les autres n'en renferment point.

Dans les carrières du banc gris on rencontre assez fréquemment des ossemens de mammifères terrestres, qui probablement sont tout aussi étrangers au règne animal de nos jours, que ceux découverts à Montmartre, et qui ont été décrits et figurés par M. Cuvier. L'extrême difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité qu'il y a d'extraire ces ossemens d'une roche dont la texture est aussi compacte que celle du marbre, est cause que l'on n'en retire que des fragmens presque toujours insignifians. Il existe cependant quelques machoires assez bien conservées, une d'*Anoplotherium commune*, l'autre de *Palecotherium magnum*, avec quelques autres ossemens caractéristiques, dans le cabinet de feu M. de Saint-Amans, et dans celui de M. Laffore de Bourrousse, ingénieur en chef du département. Ces restes intéressans du monde antédiluvien seront-ils encore long-temps perdus pour la science? Il serait à désirer que ceux qui possèdent de pareils objets d'étude, les fissent connaître, ou bien les déposassent dans des collections où ils pussent profiter à la science, tels que le

Digitized by Google

cabinet des mines ou le musée du Jardin des Plantes de la capitale.

Entre Barbe et le moulin de Marsac, au nord d'Agen, dans une partie du rocher où le banc gris est avorté, si l'on peut s'exprimer ainsi, nous avons recueilli une foule d'ossemens fracturés, qui depuis bien des années sans doute se trouvaient exposés aux injures du temps. Ils sont en si mauvais état, que tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'ils appartiennent à des mammifères. Cependant il s'est trouvé dans le mélange un fragment de mâchoire inférieure dont les dents étaient bien conservées. Ce sont deux grosses canines et deux avant-dernières mâchelières de l'arrière-bouche d'un *Canis*. Ces ossemens se trouvaient dans un terreau noirâtre et puant, provenu sans doute des chairs détruites et mêlées (circonstance remarquable), avec quantité de coquilles aplaties du *Planorbis corneus*, qui, ne se trouvant nulle part vivant dans l'Agenais, écarte toute idée que cet animal habitant de nos contrées ait pu y être enseveli. Plus profondément, il est probable qu'on en trouverait beaucoup d'autres, qui n'ayant pas été exposés à l'air, seraient mieux conservés. Le banc de pierres qui les recouvre n'a pas plus de deux ou trois pieds d'épaisseur; et il suffirait de le faire enlever, pour qu'ils se trouvassent à découvert.

Meulière. C'est encore immédiatement au-dessus du calcaire que repose la meulière de cette formation. Nous ignorons qu'on l'ait vue sur les versans de la Garonne. Elle se trouve sur ceux de la rive gauche du Lot; mais elle ne se montre avec constance et abondance que sur les collines de la rive droite de cette

Digitized by Google

rivière. Il est même plusieurs endroits de cette partie du département, tels que les environs de Monclar, de Soumensac, où la matière siliceuse s'est infiltrée dans la roche subjacente et en a fait un calcaire siliceux à la surface. On n'y a point trouvé de fossiles.

Gypse ou plâtre. Les marnes qui se montrent au fond et au-dessus de cette formation renferment deux sortes de gypse. L'une est en cristaux connus sous le nom de *gypse en crêtes*, l'autre est en masse compacte comme celui de Paris ; mais cette substance minérale, loin d'être aussi répandue dans le département que le dépôt dont elle dépend, ne se montre qu'en certaines localités. Le gypse en crêtes se trouve assez constamment dans les marnes de ce dépôt, sur les collines de la rive gauche de la Garonne. On l'exploitait autrefois à Moncaut, à Aubiac, à Laplume, à Moirax, et on l'employait concurremment avec le gypse en masse venant de la Haute-Garonne. Mais il ne peut, non plus que ce dernier, soutenir la concurrence avec celui de Paris, que le commerce de Bordeaux nous envoie. Le gypse en masse, ou pour mieux dire, le plâtre pareil à celui de Montmartre, ne paraît se trouver que dans le centre de la partie-nord du département, aux environs de Cancon, de Monflanquin, de Sainte-Sabine, de Villeréal. Celui de cette dernière localité appartiendrait, selon M. A. Boué,[1] au calcaire jurassique; mais cette erreur grossière a sans doute pour cause quelque méprise de lieu ou bien quelque faute de copiste. Dans ces lieux écartés, les frais de transport faisant monter à un prix trop élevé celui de la capitale, on trouve quelque avantage à l'exploiter,

[1] Annal. scienc. nat. 1824, p. 65, 104.

Digitized by Google

quoique son mélange avec d'autres matières minérales ne permette de l'employer qu'à des ouvrages grossiers. Nous ignorons d'ailleurs qu'on y ait jamais vu des fossiles comme dans les calcaires qui le récèlent.

Au-dessus du calcaire, et presqu'immédiatement dans un banc de marne grisé dépendant de cette formation, on trouve très-souvent un lit plus ou moins épais de grosses huîtres qui peuvent être rapportées les unes à l'*Ostrea hypopus*, les autres à l'*Ostrea longirostris*, et certaines à l'*Ostrea crassissima*. Nous pensons que ces prétendues espèces pourraient bien n'être que la coquille du même mollusque dans l'état adulte et dans celui de la vieillesse. Cependant nous sommes loin d'être assez fondés en raison pour pouvoir affirmer le fait; c'est une simple présomption que nous soumettons à nos maîtres en conchyliologie. La plupart de ces huîtres sont oblongues et ont jusqu'à six ou sept pouces dans leur plus grande dimension. Leur charnière a de un à trois pouces de longueur, et est marquée d'une foule de sillons très-rapprochés. Non seulement les deux valves ne sont point séparées, mais encore la supérieure est presque toujours en haut, comme si ce coquillage eût vécu sur le lieu même. Quoique ce banc soit assez rarement continu, il est néanmoins assez constant, car on le retrouve en une multitude de localités.

Quelquefois, comme à Frandat, près de Nérac, au-dessus de ce banc d'ostracites, se montre un second banc composé de débris de coquillages marins indéterminables. Celui-ci n'est séparé du premier que par une couche de marne sableuse de quelques pouces d'épaisseur seulement.

Digitized by Google

L'épaisseur totale de ce dépôt est de quarante mètres environ.

« Les sommités couronnées par le troisième dépôt sont en très-grand nombre, relativement à celles couronnées par les deux premiers, et surtout relativement à celles couronnées par le quatrième et le cinquième; lesquelles, à ce qu'il paraît, ne se voient en France qu'autour de Paris dans le bassin de la Seine, et autour d'Agen dans celui de la Garonne. C'est ce troisième dépôt, qui, plus ou moins complet dans son développement, constitue le sommet de presque toutes les collines les plus élevées entre le Lot et la Loire, et entre la Loire et la Seine jusqu'à Fontainebleau, où les géologues de l'école palæontologique le prennent pour la formation du terrrain d'eau douce supérieur, c'est-à-dire, pour le quatrième dépôt, quoique, de leur propre aveu, il occupe réellement la place du troisième dans l'ordre des superpositions, et que d'ailleurs l'exacte conformité de texture et l'intercalation du banc gris entre deux bancs blancs qui ne se voient point dans les autres dépôts force à reconnaître en lui le troisième. La ressemblance est en effet tellement exacte, qu'un minéralogiste transporté dans une carrière de Fontainebleau, est tenté de se croire dans une exploitation du troisième dépôt de l'Agenais. »

§ V. *Formation du quatrième dépôt à coquilles d'eau douce.*

(*Avant dernier calcaire siliceux de Paris, avec son sable.*)

Sable. Assez fréquemment le sable qui forme la base du quatrième dépôt est mélangé avec une marne

Digitized by Google

blanche qui le rend méconnaissable pour des yeux inattentifs. On le trouve ainsi au moulin de Marsac et à celui de Poulère près Fougueroles. Quand il est purement arenacé, il ressemble à celui du deuxième dépôt et par conséquent à celui du premier. Il paraît cependant renfermer un peu moins de mica. On le voit en cet état au-dessus de Xaintrailles vers Viane, où, en l'examinant dans une coupure fraîche du terrain, l'un de nous a recueilli la tête d'un tibia appartenant à un quadrupède de moyenne grandeur. Mais le lieu étant habité, et le fragment osseux peu profondément enfoui, on pourrait penser qu'il ne serait pas impossible qu'il y eût été enseveli. Cependant, comme il est évidemment roulé, que sa cassure est polie par le frottement, de même que tout ce que l'on rencontre fossile dans les formations arenacées, on se trouve forcé de convenir qu'il était là en place, et que son enfouissement a été contemporain du dépôt sableux.

Calcaire. La texture, l'aspect du calcaire de ce dépôt ne saurait le faire distinguer des calcaires précédens que fort imparfaitement ; il est cependant moins dur, moins gâté par des vacuoles, et par conséquent plus propre pour les moulures de l'architecture. L'un de ces bancs est gris-bleu, l'autre très-blanc. Les fossiles qu'il renferme sont les mêmes coquillages d'eau douce que l'on trouve dans les calcaires des dépôts subjacens.

Les sommités couronnées par le calcaire de ce dépôt sont moins fréquentes entre les vallées du Lot et de la Garonne qu'au sud d'Agen. Là il acquiert un très-grand développement, et il y fournit de superbes pierres de construction. Cet accroissement remarquable

Digitized by Google

de puissance serait-il dû à la transition marneuse durcie par une plus grande abondance de carbonate de chaux, comme nous l'avons déjà fait remarquer au sujet du troisième calcaire de Frandat, ou bien à la réunion du calcaire de cette formation avec celui du dernier calcaire dont le sable alors se trouverait supprimé?

Au nord de celle du Lot, on n'en voit plus aucune, si ce n'est hors de la frontière aux moulins de Boisse, non loin de la route de Périgueux; encore est-on autorisé à penser que l'on n'y trouve que le sable du dépôt, car la calotte du sommet est cônique. La croupe même des collines, à l'ouest du château de Biron, quelque élevées qu'elles paraissent, ne sont couronnées que par le troisième calcaire. Au sud d'Agen, les collines couronnées par ce dépôt sont en très-grand nombre, et se prolongent fort loin dans le département du Gers.

Meulières. Y a-t-il des meulières au-dessus du calcaire de ce dépôt? Après avoir vu cette roche immédiatement superposée au-dessus de chacun des trois dépôts inférieurs; après avoir surtout remarqué que, dans l'ordre des superpositions, ce dépôt représente l'avant-dernier calcaire siliceux supérieur du bassin de Paris, l'existence de la meulière au-dessus de cette formation est probable, quoique l'on n'ait encore pu l'y rencontrer. D'ailleurs, cette présomption est corroborée par la nature du quatrième calcaire de Xaintrailles qui, donnant de la chaux hydraulique par la calcination, doit être regardé comme un silicate de chaux. Quant aux marnes de cette formation, elles n'offrent, non plus que celles des autres, rien de particulier.

Digitized by Google

L'épaisseur totale de ce dépôt est vingt-cinq à trente mètres.

§ VII. *Formation du cinquième et dernier dépôt à coquilles d'eau douce.*

(*Dernier calcaire siliceux supérieur de Paris, avec son sable.*)

Sables. A Xaintrailles, le sable de ce dépôt est fortement coloré en rouge et en jaune par le fer, et renferme à peine quelques menues paillettes de mica. Celui du moulin de Marsac, incorporé avec de l'argile, forme une marne sableuse colorée en brun.

On a trouvé à côté de ce moulin un gros tronc d'arbre silicifié ressemblant au figuier. On ignore d'où il a été extrait; mais il appartient indubitablement à la formation du dernier dépôt, et se trouve là en place; car si on l'eût transporté des flancs de la colline au sommet, c'eût été pour l'employer dans quelque construction, et alors il ne serait point resté gisant sur la terre. D'ailleurs le calcaire du sommet est au moins aussi bon que celui des flancs, et il ne peut être vraisemblable qu'on ait été en chercher plus bas pour construire les maisons qui se voient sur ce point culminant.

Calcaire. La formation de ce cinquième et dernier calcaire ne s'étant développée que sur le petit nombre des points culminans du département, est peu répandue. Nous l'avons vu sur le sommet de Latrufe, à Montagnac, à Espiens. M. Samuel Laffore de Bourrousse l'a vu à Laplume. Il est à Xaintrailles et au moulin de Marsac. A Latrufe il est blanc et marneux, car il se casse facilement en petits fragmens. A Espiens et au moulin de Marsac, il est divisé en deux

Digitized by Google

bancs, l'un gris, l'autre blanc; et certains morceaux colorés en rouge et en jaune par du fer, ont la dureté du marbre. On y trouve des Hélices, et vraisemblablement des Planorbes, quoique nous n'y en ayons point vu.

L'épaisseur totale de ce dépôt est de 15 à 20 mètres.

« Aux environs de Paris, comme aux environs d'Agen, on trouve un quatrième et cinquième dépôt de sable et calcaire; mais les géologues de l'école palœontologique les confondent en un seul terrain, sous la dénomination de *calcaire siliceux supérieur*, ou de *calcaire d'eau douce supérieur*. »

§ VIII. *Formation des graviers du fond des vallées.*

Le fond des vallées de la Garonne et du Lot, et les plateaux formés au-dessus de la plaine par le premier dépôt, sont couverts par un amas de galets ou cailloux roulés de diverses sortes. Ce sont des quartz laiteux, des granits communs et amphiboliques, des porphyres. On y trouve aussi quelques blocs de grès dur et quelques silex blonds fort rares, dont la plupart sont enveloppés d'une croûte calcaire qui, par une nuance graduelle et invisible, se fond avec la matière siliceuse du noyau. Ces grès, surtout ces silex enveloppés d'une croûte calcaire, ont sans doute été fournis par les premiers dépôts inférieurs, auxquels ils ont pu être soustraits par les éruptions pseudo-volcaniques postérieures à la formation des dépôts supérieurs; mais, à quelle formation doit-on rapporter tous les autres?

Parmi ces galets ou cailloux roulés du fond des vallées, il s'en trouve d'une grosseur telle, qu'il est impossible d'imaginer qu'ils aient pu y être répandus

Digitized by Google

par les débordemens de la Garonne. On voit, dans quelques villages de la plaine, aux coins des maisons, des chasse-roues formés par un gros et énorme galet de porphyre, ayant un à deux pieds de hauteur sur un pied de diamètre. Dans ses plus fortes crues la Garonne ne roule point de pareilles masses.

L'épaisseur de ces bancs de gravier, car il y en a plusieurs, atteint quelquefois deux ou trois mètres. On y trouve communément des dents fossiles de cheval et de bœuf, et à Saint-Jean-de-Thurac, en l'exploitant pour paver la route de Toulouse, on y a trouvé une belle défense d'éléphant qui est dans le cabinet de M. Laffore de Bourrousse, ainsi que des vertèbres et un tibia du même animal trouvés non loin de là.

Au voisinage de la Garonne, où ces graviers peuvent avoir été remaniés par cette rivière, ils alternent plusieurs fois avec du sable ou de l'argile sableuse. Comme des raisons géologiques font penser qu'il peut être composé de dépôts de différens âges, on devrait ne point en négliger l'étude, et noter avec soin les diverses alternances que l'on y remarque; car il serait intéressant de savoir si cette alternance, qui se montre aussi au plateau d'Issoire, en Auvergne, se retrouve généralement dans tous les dépôts de pareils graviers.

Ces graviers du fond des vallées sont-ils une formation indépendante de celles des cinq dépôts précédens? On trouve intercalé, notamment au-dessus du sable du second dépôt, des graviers absolument identiques avec ceux du fond des vallées. Si ce fait ne démontre pas que ceux-ci font partie de cette formation, il nous défend de décider qu'il constitue une

Digitized by Google

formation indépendante; car, s'il est une chose probable, c'est que ces graviers identiques sont dus à une même cause et doivent être rapportés à la même époque, puisque d'ailleurs rien ne s'y oppose.

§ IX. *Formation des sables et graviers des hauteurs.*

Le vaste plateau des Landes d'Aquitaine, dont la partie la plus élevée appartient au département de Lot-et-Garonne, est recouvert par des sables accompagnés de graviers qui en occupent la partie inférieure, parmi lesquels on doit distinguer des quartz-jaspes absolument semblables à ceux que l'on appelle cailloux d'Egypte. On y trouve aussi quelquefois de petits galets de calcaire de transition, et fréquemment des quartz-hyalins roulés, qui ont reçu le nom de cailloux du Médoc. Ce sable est blanc, transparent, très-homogène; on le dirait formé de quartz cristallisé. Depuis la Baïse, où se termine le haut plateau des Landes, toutes les collines qui se sont développées vers l'est, sur la rive gauche de la Garonne, sont pareillement recouvertes par un terrain de transport composé de graviers de moyenne grosseur, de sable et d'argile. L'ordre qui a présidé à la disposition relative de ces matériaux de formation est remarquable, car il diffère, suivant l'arrangement des collines entre elles. Un petit vallon se dirige-t-il vers l'embouchure de la Garonne, de manière à former avec la direction de la vallée de cette rivière un angle moindre que l'angle droit, la croupe de colline qui se trouve vis-à-vis ce vallon est couverte de gravier. Le petit vallon se dirige-t-il à peu près à angle droit sur la grande vallée, la croupe de colline vis-à-vis de ce vallon es

Digitized by Google

couverte de sable au lieu de gravier. Il en est de même pour la croupe de colline qui se trouve entre deux petits vallons dirigés de manière à être couverts de gravier; cette croupe est couverte de sable. Cet ordre est d'une telle constance, que si on parcourt les collines du nord au sud ou du sud au nord, c'est-à-dire perpendiculairement à la direction de la vallée de la Garonne, il est aisé de prévoir ainsi où va se trouver le gravier, où se trouvera le sable; et l'on ne se trompe jamais. Quand on est sur les lieux où l'on voit si clairement ce singulier arrangement, on ne peut se défendre de penser qu'il est dû à une puissante invasion de l'Océan. Et, en effet, si la mer entrait par la vallée de la Garonne, elle laisserait le gravier là où se trouverait le courant, c'est-à-dire dans le vallon sur la croupe de colline vis-à-vis, et sur la pente opposée, tandis qu'à côté du courant elle déposerait le sable; ce qui est absolument semblable à ce que l'on y voit.

Pour ce qui est de la disposition relative des matériaux de formation entre eux, elle dénote un dépôt de sédiment. Le gravier ou le sable, comme étant plus lourds, occupent le fond, et l'argile ferrugineuse la superficie.

Ce dépôt ne se montre point sur les collines entre la Garonne et la Dordogne; mais, dès qu'on a traversé cette rivière, tout en est recouvert; en sorte que le centre seul du bassin en est dépourvu.

Ce gravier, de même que celui du fond des vallées, se compose de petits galets de quartz-laiteux, de porphyres, et parfois de calcaire intermédiaire; mais nous n'y avons jamais vu de granit; du moins nous

Digitized by Google

nous sommes inutilement donné beaucoup de peine pour y en découvrir quelqu'un. Quoiqu'en général la grosseur de ces cailloux soit moindre qu'une noisette, on ne laisse pas que d'y en trouver parfois d'aussi gros que le poing.

« L'agglomérat de coquillage que l'on nomme *falun*, et qui dans les Landes d'Aquitaine accompagne les sables, est fort rare dans la partie dépendante du département de Lot-et-Garonne. On le trouve aux environs de Houeillès, de Pindères, près Casteljaloux. Il y est formé par des coquillages marins, la plupart brisés, parmi lesquels on remarque beaucoup de fragmens d'oursins. Cet agglomérat coquillier ne paraît point formé de couche continue ; il repose toujours à la surface du terrain, c'est-à dire, tantôt sur le deuxième dépôt, tantôt sur le troisième. Il n'est jamais recouvert, à moins qu'il ne le soit par le sable mobile de ces lieux. Comme il se laisse tailler avec une grande facilité, et qu'il résiste très-bien à l'influence destructive de l'atmosphère, on l'exploite partout où il se trouve, de préférence au calcaire compacte des deuxième et troisième dépôts qu'il recouvre. L'église de Houeillès et les murs de pierre de cette contrée sont construits avec les matériaux provenant de l'exploitation de ce falun. On peut évaluer de cent-trente à cent-quarante mètres la plus grande hauteur à laquelle se montre cette formation.

Quant à l'argile, elle renferme toujours de petits rognons d'oxide de fer limoneux qui, éparpillés çà et là, n'y forment ni amas ni filons. Ces rognons sont enveloppés d'une croûte argileuse qui, au premier

Digitized by Google

coup d'œil, les fait prendre pour des concrétions d'argile endurcie.

Mais ces graviers des hauteurs font-ils ou non partie des divers dépôts dont il vient d'être parlé ? C'est un principe reçu en géologie, que toutes les fois qu'un terrain quelconque se montre indifféremment superposé sur des roches de divers âges, ce dépôt constitue une formation indépendante de celles qu'il recouvre. Or, le gravier des hauteurs se montre indifféremment au-dessus de toutes les formations de divers âges dont il vient d'être parlé. De là les conséquences suivantes : 1° ces graviers constituent une formation indépendante de ces dépôts ; 2° cette formation dans l'ordre des temps leur est postérieure.

Enfin, ces sables, ces graviers sont-ils différens de ceux du fond des vallées ? A en juger seulement par les apparences, on est tenté de se décider pour la négative ; mais de solides raisons tendent au contraire à faire admettre l'affirmative de la question.

D'abord, les graviers du fond des vallées renferment des galets de granit, tandis que ceux des hauteurs paraissent n'en point renfermer. En second lieu, les graviers identiques avec celui du fond des vallées, qui se trouvent intercalés, notamment dans la formation du calcaire parisien, portent à penser que ceux-ci ne sont nullement postérieurs à la formation des dépôts précédens, tandis que les graviers des hauteurs le sont incontestablement. Enfin, les graviers des hauteurs avec leur argile à rognons ferrugineux, recouvrent constamment le gravier lui-même du fond des vallées, tout comme les autres formations, et par conséquent lui sont postérieurs.

Digitized by Google

§ X. *Distribution topographique des formations précédentes.*

Pour se faire une juste idée de la distribution topographique des formations précédentes, dans la partie moyenne de la vallée de la Garonne, que comprend le département, il faut la parcourir de l'ouest à l'est, et considérer ce qui se trouve à droite et à gauche à mesure que l'on avance. Considéré sous ce point de vue, le département de Lot-et-Garonne doit être divisé en cinq parties.

La *première* comprend le territoire borné au *sud* par la Garonne; au *nord*, par les collines de la rive gauche du Drot; à l'*est*, par celles qui se trouvent entre Allemans et Villeneuve, et par les collines qui bordent la rive gauche du Lot.

Toute cette contrée se compose de collines formées par la partie sableuse, deuxième dépôt superposé au premier. Il n'y a nulle part d'autre calcaire que celui du premier dépôt dont le faible développement ne lui a permis de montrer en ces lieux que de faibles couches ou de simples indices. En un mot, c'est une contrée entièrement occupée par des formations arenacées. Nous avons donné ici la coupe de Beaupuy à l'entrée du département ; c'est le lieu où le premier calcaire se montre avec le plus de puissance.

La *seconde* comprend le territoire borné au *sud* par la Garonne; au *nord*, par les collines de la rive gauche du Lot; à l'*ouest*, par celles de la rive droite de la même rivière; et à l'*est*, par le département de Tarn-et-Garonne.

Digitized by Google

Toute cette partie se compose de hautes collines dont l'élévation s'accroît à mesure que l'on s'avance vers la ligne du partage des eaux entre le Lot et la Garonne. Les plus basses, c'est-à-dire celles qui s'élèvent au-dessus de la plaine, se composent des trois premiers dépôts superposés. Les points culminans en petit nombre qui s'y montrent, offrent en outre le quatrième calcaire; et deux ou trois sommets, le cinquième dépôt. La meulière est excessivement rare dans cette contrée; car à peine la trouve-t-on çà et là en menus fragmens au-dessus des premier et second dépôts. Quant au gypse lui-même, il ne s'y montre nulle part.

Ici se présente un fait digne de remarque. Le calcaire des dépôts supérieurs, d'abord nul, s'accroît peu à peu; sa puissance se montre dans toute la force de son développement vers la hauteur d'Agen, se maintient ainsi jusqu'à la hauteur de Valence, et puis ses bancs s'amincissent graduellement jusqu'aux rives du Tarn, où il disparaît pour ne plus se montrer qu'en indices jusqu'à Toulouse.

La troisième comprend tout le territoire au-delà de la rive gauche de la Garonne.

Cette partie, de même que la précédente, se compose de collines formées par la superposition des trois premiers dépôts. Ces collines s'élèvent graduellement à mesure que l'on s'éloigne des bords de la Garonne, jusqu'à un myriamètre environ de distance. Là se trouvent les points culminans que couronne le dernier dépôt; et autour de ces points les collines, presque toutes élevées, offrent le quatrième dépôt superposé aux trois premiers. Les collines ainsi

Digitized by Google

formées des quatre premiers dépôts, paraissent s'étendre fort avant vers le sud ; et par là le quatrième s'y trouve bien plus répandu, bien plus développé et beaucoup plus puissant, que dans la partie dont il vient d'être parlé. En second lieu, le gypse se montre presque partout dans les marnes de sa formation, mais en cristaux seulement.

Un autre fait géologique important se présente ici de prime abord à l'observateur qui parcourt cette contrée éminemment classique, où tout se trouve jusqu'aux accidens des couches ; nous voulons parler de la différence considérable du niveau qui se fait remarquer entre les formations des collines situées au nord de la Garonne, et les formations correspondantes des collines situées au sud. Cette différence peu appréciable à l'œil, s'élève néanmoins à environ *quarante-cinq* mètres. Il résulte de cette discordance, 1° que la formation du premier dépôt qui sur la rive droite forme au pied des collines un gradin élevé de plus de *quarante-cinq* mètres au-dessus de la plaine, ne forme sur la rive gauche qu'un plateau à peine élevé de *vingt* mètres au-dessus du lit de la Garonne, c'est-à-dire au niveau de la plaine qui est sur la rive droite ; 2° que la formation du troisième dépôt, élevé de *cent cinquante-cinq* mètres sur les collines au nord de la vallée, correspond à la partie inférieure du cinquième dépôt sur les collines situées au sud. Ainsi, ce dernier calcaire est la seule formation qui s'élève au-dessus du niveau du troisième dépôt de la partie du nord.

Le lambeau des Landes que comprend ce territoire, offre deux plateaux, l'un bas formé par le

Digitized by Google

deuxième dépôt, l'autre haut formé par le calcaire gypseux. L'abondance de sable qui recouvre ces lieux et les rend si peu fertiles, semble au premier coup d'œil établir une ligne de démarcation tranchée entre elles et les collines au *sud-est;* mais l'importance géologique de ce fait est trop légère lorsqu'on remarque que les collines du *sud-est* ont été recouvertes par les mêmes graviers, les mêmes sables, et que si elles n'en sont pas actuellement aussi encombrées, cela provient sans doute de ce que la forme conique des collines dont le pays est entrecoupé, a été cause qu'une très-grande partie de ces matériaux de transport a été précipitée au fond des vallons et de là entraînée en d'autres lieux par le cours des eaux, tandis que l'immense plateau des Landes du département n'en a pas perdu un seul grain.

Au-delà des points culminans formés par le dernier dépôt, à Xaintrailles, Espiens, Montagnac et Laplume, il paraît que rien ne s'élève à ce niveau vers le sud jusqu'aux Pyrénées. Aussi les principales élévations ne s'y trouvent-elles couronnées que par le quatrième calcaire seulement.

De même que sur la rive droite, les calcaires vont d'abord en augmentant de puissance, à mesure qu'on remonte la vallée, et diminuent ensuite de la même manière. Mais en cela il est important de remarquer que sur la rive gauche, ces calcaires commencent à paraître long-temps avant qu'ils ne se montrent sur la rive-droite, et qu'ils disparaissent bien plus tôt. Serait-ce cette différence de puissance qui occasionerait la grande différence de niveau entre les formations correspondantes situées sur les deux

Digitized by Google

rives de la Garonne, vis-à-vis l'une de l'autre? En d'autres mots, serait-ce parce que nous comparons des hauteurs qui ne se correspondent pas réellement, que nous trouvons une si grande différence de niveau?

Le défaut de données ne permet pas la discussion de cette question. Cependant remarquons ici que dans le cas de l'affirmative, on se verrait fort embarrassé pour trouver la correspondance de certains points situés sur la rive droite de la Garonne. Par exemple, qu'est-ce qui correspondrait au sommet de Latrufe, au moulin de Marsac, élevés de 210 mètres au-dessus de la mer? Nulle part le dernier calcaire des collines au sud de la vallée, ne se montre à une aussi grande élévation. Serait-ce Xaintrailles, dont nous ignorons au juste la hauteur? Mais ce lieu ne paraît pas plus haut que Laplume, et celui-ci n'est élevé que de 192 mètres.

La *quatrième* comprend le territoire borné au *sud* par le Lot; à l'*ouest*, par les collines de la rive gauche du Drot, et la ligne tirée d'Allemans à Villeneuve; à l'*est*, par le système à coquilles marines, ou, si on l'aime mieux, par la ligne tirée de Biron à Monsempron; et au *nord*, par le département de la Dordogne.

Tout ce territoire se compose de collines n'offrant que les trois dépôts inférieurs, mais dans toute leur intégrité, on veut dire avec leurs sables, calcaires, argiles, gypse et meulière. Les croupes de ces collines sont allongées de l'ouest à l'est. Toutes y sont couronnées par le troisième dépôt, et on n'en voit pas une seule qui soit surmontée par le quatrième, si commun au sud de la vallée de la Garonne. Ainsi

Digitized by Google

se rétablit la concordance, malgré la différence de niveau qui se montre de part et d'autre de la vallée de la Garonne; car on a vu qu'au nord de la vallée le troisième calcaire s'élève sensiblement au même niveau que le quatrième qui couronne presque toutes les collines au sud.

C'est dans cette partie que se trouvent en abondance le plâtre en masse et la roche de silex. Dans toute cette contrée les coquilles d'eau douce paraissent manquer ou du moins être fort rares; mais les calcaires y sont bien caractérisés par leur texture compacte, les vacuoles et tubulures irrégulières.

Quant à la *cinquième* partie, comprenant le territoire situé à l'extrémité nord-est du département, comme il appartient au système des calcaires à coquilles marines dont il va être parlé, il ne saurait en être question ici.

Pour donner une idée de la structure du pays, nous donnons ici (pl. H) une coupe verticale perpendiculaire à la vallée de la Garonne. Afin de ne pas allonger la figure outre mesure, on a réduit les distances horisontales à mille mètres pour dix; ce qui transforme les croupes arrondies des sommités en cônes aigus. Les points désignés par leur nom ont été empruntés à un ancien nivellement de la route d'Agen à Périgueux. Quant aux hauteurs comprises entre chaque formation, elles ont été déterminées par la grandeur de l'angle visuel à cinq kilomètres de distance; ce qui n'est qu'une bien faible approximation.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

SYSTÈME A COQUILLES MARINES.

§ 1. *Notions générales.*

Si des bords du Lot, à Fumel, on s'élève vers le sommet des collines qui sont au nord de cette ville, on trouve partout de haut en bas les couches suivantes :

Terre végétale.

— *Marnes calcaires.*

3e *Sable* ou grès peu micacé.

— *Meulière.*

2e *Calcaire* à coquilles marines, bivalves et univalves, très-variées d'espèce.

2e *Sable* ou grès à ciment siliceux et galets d'hematite.

— *Argile* blanche pareille à celle de Montereau.

1er *Calcaire* à coquilles marines variées, térébratulites, ammonites, petites gryphées, oursins, polypiers (*flustra*), ossemens de quadrupèdes terrestres.

— *Transition* calcareo-marneuse jusqu'au-dessous du lit du Lot.

Voici des coupes qui justifient ces superpositions.

— *Marnes calcaires.*

3e *Sable* ou grès blanc cendré (sans fossiles?)

— *Meulière.*

— *Argile* alternant avec

Digitized by Google

2e *Calcaire* marin à cassure schisteuse.
2e *Sable* ferrugineux et minerai de fer abondant.

— *Meulière.*
— *Argile* blanche alternant avec le
1er *Calcaire* à polypiers, térébratulites, bivalves et univalves marines très-variées et ossemens de mammifères terrestres.
Lit de la Lède.

Coupe au nord de Condat.

3e *Sable.*

—

— *Silex-meulière* compacte.
— *Argile* alternant avec le
2e *Calcaire grossier* à polypiers, univalves et bivalves marines très-variées d'espèce.
— *Transition* calcareo-marneuse à cassure schisteuse.
2e *Sable* ferrugineux et fer hématite brun.

—

— *Meulière.*
— *Argile* alternant avec le
1er *Calcaire* blanc à polypiers et coquilles marines, banc très-puissant.
— *Transition* calcareo-marneuse par assises de trois à quatre décimètres, alternant une multitude de fois avec de minces lits de marne endurcie jusqu'au-dessous du Lot.

« Nous avons déjà dit que ces trois dépôts sont le calcaire jurassique, le dépôt crayeux du Périgord et le troisième dépôt à coquilles d'eau douce du reste du bassin de la Garonne. Nous avons aussi annoncé

Digitized by Google

qu'ils se justaposent chacun à chacun contre les trois dépôts inférieurs à coquilles d'eau douce du centre de la vallée de la Garonne ; mais l'importance de ce fait exige que nous l'exposions avec détail, dès que nous aurons décrit les diverses parties des dépôts du système à coquilles marines. »

Si partant d'un point quelconque à l'ouest de Biron, on se dirige vers le château, on ne rencontre dans les collines que des calcaires à coquilles d'eau douce, et leur croupe est couronnée par le troisième dépôt avec sa meulière. Dès qu'on aperçoit la pente ouest du mamelon sur lequel est bâti le château, la scène changeant tout-à-coup de couleur, annonce un nouvel ordre de choses. Arrivé au point de descendre dans le petit vallon qui isole ce mamelon de la colline, on est encore sur le troisième calcaire à coquilles d'eau douce. Mais dès qu'on est descendu et qu'on remonte vers le château, tout est d'un aspect différent. Le sable et le calcaire du deuxième dépôt sont bien à la même place, au même niveau que de l'autre côté du petit vallon et en regard vis-à-vis l'un de l'autre ; mais le premier est d'un rouge de sang, et le second, absolument dépourvu de tubulures, offre une cassure schisteuse, mate, une texture moins compacte, moins serrée, plus homogène : tout, en un mot, vous dit que c'est un calcaire à coquilles marines ; et en effet, au sud, au nord et à l'est de ce point, tous les calcaires correspondans sont pour ainsi dire pétris des productions variées de la mer.

Ces sables, ces calcaires si différens par la nature des dépouilles fossilés qu'ils renferment, placés vis-à-vis l'un de l'autre au même niveau de part et d'autre

Digitized by Google

du petit vallon, sont bien évidemment contemporains. Les eaux qui les ont déposés appartenaient certainement à la même invasion : seulement les fossiles de l'un sont arrivés en suivant la vallée de la Garonne, les fossiles de l'autre en suivant le bassin partiel de la Dordogne. Du moins, lorsque regardant autour de soi, on voit le sable du deuxième dépôt de couleur blanc-terreux s'étendre sans interruption à l'ouest et au sud-ouest, vers Bordeaux, dans tout le bassin partiel de la Garonne, et le sable rouge sanguin du même dépôt à coquilles marines, s'étendre au nord et au nord-ouest jusques dans le bassin partiel de la Dordogne, on ne peut plus en douter. Enfin, lorsque tournant les yeux vers la vallée du Lot au sud, on voit une large ouverture qu'aucune colline n'embarrasse, et par laquelle l'eau de la Dordogne a pu passer, on est pleinement persuadé qu'il a dû en être ainsi.

» Convaincus, par ces observations, qu'il ne pouvait en être autrement, nous dirigeâmes nos recherches vers cette large ouverture, persuadés que nous allions trouver là, dans la berge du Lot, le premier dépôt à coquilles d'eau douce du centre de la vallée de la Garonne juxtaposé contre le premier dépôt à coquilles marines du Périgord. Quelle fut en effet notre satisfaction, lorsque à quelques pas de l'embouchure de la Lemance qui se trouve en ce lieu, nous vîmes les nombreux bancs du calcaire marneux qui forme la partie moyenne du dépôt jurassique se juxtaposer contre le grès de la berge du Lot qui appartient, comme il a déjà été dit, au premier dépôt à coquilles d'eau douce du centre du bassin de la Garonne.

Au-dessus de ce deuxième dépôt à coquilles marines,

Digitized by Google

on trouve le sable et les marnes du troisième dépôt à coquille d'eau douce. C'est sur ce dernier terrain que reposent les fondations du château. Au-dessous de ces deux dépôts, en descendant vers la Capelle-Biron, on trouve un autre calcaire pétri de coquilles et autres dépouilles marines qui se prolonge jusqu'à la berge du Lot. A l'est et au nord-est de la ligne passant par Biron et par Monsempron, tout est semblable, tous les calcaires sont à coquilles marines jusque dans le département du Lot. Ces trois formations différentes vont être successivement passées en revue dans les paragraphes suivans.

§ 2. *Premier dépôt à coquilles marines.*

(*Calcaire jurassique du Périgord.*)

Le sable du premier dépôt à coquilles marines du nord-est de l'Agenais, ne se montre nulle part à découvert. Vraisemblablement il se trouve au-dessous du lit du Lot.

Calcaire. Au lieu d'être à l'état pulvérulent comme dans le nord-ouest de la France, le calcaire du premier dépôt à coquilles marines de l'Agenais ou plutôt du Périgord est au contraire très-dur. Sa pâte est un carbonate de chaux en petits grains, liés et durcis par des infiltrations ou concrétions ferrugineuses et spathiques. Sa texture vue à la loupe, loin d'être compacte comme celle des calcaires à coquilles d'eau douce dont il vient d'être parlé, présente une multitude de petits points presqu'imperceptibles à l'œil nu, lesquels sont vides et tapissés de fer oxidé, ce qui leur donne une couleur blanc jaunâtre. Sa masse entre Fumel et

Digitized by Google

Condat paraît avoir plus de douze mètres de puissance. Elle est divisée en deux parties distinctes. La supérieure, bien moins puissante que l'inférieure, ne forme qu'un seul banc, du moins elle ne nous a pas paru autrement. Elle fournit de bons et excellens quartiers de pierre de taille. Tous les nombreux châteaux, toutes les maisons qui se voient entre Biron et les rives du Lot en sont construits. La partie inférieure se compose d'un calcaire marneux, tantôt blanc, tantôt gris-bleu, qui se trouve divisé par de minces lits de marne endurcie en une multitude de couches, presque toutes de trois à quatre décimètres d'épaisseur, et parfois en feuillets qui servent à recouvrir les maisons, comme par exemple à Bonaguil. Ces couches de calcaire marneux s'enfoncent jusqu'au-dessous du Lot, on ne sait jusqu'à quelle profondeur.

Parmi les nombreuses dépouilles de la mer que renferment ces calcaires, on voit des coquilles bivalves très-variées. Ce sont principalement les *Terebratulites semiglobosa*, *T. tricostata*, les *Gryphea auriculata* ou *angustata* qui passent pour être caractéristiques de la formation crayeuse. Ce sont des univalves du genre *Terebra*. M. de Saint-Amans y a trouvé une *Ammonite*, et M. Debeaux un petit oursin; mais ces derniers fossiles paraissent y être fort rares. Les polypiers du genre *flustra* y sont au contraire tellement communs, que nous n'avons peut-être pas donné un seul coup de marteau depuis la Capelle-Biron jusqu'à Condat, sans en avoir mis des vestiges à découvert.

Non loin de Gavaudun, sur les bords de la Lède, à l'usine de Ratier, vis-à-vis la porte au nord, se montre une cavité dans la masse même du calcaire jurassique

Digitized by Google

où se trouvent mêlés avec de la marne argileuse une multitude d'ossemens de quadrupèdes. Nous y en avons remarqué un dont le tissu compacte avait trois lignes au moins d'épaisseur, et qui sans doute a dû appartenir à un des plus gros mammifères de l'ancien monde. Les instrumens que nous avions avec nous ne nous permettant point de fouiller, nous n'y avons recueilli que des fragmens prêts à se détacher d'eux-mêmes, et peu ou point caractérisés. C'est avec un bien vif regret que nous nous sommes vus forcés de quitter ces lieux sans avoir pu les enlever tous avec soin. Car il serait curieux de savoir si ces ossemens ont appartenu à des quadrupèdes différens de ceux trouvés dans le calcaire gypseux de Paris, de l'Orléanais, de l'Agenais, etc.

Argile plastique. En une foule de lieux, par exemple entre Gavaudun et Libos, on voit, au-dessus du calcaire crayeux, des indices ou filons d'argile blanche, pareille à celle dont on fabrique la faïence fine connue sous le nom de *grès de Montereau*, aux environs de Paris. Elle est extrêmement douce au toucher et d'un blanc presque pur qui se maintient à la cuisson. On en fabrique de la tuile à canal pour couvrir les maisons, et très-peu de poterie qui, d'ailleurs, est fort maussadement travaillée. Probablement il s'en trouve des amas considérables sous le sable qui la recouvre; mais on paraît ne pas s'en douter ou ignorer l'art de l'aller chercher sous terre; car on se borne à recueillir celle qui se montre aux affleuremens le long des ravins. Cependant son extraction pourrait être l'objet d'une spéculation lucrative et avantageuse pour ces contrées peu fertiles.

Digitized by Google

« C'est avec cette belle argile que l'ingénieux Palissy, originaire de la Capelle-Biron, a fait les premiers essais de ces belles poteries à figures en demi relief et à couleurs émaillées qui l'ont rendu si célèbre. »

§ 3. *Deuxième dépôt à coquilles marines.*

(*Craie du Périgord.*)

Sables. Le sable de cette formation est généralement d'un rouge plus ou moins vif, plus ou moins brun, quelquefois jaune. Il renferme en abondance du minerai de fer brun, souvent à l'état d'*hématite* auquel il doit sa couleur sanguine. Il offre aussi çà et là beaucoup de nids d'ocre rouge, jaune ou brune, et du rouge connu dans le commerce sous le nom de *rouge de Wandick*, qui est très-recherché pour la peinture de décor, soit à l'huile, soit à la détrempe, parce que son mélange avec le blanc de craie fournit des teintes légères qui semblent faites avec de la laque. Toutes ces terres ocreuses n'exigent qu'un simple lavage préalable pour être ensuite livrées au commerce. Cependant telle est l'ignorance de ces lieux, qu'on ne les recueille pas. Ce serait un grand service à rendre aux pauvres habitans de cette contrée, qui, faute de pain, sont forcés de se nourrir de châtaignes pendant une partie de l'année, que de leur apprendre à laver les ocres qui recouvrent leurs déserts et à aller chercher sous la terre leur belle argile blanche pour en fabriquer de la faïence fine.

Quant au minerai de fer disséminé dans le sable où il ne forme ni amas ni filons, ils savent le récueillir

Digitized by Google

et le porter aux nombreuses usines qui vivifient les bords de la Lède et de la Lemance où il est converti en fonte.

Calcaire. La texture du deuxième dépôt à coquilles marines ressemble si fort à celle du calcaire jurassique au-dessus duquel il repose, qu'il serait inutile de le décrire. D'ailleurs, pour parler pertinemment de celui de l'Agenais, il faudrait décrire celui du Périgord dont il est, comme on l'a vu, une dépendance; car c'est vraisemblablement sur les bords de la Dordogne qu'il se montre dans tout son développement. C'est là qu'il faudrait l'aller étudier, et non dans l'Agenais, où sa puissance se trouve réduite à son moindre degré. Nous devons donc nous borner à remarquer qu'il ressemble parfaitement au calcaire grossier de Paris, et qu'il renferme beaucoup de coquillages marins, soit univalves, soit bivalves, dont les espèces sont extrêmement variées. Nous y avons aussi observé des polypiers du genre *flustra* comme dans le calcaire jurassique.

Meulière. La meulière qui parfois recouvre le deuxième dépôt à coquilles marines est compacte et pareille à toutes les autres. On n'y a non plus jamais rencontré des fossiles.

§ 4. *Troisième dépôt du système à coquilles marines.*

Les plateaux un peu étendus couronnés par le troisième dépôt du système à coquilles marines sont en petit nombre; partant la formation du calcaire de ce dépôt qui se développe toujours sur des plateaux de ce genre y est peu répandue. D'ailleurs leur peu d'étendue ne lui ayant permis d'y former que des mame-

Digitized by Google

lons coniques, on n'y trouve que les sables ou grès et les marnes servant de moyen de transition, pour passer au calcaire de cette formation qui par là se trouve manquer. Il serait donc inutile de s'en occuper ici plus longuement. D'ailleurs, tout ce qui a été dit précédemment du troisième dépôt appartenant au système d'eau douce peut s'appliquer ici, car les élémens de cette formation ainsi que la nature des fossiles sont les mêmes.

Pour ce qui est de la distribution topographique des dépôts du système à coquilles marines, puisque la partie du département où ils se montrent appartient au bassin partiel de la Dordogne, il faudrait entreprendre la description de ce bassin pour pouvoir en parler pertinemment. Or, ce travail ne pouvant entrer dans notre cadre, nous n'en dirons rien ici.

§ V. *Juxtaposition des deux dépôts inférieurs du Périgord contre les deux dépôts inférieurs de l'Agenais.*

« A l'embouchure de la Lemance est un embranchement de la vallée du Lot qui se prolonge jusqu'à Biron, c"est-à-dire jusqu'à une distance de deux myriamètres environ, et au fond duquel coule la petite rivière de la Lède. A l'est de ce vallon sont des collines formées par les dépôts à coquilles marines du Périgord, et à l'ouest les collines formées par les trois premiers dépôts à coquilles d'eau douce de l'Agenais. Si du château de Biron on descend vers le Lot par ce vallon, on voit à Biron même le sable du deuxième dépôt du Périgord qui est d'un rouge sanguin se juxtaposer contre le sable blanc-cendré du deuxième dépôt de l'Agenais; puis plus bas, audessous de Gavaudun,

Digitized by Google

le calcaire du premier dépôt du Périgord se juxtaposer contre le premier dépôt de l'Agenais. Cependant cette dernière juxtaposition n'est pas aussi évidente qu'on pourrait le désirer. Comme les parties correspondantes de ces deux dépôts sont au même niveau et parfaitement horizontales, on en conclut qu'elles se réunissent par juxtaposition plutôt qu'on ne les voit réellement se réunir ainsi. Mais à la berge du Lot le fait se présente aux yeux du géologue dans la plus complète évidence. Entre Fumel et Condat se voit un escarpement taillé à pic qui paraît avoir plus de trente mètres d'élévation, et qui, commençant immédiatement au-dessous de la masse du calcaire jurassique, laisse à découvert les nombreuses assises grises et blanches appartenant à la transition calcareo-marneuse de ce dépôt. Les bancs de ce calcaire marneux, nommé *Lias* par les Anglais, n'ayant la plupart que quatre à cinq décimètres d'épaisseur, on y en voit une multitude. Or, si on suit ces bancs en descendant le Lot, on remarque aussitôt qu'à partir du supérieur, ils se terminent les uns au-dessus des autres de manière à former la côte ou talus qui de Fumel conduit à la Lemance; et là, comme la berge du Lot, élevée de quatre à cinq mètres, est encore taillée à pic; on les voit se juxtaposer contre le grès du premier dépôt à coquilles d'eau douce de l'Agenais avec toute l'évidence que l'on peut désirer. Au reste, cette juxtaposition a lieu fort brusquement, car la ligne de jonction des deux terrains est à peine inclinée. Elle est d'ailleurs tellement tranchée, qu'on la distingue clairement à la vue contre la berge de la rive opposée où elle se montre pareillement.

Digitized by Google

» Si les couches du premier dépôt du Périgord étaient inclinées, on pourrait croire qu'elles s'enfoncent au-dessous du grès de la berge du Lot, parce que la ligne de jonction qui n'est pas tout-à-fait verticale, penche justement dans le sens convenable pour cela. Mais tout milite contre cette idée; d'abord les couches du premier, ainsi que du deuxième et troisième dépôts du Périgord, sont parfaitement horisontales. D'ailleurs, elles ne s'enfoncent évidemment point au-dessous du grès, puisqu'elles se terminent les unes au-dessous des autres, en descendant la côte qui, de Fumel, conduit au point de jonction. En second lieu, si cette ligne de jonction penche un peu de manière à continuer cette côte, c'est qu'il ne pouvait en être autrement. En effet, le grès de la berge du Lot formant tout le sol de la petite plaine située entre le pied de la côte de Fumel et le pied assez éloigné de la côte de Ladignac, on est par-là averti que le courant des eaux venues par la vallée de la Garonne passait par cette plaine, tandis que les eaux venues par la vallée de la Dordogne déposaient la colline de Fumel dans un angle rentrant de leurs cours. Or, l'effet d'un pareil état de choses est évident. Le côté ouest de cette colline doit avoir été façonné en cône par les eaux de la Garonne, parce que la quantité de mouvement d'une masse d'eau va en augmentant progressivement du fond vers la surface. On peut même conclure de là que la pente de la ligne de jonction des deux terrains se continue dans le même sens au-dessous du Lot.

» Comment pouvoir douter, après avoir vu ce

Digitized by Google

fait géologique que le premier, le second et le troisième dépôt du centre de la vallée de la Garonne, ne soient contemporains des premier, deuxième et troisième dépôts du Périgord? Et puisqu'il est reconnu par tous les géologues, comme incontestable, que les deux dépôts inférieurs du Périgord sont le calcaire jurassique et la craie, comment pourrait-on hésiter à affirmer que les deux dépôts inférieurs de la vallée de la Garonne correspondent dans l'ordre des formations au dépôt jurassique et à la craie?

» Ainsi le calcaire grossier dit Parisien de Bordeaux, et de tout le vaste plateau des Landes jusqu'au pied des Pyrénées, est le représentant de la craie du Périgord, tandis que les alternats de sable et marne rencontrés par la sonde lors de la recherche des eaux souterraines à Agen, à Toulouse, ainsi qu'à Bordeaux, mais pendant la moitié inférieure du sondage seulement, représentent la partie moyenne du dépôt jurassique dite *Lias*. Le calcaire grossier de Bordeaux ne serait donc pas le représentant du calcaire grossier de Paris, quoique M. Boué l'ait affirmé dans son mémoire sur les terrains du sud-ouest de la France? C'est encore le représentant du calcaire grossier de Paris, comme l'a très-bien jugé cet habile et consciencieux géologue; mais pour ne pas anticiper sur l'ordre des idées, nous renverrons l'éclaircissement de ce point à notre troisième partie, traitant des terrains du bassin de la Garonne dans leur rapport avec ceux du bassin de la Seine.

» Tout ce qui précède est fort loin d'être en harmonie avec l'opinion de M. Dufresnoy, qui pense que les terrains de l'Agenais sont postérieurs de for-

Digitized by Google

mation à ceux de Paris, et qui n'a pas hésité à affirmer que le prolongement du plateau des Landes est supporté par les dépôts jurassique et crayeux de Saintonge, Périgord et Quercy : mais d'abord l'opinion de M. Dufrenoy a été établie sur une certaine différence dans les coquillages fossiles seulement ; en second lieu, sur l'hypothèse surannée et inutile qui regardait les dépôts jurassiques et crayeux comme des concavités de bassin sur le fond desquels les terrains postérieurs s'étaient déposés. D'ailleurs, les conséquences qui se déduisent tout naturellement de cette idée, que les dépôts jurassique et crayeux de de la Saintonge et du Périgord s'enfoncent sous le plateau des Landes de Bordeaux, ont tellement en discordance avec la structure du pays, qu'il est absolument impossible de la défendre.

» D'abord, quant à la différence qui se montre dans une partie des fossiles entre le calcaire grossier de Paris et celui du deuxième dépôt du Bordelais, elle ne saurait rien prouver, puisque cette différence s'explique tout naturellement et tout simplement par la distance des localités et la diversité des bassins. D'ailleurs, n'est-ce pas soutenir un sophisme que de prétendre que les fossiles des formations contemporaines doivent être les mêmes par toute la terre ? Eh ! quel est l'esprit droit auquel on puisse se flatter de faire adopter une telle idée ! Ce qui est rationel, évident, incontestable, c'est que les fossiles doivent au contraire varier d'une localité à l'autre, et surtout d'un bassin à l'autre.

» En second lieu, la théorie représentant les deux dépôts jurassique et crayeux comme ayant été formés

Digitized by Google

dans la position inclinée où ils se montrent en une foule de lieux, est une hypothèse que la science réprouve depuis qu'elle a adopté la théorie bien autrement plausible et féconde des soulèvemens. Mais ceci demande que nous entrions dans quelques développemens.

» Avant que les belles observations de Léopold de Buch ne nous eussent géologiquement démontré que les chaînes de montagnes étaient dues à des soulevemens, il était difficile de se défendre de l'idée que les dépôts jurassique et crayeux, dont les couches sont inclinées à l'horizon, eussent été originairement déposés en couches horizontales; et comme ces dépôts ainsi redressés, semblent s'enfoncer sous les terrains horizontaux de leur base, quoique ceux-ci n'en soient que le prolongement disjoint, on en avait conclu qu'ils s'enfonçaient réellement au-dessous. Cependant, comme rien ne démontre cet enfoncement, on aurait dû, après l'introduction des soulevemens dans la science, revenir sur cette induction hasardée et dire : Nous avons pu croire auparavant que cette apparence était une réalité; mais maintenant que nous savons que ces couches ont été déposées horizontalement et qu'elles ne sont ainsi redressées que par l'effet de quelque soulèvement, il faudrait, avant d'affirmer leur enfoncement, nous assurer que ces dépôts redressés ne sont point le prolongement soulevé des couches horizontales de leur base, et au-dessous desquelles elles semblent s'enfoncer. Or, non-seulement on n'a point fait ce retour sur ses pas, mais encore on semble même n'avoir pas soupçonné qu'il y eût nécessité de

Digitized by Google

le faire. On a continué à appeller terrains secondaires, les dépôts jurassique et crayeux ainsi redressés; et terrains tertiaires inférieurs, les prolongemens de ces deux dépôts restés en place. Il est résulté de là qu'en plus d'une localité on a compté quatre formations différentes ou au moins trois au lieu de deux; et que le prolongement non soulevé du calcaire jurassique a usurpé le nom de craie, pendant que le véritable dépôt crayeux, le deuxième dépôt du Périgord et de la Saintonge, a été nommé calcaire grossier parisien. C'est ce qui est arrivé aux dépôts de la vallée de la Loire et à ceux du centre du bassin de Paris, comme on le verra dans la troisième partie de cette notice.

» Cela posé, que l'on contrôle attentivement l'opinion de M. Dufrenoy, qui prétend que les dépôts jurassique et crayeux de la Saintonge et du Périgord, s'enfoncent sous les deux dépôts des Landes de Bordeaux, on verra qu'elle n'a pas d'autre fondement que cette hypothèse surannée. En effet, depuis le soulèvement, qui de la Vendée se prolonge au-delà du Limousin, et sépare les deux bassins du nord-ouest et du sud-ouest de la France, jusqu'au soulèvement des Pyrénées, les couches de tous les dépôts sans exception sont parfaitement horizontales; et, par exemple, il en est certainement ainsi, aux yeux de M. Dufrenoy même, d'Angoulême à Bordeaux, et de Bordeaux au pied des Pyrénées; car il le remarque dans ses mémoires. D'ailleurs, s'il est un fait incontestable, c'est que le plateau des Landes de Bordeaux est à un niveau moins élevé que le sommet des collines de la Saintonge, du Périgord et du

Digitized by Google

Quercy. Or, comment pourrait-on admettre, concevoir même que les couches horizontales de la Saintonge, plus élevées que les couches du plateau des Landes de Bordeaux, passent au-dessous de celles-ci? N'est-il pas évident au contraire que si on les suppose prolongées, avec M. Dufrenoy, elles passeraient par-dessus; ce qui est absurde? Telle est cependant la conséquence logique de l'opinion de M. Dufrenoy; car si dans la figure idéale qu'il a donnée de la constitution de ces contrées dans ses *Mémoires pour servir à la description géologique de la France*, il représente les deux dépôts de la Saintonge et du Périgord s'enfonçant au-dessous des deux dépôts du plateau des Landes de Bordeaux, il a été forcé de reconnaître en même temps que les couches de l'un et de l'autre terrain sont absolument et partout horizontales. On nous dira peut-être ici: vous n'avez pas vu entre Bordeaux et Angoulême la jonction des terrains de la Saintonge avec ceux du centre de la vallée de la Garonne, et il serait possible que là les premiers s'enfonçassent sous les seconds; mais que pourrait une pareille supposition devant le fait constant, que partout entre ces deux localités toutes les couches sont horizontales, et surtout devant le fait précédemment exposé ici qu'à leur jonction aux environs de Fumel, dans l'Agenais, ces deux terrains se réunissent, non en passant l'un sur l'autre, mais en se juxtaposant l'un contre l'autre, de manière à ce que l'on soit forcé de reconnaître leur contemporanéité.

» C'est ici le lieu de parler de la discussion qui s'est élevée entre M. Boué et M. Dufrenoy, au sujet

Digitized by Google

du premier calcaire à coquilles d'eau douce de Beaupuy, près de Marmande, et qui supporte le deuxième dépôt à coquilles marines de Bordeaux, dit calcaire parisien. M. Dufrenoy présente l'existence de ce premier calcaire au-dessous du deuxième dépôt de Bordeaux, comme un argument péremptoire en faveur de son opinion. (1) Mais, loin de lui être favorable, l'existence de ce calcaire à coquille d'eau douce milite au contraire contre lui; car ce terrain d'eau douce, faisant partie du même dépôt que celui dit *Wealden*, occupant d'ailleurs le même rang, la même place dans l'ordre des superpositions, et se montrant au même niveau dans un pays où les couches de tous les terrains sont horizontales, il est bien difficile de voir en lui autre chose que le représentant de ce *Wealden*, que nous avons si long-temps cherché en vain, et que M. Dufrenoy, plus heureux que nous, a découvert et signalé au pied de la colline même d'Angoulême, à la surface du dépôt jurassique. »

TROISIÈME PARTIE.

COMPARAISON DES TERRAINS DU BASSIN DE LA SEINE, AVEC CEUX DU BASSIN DE LA GARONNE.

Par L. A. Chaubard.

Après avoir lu tout ce que nous a appris une étude long-temps mûrie des terrains du centre de la vallée de la Garonne, le lecteur aura sans-doute été surpris de voir que la géologie des environs de Paris

1 *Bull. soc. géol.* t. 2. p. 22.

Digitized by Google

ne nous a été d'aucun secours. Il n'aura même pu s'empêcher de remarquer qu'au lieu de faciliter notre marche, elle l'a au contraire embarrassée; mais on va voir, par ce qui nous reste à dire, qu'il n'en pouvait être autrement.

De même que le centre du bassin de la Garonne à Agen, les environs de Paris offrent cinq alternats complexes, ou, ce qui est la même chose, cinq dépôts de sable et calcaire. Le premier, est la prétendue craie de Paris; le deuxième, est le calcaire grossier parisien, avec son sable ou grès inférieur; le troisième, est le grès ou sable de Fontainebleau, avec son calcaire, dont le plâtre de Montmartre n'est qu'une épigynie; le quatrième, est le sable marin supérieur, avec l'avant-dernier calcaire siliceux; et le cinquième, est le dernier calcaire siliceux supérieur, avec son sable. Tous ces dépôts correspondent un à un aux cinq dépôts du bassin de la Garonne, et ont sensiblement la même puissance. Profondément enfoncé au-dessous du sol, à Paris, comme à Agen, le premier dépôt a une puissance qui est inconnue; le deuxième, offre une puissance de cinquante mètres environ; le troisième, présente une épaisseur totale de quarante mètres ou environ; le quatrième, une de trente, et le cinquième, une de vingt ou à peu près. Mais, comme ces deux derniers sont loin d'être aussi développés dans le centre du bassin de la Seine, qu'ils le sont dans celui du bassin de la Garonne, leur épaisseur est un peu moindre à Paris qu'à Agen. Il résulte de là, que si on compare les collines des environs d'Agen, qui sont comparables avec celles de Paris, leur hauteur

Digitized by Google

totale est à peu près la même. Mais, ce qui est un fait capital et digne de toute l'attention des géologues, c'est que ces dépôts correspondans s'y montrent au même niveau au-dessus de la mer. Que l'on compare, par exemple, la colline de Meudon, près de Paris, sur la rive gauche de la Seine, avec la colline de Laplume, pareillement située sur la rive gauche de la Garonne; dans l'une comme dans l'autre, la superficie du deuxième dépôt se montre à la hauteur absolue de 85 mètres; celle du troisième, à la hauteur de 130 mètres; celle du quatrième, à la hauteur de 167 à 170 mètres. Quant à celle du cinquième dépôt, elle s'élève à la hauteur de 190 mèt. environ à la colline de la Laplume; tandis qu'à Meudon, elle ne s'élève qu'à 180 mètres; ce qui donne une différence de 10 mètres sur la hauteur totale. Or, une pareille différence peut être attribuée en entier aux erreurs inévitables en ces sortes de nivellemens; et quand bien même on voudrait la tenir pour réelle, elle n'en serait pas moins insignifiante; car elle doit être répartie entre cinq dépôts; et comme elle n'équivaut qu'au vingtième de la hauteur totale de chacun, ce n'est certainement pas la peine de s'y arrêter. Enfin, elle est tellement insignifiante sous le point de vue de la limite des dépôts, qu'on pourrait l'attribuer au plus faible de tous, sans être néanmoins induit à erreur, puisque ce dépôt ayant encore vingt mètres d'épaisseur, on peut commettre une erreur de dix mètres sur la hauteur de son niveau, sans cesser de se trouver dans les limites de cette formation. Ainsi étant donnés 1.° le niveau d'une colline quelconque entre la Seine et la Loire, ou entre la Garonne et

Digitized by Google

l'Adour, et 2.° son éloignement de la mer, on pourrait juger, sans l'avoir étudiée, à quels dépôts appartiennent les terrains qui la composent. On est forcé de faire entrer ici en compte l'éloignement de la mer, pour la raison que les dépôts du bassin de la Garonne augmentent progressivement de niveau à mesure qu'ils s'écartent de l'Océan.

On doit concevoir aisément qu'il ne peut en être de même pour les collines qui se trouvent entre la Garonne et la Dordogne ; car on doit se rappeler que les niveaux de celles-ci sont généralement plus élevés que ceux des collines situées entre la Garonne et les Pyrénées.

Tous ces dépôts, d'ailleurs, se composent dans l'un et l'autre bassin des mêmes élémens minéralogiques. Les sables y alternent avec des lits de marne, ainsi que les calcaires. La meulière se rencontre dans chacun de ces dépôts ; mais sa présence n'est rien moins que constante ; certaines contrées en sont presque entièrement dépourvues. Le gypse paraît n'y être qu'une épigynie accidentelle du troisième calcaire. Passons en revue chacun de ces dépôts, et signalons les caractères qui leur sont communs, ainsi que les différences qu'ils présentent.

Nous ne comparerons pas ici le premier dépôt de Paris avec celui d'Agen, parce que ce dépôt est méconnaissable dans ces deux localités, et que, d'ailleurs, ne s'y montrant point à découvert, on n'en sait autre chose que le peu que nous en ont appris les sondages de quelques puits. C'est vers la bordure des deux bassins, où ils se montrent dans leur développement complet, qu'il faut les aller compa-

Digitized by Google

rer. Là, ils offrent l'un et l'autre des caractères communs qui les distinguent de tout le reste. A leur surface sont des marnes ou des calcaires à coquilles d'eau douce ; au-dessus, des bancs de calcaire grossier marin d'une grande puissance et à texture souvent oolitique. Dans la partie moyenne, ou transition marneuse, on voit une multitude de bancs de calcaire marneux alternant avec des lits de marne. Le deuxième dépôt se distingue dans les deux bassins par son sable de couleur sale ou terreuse, et dont la partie supérieure, en certaines localités, est formée par un agglomérat de gravier; son calcaire est de deux sortes vers la partie moyenne du bassin. Les bancs inférieurs sont à texture grossière et à coquilles marines; les supérieurs, à texture compacte et à coquilles d'eau douce. Ceux-ci sont constamment de couleur blanche; ce qui ne se voit dans aucun autre. Le troisième se fait reconnaître aisément dans les deux bassins à son sable presque blanc, et surtout à ses trois bancs de calcaire dont l'intermédiaire est gris; ce qui le distingue des dépôts supérieurs dans lesquels la couleur grise appartient au banc inférieur. Quant aux deux dépôts supérieurs, ceux du bassin de la Garonne étant bien développés et fournissant de la belle pierre de taille, ne peuvent être comparés sous ce rapport avec ceux de Paris, qui n'offrent que des avortons de calcaire en rognons plus ou moins gros et le plus souvent infiltrés de silice. Du reste, on les distingue toujours fort aisément des autres, soit par leur peu de puissance totale, soit par leur élévation absolue et leur superposition au-dessus de tout le reste.

Digitized by Google

Tels sont les caractères communs aux cinq dépôts des bassins de la Seine et de la Garonne, et par lesquels se distinguent les parties correspondantes de l'un et de l'autre. Si nous recherchons maintenant leurs différences, nous n'en trouverons que d'insignifiantes. Nous verrons dans le deuxième dépôt quelques fossiles différens de ceux que l'on prétend devoir se montrer exclusivement dans le calcaire grossier de toutes les latitudes. Nous verrons dans le troisième, des bancs de carbonate de chaux, transformés en pierre à plâtre, mais aux environs de Paris seulement. Dès qu'on s'avancera vers Fontainebleau ou vers la Loire, on trouvera à leur place les trois bancs caractéristiques dont l'intermédiaire est gris. Aux quatrième et cinquième dépôts, nous verrons à Paris des bancs avortés de calcaire infiltrés de silice, tandis que dans le bassin de la Garonne, on voit à leur place des bancs de calcaire pur bien développés. Mais quelle valeur prétend-on donner à quelques fossiles de plus ou de moins dans deux bassins, dont le centre de l'un est éloigné du centre de l'autre de cent cinquante lieues? Et que signifie cette épigynie de gypse dans le troisième calcaire, si ce n'est que des agens sulfuriques encore existans aux environs de Paris, ont modifié les calcaires de certaines localités? Pour ce qui est des infiltrations de silice dans les quatrième et cinquième calcaires de Paris, ces infiltrations ne nous apprennent autre chose, si ce n'est que la silice abondait aux environs de Paris pendant la formation de ces calcaires, tandis qu'elle manquait aux environs d'Agen, où abondait le carbonate de chaux. Toutes ces différences

Digitized by Google

ne sont donc que des accidens de formation, et leur considération ne doit par conséquent être d'aucune importance. Il reste donc les similitudes dont il vient d'être fait mention, savoir : la même puissance dans chaque dépôt, le même niveau partiel et total, la même composition minéralogique, les mêmes phases de formation, la même succession de ces phases, et enfin, l'absence de différences essentielles. Par conséquent on ne saurait avec raison contester que les cinq dépôts du bassin de la Seine et de celui de la Garonne se correspondent terme par terme et collectivement; en d'autres mots, que chaque dépôt du bassin de la Garonne ne soit le représentant de celui qui, dans le bassin de la Seine, occupe le même rang numérique des superpositions.

Mais s'il y a conformité et correspondance des termes dans l'un et l'autre bassin, il s'en faut de beaucoup qu'il y ait certitude pareille, comme on va voir, dans la superposition des diverses parties dont se compose chaque dépôt. A cet égard, le bassin de la Seine offre par tout des incertitudes, pendant que celui de la Garonne présente des faits évidens et incontestables.

Dans la partie méridionale de la France, la culture de la vigne, qui ameublit la terre des côteaux, jointe à l'action des pluies qui dans ces contrées tombent le plus souvent par averses, a presqu'entièrement dépouillé les collines de ce manteau terreux qui les recouvre dans la partie septentrionale du royaume. Il résulte de là que dans les contrées méridionales tous les bancs de calcaire se montrent à découvert, et que si les sables et les marnes sont par fois cachés

Digitized by Google

sous le peu de terre resté sur les pentes, ils sont toujours mis à nud, soit par l'enfoncement des chemins au-dessous des champs et des vignobles, soit par les fossés pratiqués sur les côtés de ces chemins afin de les garantir du ravage des eaux. Nulle part on n'est embarrassé pour voir, et il n'y a pas de colline où le géologue éprouve le moindre embarras pour reconnaître toutes les couches dont elle se compose depuis la base jusqu'au sommet. Des circonstances aussi favorables à l'étude ne pouvaient manquer de produire leur effet. Voilà pourquoi les superpositions des couches dans les bassins de la Garonne sont parfaitement connues, quoiqu'elles n'aient été étudiées que par un très-petit nombre de géologues. D'ailleurs, depuis le soulèvement de la Vendée et du Limousin, jusqu'à celui des Pyrénées, il n'y a pas le moindre dérangement dans les formations inférieures. Tout cet immense intervalle est couvert par des collines où toutes les couches sont régulièrement et absolument horizontales. Enfin, il n'est pas jusqu'aux éléments minéralogiques les moins constans qui s'y montrent avec régularité, car la roche de quartz-meulière s'y présente toujours à la surface des dépôts, lors même qu'une partie de sa silice s'est infiltrée dans les calcaires subjacens, et le gypse, fidèle associé des marnes, n'y transforme point les bancs calcaires en pierre à plâtre.

Au sujet de l'horizontalité des couches dans le bassin de la Garonne, on doit faire ici une remarque essentielle. Le bassin de l'Océan a été creusé postérieurement à leur formation. Il est évidemment l'effet d'un immense affaissement dans lequel se sont ré-

Digitized by Google

tirées les eaux qui auparavant recouvraient les continens. Or, cet affaissement ne peut avoir eu lieu sans que les côtes de France aient participé au mouvement de dislocation. De là vient sans doûte que le premier dépôt du bassin de la Garonne, qui d'abord avait dû se former à la surface du continent antédiluvien, se trouve maintenant d'autant plus enfoncé au-dessous de l'Océan, qu'il en est plus voisin. De là aussi la différence frappante de niveau qui se fait remarquer lorsqu'on parcourt la vallée de la Garonne, en remontant de son embouchure vers sa source. Cet affaissement, au surplus, n'a pu produire sur l'horizontalité des couches qu'un effet inappréciable; soit parce que ces couches, fort courtes dans chaque colline, ne sont qu'une trop petite partie de la ligne totale d'inclinaison; soit parce que leur développement n'étant pas une ligne droite géométrique, mais une ligne vaguement ondulée, il est impossible de juger une aussi petite différence de niveau.

Il s'en faut de beaucoup qu'il en soit de même dans la partie septentrionale de la France et surtout aux environs de Paris. Là tout est recouvert par la culture : on ne voit rien. Si l'on sait que telle couche se trouve en tel lieu, c'est parce qu'on y a ouvert une carrière, creusé un puits, une cave ou un canal. Et, comme d'ailleurs les dépôts inférieurs ont été disloqués ou plus ou moins tourmentés par le voisinage des soulèvemens postérieurs à leur formation, ce qui ne permet pas de s'y fier aux niveaux, il en est résulté que l'on peut savoir très-bien que telle couche existe en telle localité, sans que l'on puisse néanmoins affirmer qu'elle se présente de la même ma-

Digitized by Google

nière dans toute la colline ; en d'autres mots, sans que l'on puisse savoir si le point découvert n'est pas une de ces anomalies de formation si fréquentes dans les dépôts des terrains secondaires, et qui trompent même souvent l'œil des géologues les plus exercés.

Il en est résulté encore que l'on a été forcé de déterminer plusieurs couches et même certains dépôts entiers, tels que le dernier dépôt de Fontainebleau et du plateau de la Beauce, par le secours seul des fossiles. Et ce qui doit rendre ces déterminations d'autant plus incertaines et suspectes, on a été obligé de le faire à une époque où la palaeontologie était, pour ainsi dire, à peine éclose, et où par conséquent on ignorait si ces fossiles étaient caractéristiques de ces terrains.

D'un autre côté, comme on a fort peu, même point d'intérêt à connaître le gisement des sables, à cause que tout le pays est sabloneux, les travaux qui ont pénétré sous le manteau terreux n'ont fait connaître le plus souvent que les couches pierreuses et les marnes. Pour débrouiller une contrée aussi difficile, il n'a pas moins fallu que les travaux combinés de plusieurs naturalistes du premier mérite, tels que Lamanon, Desmarets, Defrance, Brongniart et Cuvier, Constant-Prévost, sans compter plusieurs habiles ingénieurs des mines. Et, s'il reste encore des incertitudes dans les superpositions de certaines couches de ces terrains, il ne faut point s'en prendre au beau travail de Brongniart et Cuvier sur la géologie des environs de Paris, mais bien aux difficultés insurmontables du pays qui ont dû résister à la persévérance, au zèle et à l'éminente sagacité de ces deux

Digitized by Google

célèbres naturalistes et des nombreux élèves sortis de leur école. Ne nous étonnons donc point que les terrains du bassin de la Garonne, qu'il est si aisé d'étudier, soient mieux connus que les mystérieux terrains des environs de la capitale, et hâtons-nous de mettre sous les yeux du lecteur les incertitudes que ceux-ci présentent.

1° Plusieurs raisons ne tendent-t-elles pas à faire regarder la prétendue craie de Paris comme un déguisement du calcaire jurassique de la bordure du bassin du nord-ouest de la France ?

2° Le calcaire grossier est-il autre chose que la craie de la Saintonge, du Périgord et de la Normandie ?

3° Y a-t-il une formation de sable entre la craie et le calcaire grossier ?

4° Le calcaire siliceux de cette formation est-il parallèle ou superposé au calcaire grossier ?

5° Le calcaire d'eau douce de cette formation est-il parallèle ou superposé à ce même calcaire ?

6° Le grès ou sable de Fontainebleau, de la Beauce, etc., est-il celui du troisième ou bien du quatrième alternat ?

7° Le terrain d'eau douce supérieur renferme-t-il un seul alternat de sable et calcaire, ou bien en renferme-t-il deux ?

Telles sont les principales incertitudes que présentent les terrains des environs de Paris à des yeux exercés sur ceux du sud-ouest de la France. Il eût été facile d'en grossir le nombre ; mais en voilà sans doute suffisamment pour nous justifier de ne les avoir pas pris pour type. Nous avons jugé qu'une

Digitized by Google

géologie aussi claire, aussi précise et aussi classique que celle du bassin de la Garonne, n'avait pas besoin, pour se faire comprendre, de recourir au mystérieux bassin de Paris. Ce n'est pas en procédant de l'inconnu au connu que se résolvent les problèmes; mais au contraire, en procédant du connu à l'inconnu. On va voir en effet, par le développement qui va être donné ici à chacune de ces questions, et surtout par la facilité avec laquelle on parvient à faire cesser les incertitudes de la géologie parisienne au moyen de celle du sud-ouest de la France, que le bassin de la Garonne, comme type classique, doit être préféré au bassin de la Seine.

(*Touchant la première et la deuxième question.*) Selon les géologues de l'école de Paris, le premier dépôt de cette contrée serait la craie, c'est-à-dire, le deuxième dépôt des collines de la France. Mais rien ne le prouve, pendant qu'au contraire tout tend à persuader que ce dépôt n'est autre chose qu'un déguisement du dépôt jurassique de la bordure du bassin du nord-ouest de la France. En effet, de deux choses l'une, ou cette opinion est fondée, ou elle ne l'est pas : si elle l'est, que l'on nous dise sur quoi; car il est dificile de deviner quelles sont les raisons géologiques qui ont pu porter à regarder le calcaire grossier dit parisien, qui lui est superposé, autrement que comme une formation contemporaine de la craie de Caen, de la Saintonge, du Périgord; et par conséquent le prétendu dépôt crayeux de Paris, autrement que comme une formation contemporaine, ou, si on l'aime mieux, une sorte de déguisement de calcaire jurassique.

Digitized by Google

Serait-ce la superposition du calcaire grossier et de son grès à grains verts sur le dépôt crayeux de la bordure du bassin? mais, où se voit cette superposition; où l'a-t-on signalée? En maints endroits le dépôt crayeux et le dépôt jurassique soulevés semblent s'enfoncer, il est vrai, sous le calcaire grossier parisien; mais alors cet enfoncement est-il réel? Ce calcaire grossier avec son sable à grains verts est-il autre chose que le prolongement disjoint de la craie? Qui est-ce qui l'a jamais démontré, ou même ait prétendu le démontrer? Comment aurait-on pu même le prétendre, puisque souvent ce terrain est un calcaire à coquilles d'eau douce? Ce n'est donc pas par la superposition du calcaire à cérithes avec son sable, sur le véritable calcaire crayeux, que l'on a été porté à regarder celui-ci comme lui étant antérieur de formation.

Serait-ce par les fossiles que l'on y a été conduit? Mais à en juger par les fossiles, on est au contraire porté à les regarder comme identiques de formation, car les cérithes qui se montrent dans le calcaire grossier avec tant d'abondance, qu'elles lui ont d'abord fait donner leur nom, se trouvent aussi dans la véritable formation crayeuse de Caen, qui est positivement celle du bassin du nord-ouest de la France, ou, si on l'aime mieux, du bassin de la Seine; et, chose digne de remarque, c'est que la connaissance de ce fait, au lieu de faire revenir sur la première détermination, n'a abouti qu'à faire réprouver les cérithes comme ne pouvant servir à faire reconnaître cette formation. Détermination fort singulière sans doute de la part des palaeontologistes, vu que si les fossiles

Digitized by Google

qui dominent dans une formation n'en sont point le signe caractéristique, il faudra que ce soit ceux qui y sont rares qui jouent ce rôle. Et alors, quel parti prétendent-ils tirer d'un tel signe? Comment concevoir surtout que les disciples de l'école palaeontologique de nos jours puissent jamais parvenir à établir, comme ils le prétendent, l'édifice de la géologie sur un pareil fondement? Ce n'est donc pas non plus par les fossiles que l'on a été conduit à regarder le calcaire à cérithes comme étant postérieur de formation à la véritable craie de la bordure du bassin de la Seine.

Ce n'est donc que par les caractères minéralogiques que l'on y a été conduit. On a dit sans doute : le calcaire du premier dépôt inférieur de Paris est à l'état de craie; or, le calcaire du dépôt reposant sur le calcaire jurassique de la bordure du bassin de la Seine est aussi à l'état de craie; donc ces deux calcaires sont identiques; donc, par conséquent, le calcaire grossier à cérithes, avec son sable inférieur, repose au-dessus de la craie de la bordure du bassin. Mais ces conséquences ne peuvent être admises, attendu que le raisonnement auquel elles appartiennent manque absolument de prémisses; car tous les géologues, le chef de l'école parisienne à leur tête, ne conviennent-ils pas que l'état pulvérulent d'un calcaire n'est rien moins qu'un caractère distinctif; que telle couche de carbonate de chaux, qui est ici à l'état pulvérulent, peut se montrer un peu plus loin à l'état compacte, même à l'état de marbre supportant le poli? D'ailleurs, tant s'en faut que les caractères minéralogiques établissent une différence essentielle entre le calcaire grossier à cérithes et la craie de la bordure, que ces caractères tendent, au

Digitized by Google

contraire, à confirmer leur identité de formation; et en effet, la formation arénacée du dépôt crayeux de la bordure du bassin est un grès à grains verts, (silicate de fer chloriteux) qui lui ont fait donner les noms de grès vert, de grès chlorité, de glauconie; et ce caractère est ici d'autant plus important, que dans le bassin de la Seine ce sable à grains de silicate de fer ne se montre dans aucune formation, si ce n'est précisément dans celle du grès inférieur au calcaire grossier à cérithes, qui, selon nous, aurait dû lui être rapporté, sinon comme identique, du moins comme lui étant parallèle et contemporain.

Ainsi, non seulement c'est sans motif plausible que le calcaire grossier de Paris a été regardé comme postérieur de formation au calcaire crayeux de la bordure du bassin, mais encore les caractères conchyliologiques et minéralogiques, c'est-à-dire, les grains de silicate de fer et les cérithes qui se montrent dans l'un et l'autre dépôt, tendent au contraire à établir leur unité de formation.

A ces raisons indirectes, mais néanmoins très-fortes, joignons les raisons directes que comporte la matière; et l'argument acquérant par là un surcroît de force, en deviendra péremptoire. D'abord, le premier dépôt de Paris ne repose point, comme on l'a supposé, sur le calcaire jurassique, mais bien sur les terrains de transition, c'est-à-dire à la place même de celui-ci, auquel il faut le rapporter, selon nous, comme un simple déguisement. En effet, l'intervalle de la Seine à la Loire n'est qu'une vaste colline dont la base est le premier dépôt des environs de Paris. La craie parisienne se prolonge donc jusqu'à la Loire.

Digitized by Google

Ainsi, la craie de l'Orléanais est bien évidemment et incontestablement la craie de Paris, puisqu'elle y fait suite. Or, un habile et consciencieux géologue, M. d'Homalius-d'Halloy, ayant suivi cette prétendue craie dans le Poitou et la Bourgogne, ne l'a vue nulle part superposée au calcaire jurassique; ce qui l'a forcé à en conclure que l'on s'était sans doute trompé en rapportant à la craie ces terrains, qui vraisemblablement appartiennent au dépôt jurassique. [1]

En second lieu, à Senantes, près de Beauvais, la craie de Paris se montrant soulevée de manière à présenter ses tranches au ciel, on en avait conclu que le terrain contre lequel elle s'appuie, était une protubérance du dépôt jurassique; mais on y a creusé un puits à peine profond de quarante pieds, et on en a retiré un calcaire bleuâtre très-dur que la Société géologique a reconnu être du calcaire de transition à encrines, identique avec celui de la Belgique et de *Marquise* en Picardie. [2]

Enfin, on a déjà vu ici que les deux dépôts inférieurs de Paris, la craie et le calcaire grossier, correspondent aux deux premiers dépôts de la vallée de la Garonne, lesquels correspondent eux-mêmes aux dépôts jurassique et crayeux du Périgord et de la Saintonge, contre lesquels ils se juxtaposent évidemment. Ce fait curieux, joint à tout ce qui précède, ne permet guère de douter de la contemporanéité de la craie de Paris avec le calcaire du Jura, puisque l'un et l'autre occupent le même rang dans l'ordre des superpositions, et qu'ils reposent d'ailleurs sur le

[1] *D'Homal. Géog.*, chap. 12.
[2] *Bull., Soc. géol.*, 2, p. 18.

Digitized by Google

même terrain. Par conséquent, le calcaire grossier de Paris serait la véritable craie, c'est-à-dire, le représentant, dans le bassin de Paris, de la craie de la Saintonge, du Périgord et de la Normandie. Ainsi M. Boué, en soutenant que le calcaire grossier de Bordeaux (deuxième dépôt du bassin de la Garonne) est le représentant du calcaire grossier de Paris, ne s'est nullement trompé, comme le prétendent M. Deshaies et M. Dufresnoy.

(*Touchant la troisième question.*) Entre la partie superficielle de la craie et le calcaire grossier de Paris, il y a un banc de sable ou de grès, selon M. Brongniart, tandis qu'il n'y en aurait un qu'accidentellement, selon M. Constant-Prévost. Lequel des deux géologues a raison? Selon nous, c'est M. Brongniart. D'abord, parce que ce sable dans le bassin de la Garonne se montre partout et constamment entre le premier et le deuxième calcaire. En second lieu, parce que à Paris, lors même qu'il paraît manquer, il ne manque point réellement. Il est alors déguisé par un mélange de calcaire, avec lequel, au défaut accidentel de marne, il forme la transition du sable au carbonate de chaux du dépôt; ce qui explique l'alternance de sable au lieu de marne, qui par fois sépare les bancs de calcaire de ce dépôt dans le bassin de Seine, ainsi que dans celui de la Garonne.

(*Touchant la quatrième question.*) Les géologues de l'école parisienne placent dans leurs coupes le calcaire à coquilles d'eau douce, dit Clicart de Villiers, comme s'il était parallèle à la superficie du calcaire grossier. Dans le bassin de la Garonne, la place du calcaire à coquilles d'eau douce de ce dépôt ne sau-

Digitized by Google

rait être douteuse. Elle est immédiatement au-dessus des bancs du calcaire grossier de Bordeaux, ainsi que cela se voit depuis Bazas jusqu'à Villefranche du Queyran. D'un autre côté, il y a des calcaires à coquilles d'eau douce au-dessus de chacun des cinq dépôts du bassin de la Seine comme du bassin de la Garonne, pour ne parler ici que de ceux de France; et partout ces calcaires se montrent immédiatement superposés au-dessus des calcaires à coquilles marines. Or, il n'est nullement vraisemblable qu'il puisse en être autrement à Paris. Au surplus, si ce calcaire paraît placé bout à bout, comme on le représente avec la partie superficielle du calcaire grossier, c'est parce que cette partie superficielle attribuée au calcaire grossier ne lui appartient pas. C'est le clicart ou calcaire à coquilles d'eau douce lui-même, mais déguisé par un mélange de marne, accident de formation si fréquent dans les calcaires d'eau douce, qu'il est impossible de suivre un banc de cette nature pendant quelques minutes seulement, sans le voir ainsi dégénérer en marne calcaire.

(*Touchant la cinquième question.*) On représente aussi dans la description géologique des environs de Paris, la roche du quartz-meulière de ce même dépôt juxtaposée bout à bout avec le calcaire grossier dont elle tient, dit-on, la place à Fontainebleau. Mais en est-il réellement ainsi? Dans le bassin de la Garonne, la roche de quartz-meulière, entre Agen et Périgueux, se montre partout constamment et invariablement superposée au calcaire à coquilles d'eau douce des trois dépôts inférieurs. Or, s'il est une chose probable, c'est que dans le bassin de la

Digitized by Google

Seine il n'ne est pas autrement. Comment d'ailleurs pourrait-on en douter, lorsqu'on la voit à la descente du bois de Vincennes, vers la marne superposée, non au calcaire grossier, mais à cette partie superficielle calcaréo-marneuse qui, comme on vient de le voir, n'est qu'un déguisement du calcaire d'eau douce dit clicart.

(*Touchant la sixième question.*). Selon les géologues de l'école parisienne, le dépôt superposé au calcaire grossier qui constitue les sommités à la forêt de Sénart, à Fontainebleau, et tout le vaste plateau de la Beauce, doit être rapporté au terrain d'eau douce supérieur, c'est-à-dire, au quatrième dépôt. Si l'on veut leur faire remarquer que c'est là cependant la place du troisième sable et du troisième calcaire, et par conséquent celle du troisième dépôt, ils répondent que le plâtre de Montmartre qui, selon eux, est ce troisième alternat ou dépôt, manque à Fontainebleau; ce qui n'est à proprement parler qu'une hypothèse toute gratuite. En effet, le terrain de Fontainebleau se reproduisant sur tout le plateau de la Beauce, pendant que la pierre à plâtre ne se voit qu'à Montmartre et à quelques collines circonvoisines, il serait, ce semble, bien plus rationnel de dire que rien n'est supprimé au plateau de la Beauce, et que le gypse de Montmartre n'est qu'un simple accident de formation, une épigynie du calcaire de ce troisième dépôt. Cette explication nous semble infiniment préférable à une hypothèse d'autant plus gratuite, que ce dépôt supérieur de Fontainebleau, qu'il est si facile de reconnaître à la pureté de son sable, et surtout à son banc de calcaire gris intercalé en-

Digitized by Google

tre deux bancs blancs, se retrouve presque partout depuis Paris jusqu'à Agen, où il se montre placé entre le deuxième et le quatrième dépôt, de manière à exclure jusqu'à l'ombre du doute, et où d'ailleurs il offre en certaines localités, telles que Cancon, Villeréal, etc., le même phénomène géologique qu'à Montmartre : le calcaire transformé en pierre à plâtre.

(*Touchant la septième question.*) Les sommités de Fontainebleau et de la Beauce une fois reconnues pour appartenir au troisième dépôt et non au terrain d'eau douce supérieur, celui-ci se trouve relégué au sommet de quelques collines, en petit nombre aux alentours de Paris, et qui ne se revoient plus dans le reste du bassin de la Seine. Les géologues parisiens, ne remarquant entre le gypse et le sommet de ces collines autre chose que du sable et des rognons de calcaire siliceux, n'ont pu même soupçonner qu'il pût y avoir là deux dépôts différens. Cependant il en est certainement ainsi. A Agen, au centre du bassin de la Garonne, pareillement au-dessus du troisième dépôt (celui du plâtre), on en voit un quatrième et un cinquième, qui, pour être moins puissans que les autres, n'en sont pas moins distincts et inconstestablement superposés aux trois inférieurs. Persuadés qu'il ne pouvait en être autrement à Paris, nous avons parcouru les collines environnantes, et notre prévision s'est réalisée. Il y a deux alternats de sable et calcaire siliceux au-dessus du dépôt gypseux. Ce sont à la vérité deux avortons comparés, aux quatrième et cinquième dépôts de l'Agenais ; mais, néanmoins, ils y sont pour complèter la ressemblance entre les deux grands bassins de la France.

Digitized by Google

Afin que l'on puisse comparer aisément ensemble les cinq dépôts des bassins de la Seine et de la Garonne, nous donnons ici, Pl. III., une coupe idéale des formations de Paris, en regard d'une coupe réelle des environs d'Agen, mais en éliminant, comme de raison, dans la première, les incertitudes qui l'obscurcissaient et dont il vient d'être parlé.

Digitized by Google

EXPLICATION DES PLANCHES.

PLANCHE I.

Profil et coupe des collines de la rive droite de la Garonne, depuis cette rivière jusqu'au moulin de Marsac.

PLANCHE II.

Coupe transversale de la vallée de la Garonne, à Agen.

Nota. Afin de ne pas allonger la planche outre mesure, on a été forcé de rétrécir considérablement les distances horizontales; car, pour qu'elle fût dans un rapport exact avec la hauteur, il eût fallu la représenter cent fois plus longue. Ainsi, pour ne pas se faire une idée fausse du pays, il faut imaginer que les protubérances coniques qui s'y font remarquer, sont des croupes allongées ou des plateaux.

1, 2, 3, 4, 5. Les cinq dépôts dits secondaires et tertiaires du bassin sud-ouest de la France.

S., M., C. Le sable, la transition marneuse et le calcaire de chacun de ces dépôts.

PLANCHE III.

1° *Coupe idéale des environs de Paris*, dans laquelle on a fait disparaître toutes les incertitudes que renferment les coupes publiées jusqu'à présent, et mises en regard.

2° *Coupe réelle des collines de la rive gauche de la Garonne sur la même échelle.*

Nota. Pour éviter la confusion, on n'a pas représenté dans ces trois planches les lits de marne ou de calcaire marneux qui se montrent dans le premier et le troisième sables, et en interrompent le banc.

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

M. DE SAINT-AMANS.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉLOGE

DE

M. DE SAINT-AMANS,

LU DEVANT LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE,

SCIENCES ET ARTS D'AGEN,

PAR M. BARTAYRÈS,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL.

MESSIEURS,

A la mort du respectable M. de Saint-Amans, des voix éloquentes annoncèrent sur sa tombe votre profonde douleur, celle du Conseil dont il avait été toujours le président, et celle de la jeunesse qu'il avait toujours encouragée à l'étude des sciences naturelles. Organe de l'une des académies[1] de Toulouse, M. du Mège n'a pas craint d'associer au nom de M. Champollion celui de notre compatriote dans l'expression de ses regrets pour la perte que la science venait de faire. M. Jouanet a encore décerné à sa mémoire, au nom de l'académie royale de Bordeaux, un honneur qu'elle n'accorde ordinairement qu'aux membres résidens qu'elle a perdus. Rien ne manque donc à la louange et à la gloire de celui que vous vénériez, que vous aimiez comme un père; et que puis-je dire qui ne soit au-dessous du brillant éloge qu'en ont fait ces hommes

[1] L'académie des sciences, inscriptions et belles lettres.

Digitized by Google

de lettres et ces savans d'un mérite si distingué? Cependant, parmi les devoirs imposés à votre Secrétaire perpétuel, je regarde comme le plus sacré, celui de payer en votre nom un tribut à la mémoire des confrères que la mort vous a ravis. Je commence par M. de Saint-Amans à remplir aujourd'hui ce tribut douloureux; puisse la divine Providence épargner désormais à ma vieillesse cette pénible fonction!

Jean-Florimon Boudon de Saint-Amans naquit à Agen, le 24 juin 1748. Son éducation fut très-peu soignée. Au lieu de l'envoyer au collége de la ville, tenu alors par les Jésuites, et où il aurait pu s'instruire dans les langues d'Athènes et de Rome, on le confia à des maîtres particuliers sous lesquels il fit si peu de progrès, que l'un d'eux annonça à sa mère, qui lui restait seule alors, *qu'il était sans moyens naturels et que jamais il n'apprendrait rien.* Le jeune Florimon ne fut pas plutôt sorti des mains de ces pédagogues qu'il leur fit bien voir qu'ils s'étaient grossièrement trompés. Il prit du goût pour la littérature française. Il lut avec avidité les ouvrages de tous nos poètes; mais il ne se contenta pas de les lire, il essaya de les imiter : il fit des vers et les fit très-bien. J'ai lu, il n'y a pas bien long-temps, une petite pièce qu'il avait faite dans sa jeunesse et qui est pleine d'esprit et de grâce. Au reste, il conserva ce goût pendant presque toute sa vie, puisque parmi ses ouvrages non encore imprimés se trouvent jusqu'à des tragédies. Cet utile exercice donnait à sa prose plus d'harmonie, plus d'éclat et surtout un air d'aisance qui plaisait singulièrement. Les anciens athlètes qui voulaient remporter le prix de la course, portaient habituellement des se-

Digitized by Google

melles de fer ou de plomb. Au jour de la gloire ils déposaient leur pesante chaussure et volaient dans la carrière. Le jeune Florimon excellait surtout dans l'art de narrer et faisait les délices des sociétés qu'il fréquentait. Comme on le destinait à l'art militaire, on lui acheta en 1768 une sous-lieutenance dans le régiment de Vermandois. Il était déjà parvenu par son mérite au grade de capitaine, lorsqu'il passa avec sa compagnie aux Antilles. Jusqu'à ce jour il ne s'était pas sérieusement occupé de botanique, et ne connaissait guère que les fleurs et les arbres des jardins des environs d'Agen : aussi à son arrivée dans ces régions étrangères faillit-il s'empoisonner en mangeant d'un fruit dont la beauté perfide était loin d'annoncer les sucs corrosifs qu'il récélait dans son sein. Le spectacle d'une nature toute nouvelle pour lui le frappa singulièrement. Il ne pouvait comparer sans étonnement nos prairies toutes couvertes d'herbes fines et de *gramen* délicats avec les savanes agrestes de l'Amérique; les débiles clématites de nos haies, avec ces lianes vigoureuses qui embarrassent les forêts du nouveau monde; et nos chênes, nos ormes, avec ces monocotylédones dont les stipes gigantesques s'élèvent dans les airs en ligne droite, couronnés d'un vaste parasol de feuilles de plusieurs mètres de longueur. Il se livra avec enthousiasme à l'étude de ces plantes qui l'intéressaient si vivement. Il y employa tous les momens de loisir que le service lui laissait, fit des observations précieuses, et lorsqu'il revint dans sa patrie, il y revint chargé, non pas d'or et d'argent, mais de belles fleurs, ce qui vaut quelquefois mieux pour le bonheur. Il renonça dès lors à la gloire militaire pour

Digitized by Google

se livrer entièrement à sa nouvelle passion. On le maria, et on le maria richement. Cet accroissement considérable de fortune le mit dans cette position sociale où l'homme peut disposer à son gré de son temps; heureuse position après laquelle tant de gens de lettres soupirent vainement! Libre désormais dans ses occupations, et voyant bien qu'il ne pouvait faire un pas en histoire naturelle et particulièrement dans la botanique sans connaître le latin et le grec, il eut le courage, à 25 ans, de se mettre à l'étude de ces deux langues, et de réparer ainsi le vice de sa première éducation. Il aurait même profité d'une occasion qui s'offrit à lui d'apprendre l'hébreu, s'il n'en avait été détourné par la mauvaise plaisanterie d'un ami. Quant aux langues vivantes étrangères, celle des Anglais était celle qu'il entendait le mieux, et qu'il aimait de prédilection. Il n'était jamais plus content que lorsqu'il pouvait citer quelques beaux vers d'un de leurs poètes.

Ses parens avaient encore négligé de lui faire apprendre les mathématiques. C'était une faute capitale que notre jeune naturaliste n'eut pas le temps de réparer. Privé de ce genre de connaissances, il n'a jamais osé s'engager trop avant dans la discussion des phénomènes physiques. La science a perdu dans cette réserve que ses amis appelaient, avec raison, timidité, mais que sa modestie lui faisait regarder comme un acte de prudence. Observateur judicieux et consciencieux, il avait toutes les qualités nécessaires à celui qui étudie les lois de la nature. Il le fit bien paraître dans le compte qu'il rendit d'un halo solaire fort singulier, observé le 6 février 1778 à 10'

Digitized by Google

heures du matin et qui consistait en deux arcs opposés l'un à l'autre, d'inégale grandeur et dans lesquels l'ordre des couleurs était inverse. Sa sagacité et la rectitude de son jugement parurent encore pendant le cours de la discussion qui s'éleva parmi les savans à l'occasion de la chute des pierres appelées maintenant *météréolithes*. Dans tous les temps on avait beaucoup parlé de ces *pierres tombées du Ciel*; mais depuis la renaissance des lettres jusqu'à l'année 1803, les sociétés savantes les plus célèbres regardaient la chute de ces corps comme contraire aux lois de la saine physique, et la rangeaient parmi les erreurs populaires. Cependant en 1802 M. Howard, chimiste anglais rassembla tous les faits authentiques relatifs à ce genre de météores et analysa un grand nombre de ces pierres. M. de Saint-Amans, qui se trouvait à Londres dans ce moment, traduisit sous ses yeux l'ouvrage de ce savant; mais en avril 1803 on n'en avait encore à Paris qu'une idée très-imparfaite: aussi quand M. Pictet lut à l'institut un mémoire à ce sujet, un murmure d'improbation s'éleva-t-il de toute l'assemblée; et il eut besoin d'une sorte de courage pour achever sa lecture, ainsi que je l'entendis dire quelques jours après à M. de Saint-Amans par M. Cuvier. Ces messieurs, répondit sagement votre confrère, ne se seraient par montrés si incrédules, s'ils s'étaient trouvés avec moi à notre administration départementale lorsqu'un paysan d'au-delà de Mezin vint nous apporter, au fond d'un sac, sa charge de ce genre de pierres tombées le 24 juillet 1790 dans les landes du côté de Juillac. Le doute des savans français ne dura pas long-temps après la lecture du

Digitized by Google

mémoire de M. Pictet. Une effroyable grêle de ces pierres mystérieuses tomba à cette époque aux environs de la ville de l'Aigle en Normandie comme pour finir la discussion. M. Biot, par ordre du gouvernement, se rend sur les lieux, parcourt les villages des environs sur une étendue de plus de deux lieues carrées, en interroge les habitans qui ont été presque tous témoins oculaires du phénomène. Il ne pouvait pas y avoir lieu à méprise puisque le météore avait éclaté vers une heure après-midi, par un ciel serein, et que l'explosion en avait été si violente qu'elle s'était fait entendre dans un arrondissement de plus de trente lieues de rayon. Notre savant visite le théâtre même du fait, en examine les traces effrayantes, ramasse lui-même sur place des débris météoriques qui s'y trouvaient encore, s'assure bien qu'on n'a jamais vu de pierres pareilles dans le pays, et revient à Paris forcer enfin ses collègues à adopter cette sage maxime, base de toute la physique : « il » faut que l'homme croie à un fait, quelque extra» ordinaire qu'il soit, lorsqu'il est parfaitement » constaté. »

Nous avons vu que M. de Saint-Amans n'avait pas eu besoin de l'événement de la ville de l'Aigle pour croire à l'existence des pierres tombées de l'atmosphère qu'il appelait *uralonithes* ; mais il restait dans un doute prudent sur leur origine. Il écrivit pendant le cours de la discussion plusieurs lettres à divers membres de l'institut et notamment à M. Pictet. Dans la suite il rendit compte d'un mémoire envoyé à notre société par M. Suriray de la Rue toujours sur ces pierres météoriques ; et enfin en 1814 il se trouva à

Digitized by Google

même de faire lui-même un rapport sur celles qui tombèrent le 5 septembre de cette année au centre de notre département, rapport qui est connu à Agen de tout le monde et dont les savans ont toujours fait un très-grand cas.

Je reviens aux premières productions de M. de Saint-Amans dont je me suis un peu écarté pour ne pas séparer ce qu'il avait écrit à diverses époques sur les météréolithes.

D'après une lettre écrite par M. de Vivens, le 18 mai 1777, il est certain, Messieurs, que notre société existait déjà à cette époque, puisque ce savant respectable remercie les jeunes gens qui la formaient, *d'avoir bien voulu l'admettre comme un militaire invalide propre tout au plus à encourager ceux qui étaient en état de bien servir.* Cependant vous n'avez conservé des réglemens et des registres que depuis le 1er février 1784. M. de Saint-Amans faisait dès l'origine partie de cette association d'hommes de lettres pleins de feu pour les sciences et les beaux-arts et à la tête desquels marchait M. de Lacepède. Il fit d'abord pour elle *le Spectateur Champêtre*, *Zélima*, anecdote américaine; *Almanzor* et *Mirza*, anecdote persane, et *les Lettres d'un Voyageur en Amérique sur l'Histoire Naturelle des Petites-Antilles.* Il est douloureux qu'il ne nous reste de ces pièces que le titre avec l'observation qu'elles étaient en prose poétique. On voit cependant par le titre du dernier ouvrage que les plantes partageaient les affections de notre littérateur : au reste la science des fleurs est, de toutes les connaissances, celle qui s'allie le plus aisément avec la poésie.

Plein d'enthousiasme pour le philosophe suédois

Digitized by Google

qui l'avait introduit dans le sanctuaire de la nature, il entreprit, en 1787, de publier sa gloire et ses travaux sous le voile d'une allégorie touchante. C'est une belle idée que celle de faire prononcer l'éloge de Linné par un célèbre botaniste des Alpes, au milieu de ses élèves et du haut de ces monts pittoresques, au moment où la fonte des neiges permet à la nature de les parer de ses plus beaux ornemens. Cette supposition est surtout féconde en heureux résultats : elle amène l'herborisation, le trophée des fleurs élevé à ce grand homme, l'explication de son système sexuel, et jusqu'à l'horloge de Flore, lorsque, vers la fin de l'éloge, le souci des champs en fermant ses corolles dorées, et la spergule en repliant ses pétales éblouissans, avertissent que les ténèbres approchent. Un littérateur étranger à la science des fleurs et qui lira froidement cet ouvrage, pourra trouver de l'emphase dans quelques phrases ; mais un amant de Flore, un chaud admirateur de Linné ne l'entendra jamais sans la plus vive émotion.

Quarante-deux ans après la composition de cet écrit, M. de Saint-Amans fit l'éloge de M. de Vivens, sous le titre modeste de Notice Biographique. Cet ouvrage qui fut couronné par la société royale d'agriculture du département de la Seine, est écrit sans prétention. On n'y trouve point les grands mouvemens que l'on rencontre dans l'éloge de Linné; mais il est plein d'observations et de remarques très-judicieuses. Le caractère de M. de Vivens y est bien dessiné : ses ouvrages et ses opinions y sont très-bien appréciés. On ne peut lire sans attendrissement la douleur qu'éprouva ce savant respectable, lorsque,

Digitized by Google

vers la fin de ses jours, il perdit Marie-Suzanne de Vivens, marquise de Jaucourt. Avec quel plaisir M. de Saint-Amans parle de l'attachement de ces bons parens, de ces vrais amis qui, pendant quarante ans, s'écrivirent au moins une fois par semaine : on sent que dans ces peintures le cœur conduisait la plume de l'écrivain.

M. de Saint-Amans fit encore une notice sur la vie et les ouvrages de M. Justin Duburgua. Il jeta aussi quelques fleurs sur la tombe de son ancien ami, Claude Lamouroux, qui honora sa longue carrière par l'exercice de tous les beaux-arts et de toutes les vertus et mourut estimé et vivement regretté de tous ses concitoyens, léguant à ses enfans et à ses petits-fils l'amour des sciences comme les hommes vulgaires lèguent des écus.

La botanique n'est pas une science sédentaire comme les mathématiques et qui s'apprenne au fond d'un cabinet. Les naturalistes mêmes qui ont l'avantage inappréciable d'avoir auprès d'eux des établissemens royaux où se trouvent réunies les plantes de presque tout l'Univers, veulent bientôt les voir dans leur pays natal abandonnées aux soins de la simple nature, parce que la culture les modifie presque toutes et en rend même certaines méconnaissables. Mais ce qui n'est qu'un simple désir pour ces savans privilégiés, devient un besoin, une nécessité même pour ceux qui, comme M. de Saint-Amans, n'ont à leur portée que les fleurs de leur canton. Il est vrai que notre jeune naturaliste avait déjà vu les Antilles; mais le plaisir qu'il avait goûté dans ce voyage, le faisait soupirer après d'autres excursions.

Digitized by Google

En 1788, il visita les Pyrénées avec MM. Dussault et Pasumot. Pendant les sept ou huit années d'orage et de discordes civiles qui suivirent, il resta sur ses foyers, enseignant à ses concitoyens toute l'utilité que l'on peut retirer des plantes; mais aussitôt que le retour de l'ordre laissa la liberté de s'écarter un peu de son village sans avoir à craindre d'être regardé comme suspect et d'être enfermé comme tel, il fit le voyage de la Teste à travers nos landes et celles de la Gironde.

Enfin en 1802 il profita du mariage de son fils aîné avec la fille d'un capitaine de vaisseau, pour aller visiter un pays que cette alliance lui rendait encore plus cher. Nous avons la relation des deux premiers voyages. Celle du voyage aux Pyrénées a été écrite un peu sous l'influence de l'époque. Le titre, en annonçant *un voyage sentimental et pittoresque*, indique un temps où l'on avait la prétention de mettre du *sentiment* jusques dans le récit des actions les plus indifférentes et des événemens les plus vulgaires. M. de Saint-Amans tient au moins sa promesse pour ce qui regarde le *pittoresque*. Qu'on lise la description qu'il fait de la fertile vallée d'Argellés. Suivons-le, auprès de Barèges, dans ses excursions au pic de Leyrey, au lac d'Escoubous. Grimpons avec lui sur le pic du Midi : ne nous fait-il pas partager sa détresse, lorsque *excédé de fatigue et ne pouvant pas gravir plus haut, il s'arrête immobile, la pâleur de l'épuisement sur les lèvres et le tourment du désespoir dans le cœur?* Mais avec quel enthousiasme il nous peint bientôt les détails pittoresques de la vallée de Gavarnie, le passage de l'Echelle; la grotte de Gèdres; le chaos; la cas-

Digitized by Google

cade d'Assoua ; la vaste arène couronnée par les hautes cimes de Marboré sur lesquelles l'imagination exaltée voit des châteaux, des terrasses, des donjons, des tours couvertes de neige ; et enfin un fleuve qui, se précipitant avec une énorme saillie de douze cent soixante-six pieds de haut, se divise à tel point qu'il paraît flotter en vapeurs, et, dans sa chute, s'exhaler en fumée ! Il faut convenir que Cauteretz ne gagne pas d'être visité après Gavarnie, non plus que le Tourmalet, les cascades de Tramesaigues, Bagnères de Bigorre et la *pene* même de l'Heyris, malgré la perspective immense qui s'offre aux regards du côté de la plaine. Héas peut seul soutenir la comparaison; et le pélerinage à la Sainte Vierge de ce triste désert intéresse singulièrement par la description des mœurs sauvages des montagnards qui se rendent là, le jour de l'Assomption, de tous les recoins des Pyrénées, et par le tableau des pics décharnés et couverts de neige, des masses de granit, des glaciers azurés et des escarpemens épouvantables à travers lesquels le vicaire de Gèdres fait passer notre voyageur pour revenir dans la vallée de Gavarnie.

Le voyage dans les Landes est un peu moins bruyant, mais intéresse peut-être plus. Il est écrit avec un goût et une pureté de style qui manque quelquefois à l'autre. La marche en est sage, et les descriptions y sont coordonnées de manière à ne pas fatiguer le lecteur, et à produire le plus d'effet possible. Les Landes de notre département n'offrent rien de bien intéressant : quelques pages suffisent à l'auteur pour les décrire ; mais arrivé sur celles de la Gironde, il s'arrête avec complaisance au village de

Digitized by Google

Villandraut, pour vous faire visiter son château imposant et magnifique, même dans sa décrépitude. Vous interrogez avec lui les murs, les voûtes de cet antique édifice sur les événemens dont ils ont dû être les témoins; et vous assistez, pour ainsi dire, aux combats, aux fêtes, aux tournois de *ces temps à la fois si barbares, si galans et si poétiques.*

Saint-Léger, Saint-Symphorien, Hostens, Belin, ne le retiennent qu'un moment; et semblable aux habitans de ce pays dont il décrit en passant le costume, au bout de cinq ou six enjambées, il arrive à Salles en Buch et à la baie d'Arcachon, où les tableaux les plus pittoresques attendent le lecteur. A Salles la promenade, plantée en vieux charmes, sous les murs du château, lui rappelle le bosquet de Médous. Ce passage plaira aux personnes naturellement tristes qui aiment à faire des réflexions toujours inutiles sur les dégradations du temps et des hommes.

Comme M. de Saint-Amans écrivait pour tous les goûts, ce morceau mélancolique est immédiatement suivi de la description d'un pont de bois placé sur la Leyre, et dont la construction bizarre égaie un moment ses pinceaux.

Mais nous voici aux Dunes : du haut de ces montagnes de sable, notre voyageur nous fait contempler l'Océan dans toute sa majesté, dans toute son immensité. Nous naviguons avec lui autour des écueils de la Teste. Nous visitons l'église solitaire de Cazeaux, les eaux immobiles de son lac et sa forêt romantique. Nous assistons, pour ainsi dire, aux processions que faisaient autrefois à la chapelle de la Teste, les équipages des vaisseaux échappés à la tempête.

Digitized by Google

C'est ici le lieu de parler de l'épisode le plus intéressant de tout l'ouvrage, je veux dire le naufrage de la corvette l'*Ile de Rhé*. C'est un chef-d'œuvre de narration ; et je ne connais rien de plus touchant que le tableau de ces jeunes gens qui, voyant les barques qui venaient à leurs secours emportées loin d'eux par la fureur des vagues, et perdant tout espoir de se sauver, *se rapprochent deux à deux, s'embrassent et se précipitent dans les flots.*

L'auteur a soin d'entremêler, parmi ces descriptions, des discussions plus ou moins scientifiques. Il n'a pas voulu travailler uniquement pour les poètes et les peintres; tout le monde gagne à voyager avec lui. Le naturaliste y trouve la flore, la faune et la minéralogie des Landes : l'agronome étudie les productions de ce pays singulier, et cherche avec l'auteur les moyens d'améliorer le sort de ses malheureux habitans : l'ingénieur écoute la sage discussion sur la fixation des Dunes. Maltebrun examine l'histoire de l'émigration des Boyens : le politique y trouve un exemple frappant des servitudes honteuses de la féodalité : l'antiquaire rencontre à chaque pas, ou la solution de quelque problême archéologique, ou quelque ruine qui rappelle un trait de l'histoire du moyen âge. Enfin, le véritable philosophe applaudit à la sagesse de l'auteur lorsque, en parlant du rendez-vous général des Landais, au joli village de Saint-Léger, le jour de la fête du saint de l'endroit il dit : « un » des bienfaits les plus signalés de la religion est donc » ici de réunir solennellement sous ses auspices des » familles de pasteurs et de cultivateurs, qu'aucun » intérêt, qu'aucune relation de voisinage ne rap-

Digitized by Google

» proche. Quelle autre réunion pourrait d'ailleurs
» offrir les mêmes avantages? En est-il qui, par sa
» nature, doive être plus complette, plus frater-
» nelle, plus efficace pour les bonnes mœurs? Quel
» eût été le sort de l'espèce humaine dans les Lan-
» des, si l'affreux système d'athéisme, récemment
» prêché par des monstres, avait prévalu? Bientôt
» peut-être, dans ces contrées, les hommes éloignés
» les uns des autres, manquant d'occasions fréquen-
» tes de se rassembler, auraient oublié les devoirs
» de la société, et seraient redevenus dès tigres. »
Ce n'est pas pendant les terreurs d'une maladie, mais lorsqu'il était bien portant et tout à lui, que ces sages et belles pensées échappaient du cœur de M. de Saint-Amans.

Ah! je gémirai toute ma vie de n'avoir pu les lui rappeler quelque temps avant d'aller paraître devant l'auteur de cette nature qu'il a toujours si tendrement aimée.

Il paraît qu'il avait fait aussi la relation de son voyage en Angleterre, et qu'il lui avait donné la forme épistolaire. Dans toutes ses excursions il fut accompagné de son fils aîné : il eut toujours à ses côtés sa nouvelle bru, la bonne et intéressante *Anna*, qui, pour lui plaire, prit tous ses goûts, chercha des fleurs avec lui, et eut le bonheur de lui en trouver une qui n'avait point encore été aperçue par les botanistes anglais, la belle *gentiana acaulis* ou *grandiflora*. Mais de toutes les lettres écrites à ce sujet, le public n'a jamais connu que la neuvième et la dixième, dans lesquelles notre voyageur parle de la visite qu'il fit aux ruines du vieux *Sarum* et au Stonehenge. Les rui-

Digitized by Google

nes du vieux Sarum avaient la prérogative, avant la nouvelle réforme parlementaire, d'envoyer deux députés, dont l'élection se faisait sous un noyer voisin par les propriétaires de certaines terres adjacentes. Quant au Stonehenge, c'est peut-être un des plus anciens monumens qui soient sortis de la main des hommes. Il frappe encore d'admiration tous ceux qui le voient pour la première fois, quoiqu'il ne consiste qu'en un amas presque bizarre de pierres brutes redressées, mais d'une dimension colossale. La description de cette construction, dont l'origine se dérobe aux siècles historiques et échappe même à ceux de la tradition, la dissertation savante sur sa destination présumée, tout contribue à faire vivement regretter que M. de Saint-Amans n'ait pas livré à l'impression la relation totale de son voyage britannique.

Il est temps de parler des ouvrages qui ont un rapport direct avec la botanique, science que M. de Saint-Amans a toujours cultivée de prédilection. Une observation générale et qui peint mieux que tous les discours l'ame de cet honorable écrivain, c'est que, dans tous les mémoires qu'il a faits sur les plantes, il n'en est aucun où il n'ait eu en vue d'être utile à l'agriculture et à ses concitoyens. Pour s'en convaincre on n'a qu'à lire ses *Traités sur la culture de l'Olivier, sur les racines des plantes, sur les causes et les remèdes de la maladie qui attaque les arbres de la promenade d'Agen, sur la culture de la betterave et sur la fabrication du sucre qu'elle contient, sur les plantes les plus propres à former les prairies artificielles.* On ne peut pas dire que ces écrits aient été inutiles au pays et qu'ils n'aient eu aucun bon résultat. Le der-

Digitized by Google

nier, par exemple, n'a pas peu contribué aux heureux changemens qui se sont opérés depuis quelque temps dans la culture de terres; encore quelques années, et l'on ne verra plus dans notre département un champ en jachères; et ce système ruineux fera partout place à celui des assolemens, à l'usage bien entendu des prairies artificielles.

Nommé professeur d'histoire naturelle à l'école centrale d'Agen, M. de Saint-Amans fit une *Philosophie entomologique* qui a été imprimée, et un *traité de botanique* qui ne l'a pas été, mais qui a servi à former un grand nombre d'élèves distingués, parmi lesquels il s'honorait avec raison de compter M. Lamouroux aîné, professeur à Caen, hélas! trop tôt ravi à la science, à ses parens et à ses amis. Les procès-verbaux de vos séances, Messieurs, annoncent deux rapports dont je ne connais que le titre : le premier fut fait de concert avec M. Lomet sur les marais de Brax et de Monbusq : le second rend compte d'un ouvrage de M. Rougier de la Bergerie relatif à l'abus des défrichemens et à la destruction des bois. C'est dans votre sein qu'il déposait le résultat de ses observations : il vous faisait part de toutes les productions naturelles, rares ou inédites du département. Quelquefois il égayait le sérieux d'un rapport par des observations critiques, témoin celui où il vous rendit compte de la méprise un peu trop forte dans laquelle était tombée une société d'agriculture en prenant le *triticum monococum* ou la petite épautre pour un riz sec de montagne ou de la Cochinchine. L'intérêt que vous preniez toujours à ses recherches était, pour me servir de ses propres expressions, *le plus grand motif*

Digitized by Google

d'encouragement qui pût lui être offert dans ses travaux, et leur plus douce récompense. Il aimait à vous associer à toutes ses idées, à tous ses projets, à faire rejaillir sur vous une partie de la gloire qu'il acquérait par ses ouvrages. Vous savez bien qu'il ne mit au jour la *Flore agenaise*, à laquelle il travaillait depuis près de quarante ans, qu'en s'aidant des lumières de ceux d'entre vous qui aviez fait une étude spéciale des plantes, et particulièrement de M. Chaubard. Il le proclame lui-même dès les premières lignes avec cet empressement, disons mieux, avec le plaisir que l'on a de tout partager avec ses amis.

Comme cet ouvrage est un des plus importans de M. de Saint-Amans, et celui qui lui a coûté le plus de recherches et de travail, vous me pardonnerez de m'arrêter à son analyse un peu plus long-temps que je n'ai fait à celle des autres. Et d'abord j'ai besoin d'entrer dans quelques détails de principes pour justifier la préférence que notre savant auteur a donnée au système sexuel de Linné, dans un temps où tous nos jeunes gens, à leur retour de la capitale, ne parlent que de méthodes naturelles.

Une plante distincte et séparée des autres, de quelque manière qu'elle ait été produite, pourvu qu'elle ait les organes nécessaires pour vivre, est un *individu*; mais cette plante peut donner, soit par les graines, soit par la simple séparation des parties, d'autres plantes qui ont la plus grande ressemblance avec elle. Cette collection d'individus, venant ainsi les uns des autres, s'appelle *espèce*. L'expérience nous prouve journellement que les graines de la même plante, sous l'influence de la culture, du cli-

Digitized by Google

mat et du sol, peuvent donner des individus qui diffèrent par la couleur, la taille, l'odeur..... Ces légères différences qui n'ont rien de constant, donnent lieu aux variétés de la même espèce. Sitôt que l'on commence à connaître quelques espèces, on s'aperçoit qu'il s'en trouve qui se ressemblent par les fleurs, les fruits, les feuilles ou le port. Les naturalistes se sont généralement accordés à donner la préférence aux organes de la reproduction; et ils ont appelé *genre* la réunion de toutes les espèces qui se ressemblent en général par la corolle, le calice, le péricarpe, les graines et le réceptacle. Les organes de la végétation, comme les feuilles, les tiges, les racines servent à distinguer les différentes espèces du même genre. Jusques-là, accord unanime, du moins pour les principes. Tous les naturalistes conviennent encore qu'il est nécessaire de faire des collections de genres, et de remonter, en suivant la même marche, à un petit nombre de divisions premières, faciles à saisir. Profitant d'une découverte récente sur le sexe des plantes, ou du moins de la confirmation de cette vérité déjà soupçonnée par les Anciens, Linné, botaniste suédois, employa la considération des étamines et des pistils pour diviser tous les végétaux en classes, et les classes en ordres. Par ce moyen, chaque ordre ne renferma plus qu'un certain nombre de genres qu'il fut très-facile de distinguer entre eux; mais cette méthode eut deux inconvéniens, celui de séparer certains genres qui avaient entre eux la plus grande affinité, et celui de rencontrer des espèces du même genre, qui quelquefois n'appartenaient ni au même ordre, ni à la même classe. Linné ne tint au-

Digitized by Google

eun compte du premier défaut, parce que, dans l'invention de son système, il n'avait eu en vue que de faciliter l'étude des genres, pour descendre ensuite à la connaissance des espèces. Quant à la seconde difficulté, il posa en principe que toute espèce qui avait le caractère du genre, ne pouvait en être soustraite malgré l'opposition des étamines et des pistils. Heureusement que ces dernières anomalies sont très-rares; et notre prudent législateur pourvut à l'embarras des élèves au moyen des *aberrations* placées à la fin des classes et des ordres dans le tableau des genres. Moyennant ces précautions, la détermination d'une plante, dans le système de Linné, est un problême dont la solution ne dépend que de la réponse à un très-petit nombre de questions.

Les naturalistes français ont pris une autre marche : de même que l'on avait rattaché les espèces les unes aux autres, pour constituer les genres, ils ont réuni les genres entre eux, pour composer les *familles*. Il est bien vrai que le plus grand nombre des genres viennent se grouper ainsi entre eux, tout naturellement, par de grands traits de ressemblance : cependant il se trouve plusieurs *espèces* qui restent isolées et refusent de se ranger parmi les autres. Ces plantes anomales sont regardées comme un des principaux écueils qui ont fait échouer les différentes méthodes qu'on a tentées jusqu'à présent; c'est aux déviations qu'on a été obligé de faire pour les enchaîner les unes les autres, qu'on a attribué le défaut d'ensemble qu'on remarque dans toutes. M. Laurent de Jussieu, héritier des talens et des vues de son oncle, Bernard de Jussieu, a mieux aimé met-

Digitized by Google

tre à part ces anomales, que de faire des associations disparates.

Les familles sont, dans le règne végétal, le terme de ces réunions successives, à moins qu'on ne veuille employer des considérations tenant à de grandes vues de physiologie végétale. C'est ce qu'on a fait en partageant les végétaux d'après l'absence ou le nombre des cotylédons; mais cette division, ainsi que les sudivisions, d'après la situation des étamines à l'égard des pistils, présentent des difficultés sans nombre; et M. de Jussieu n'a pu conserver ses familles intactes qu'en dérogeant presque à chaque pas aux lois qu'il s'était prescrites. Ce grand homme, doué d'une sagacité exquise, n'a jamais désavoué les affinités naturelles, et leur a constamment sacrifié les conséquences de sa propre méthode. D'après cet exposé, il est aisé de sentir :

1° Que les méthodes naturelles présentent aux jeunes élèves des difficultés qu'il leur serait impossible de vaincre, sans un secours étranger;

2° Qu'elles ouvrent la porte à l'arbitraire dans la détermination des familles. Encore, si la famille illustre des Jussieu, si cette suite de grands hommes avait pu fixer les naturalistes français! mais il n'y a pas de centre de gouvernement dans l'empire de Flore. Chaque grand écrivain, je dirai presque chaque professeur, plante son étendard; et tout autour viennent se ranger ses disciples, ses amis et ses admirateurs. Chacun veut donner de l'importance à sa petite république : on abat l'édifice des anciennes familles pour les reconstruire sur un nouveau plan; lorsqu'on n'a rien de nouveau à classer, on scinde les genres

Digitized by Google

de Linné d'après quelques différences micoscropiques, et l'on érige de simples variétés en espèces nouvelles; on change chaque jour la nomenclature, et chaque jour on voit paraître de nouveaux mots que l'on compose de deux ou trois racines grecques, fort étonnées de se trouver ensemble. A force de néologismes, on finit par hérisser d'épines et par rendre barbare l'étude si attrayante des fleurs.

Au milieu de cette confusion, M. de Saint-Amans crut que le meilleur moyen de sortir de cette espèce de chaos était de revenir aux principes et au système de Linné. En conséquence, rejetant toutes les nouveautés qui n'étaient pas bien fondées, il laissa presque tous les genres tels que les avait fixés ce premier législateur de Flore; et souvent, par quelque observation délicate et nouvelle, il fait voir que ce grand homme avait mieux vu la nature que ceux qui depuis avaient prétendu relever ses erreurs : en sorte que la Flore Agenaise est un des plus beaux hommages rendus à sa mémoire; mais ce n'est pas là le seul mérite de cet ouvrage! on y trouve un grand nombre de plantes qui n'avaient point encore été découvertes, et d'autres sur le compte desquelles les naturalistes n'étaient point d'accord, et qui ont été parfaitement déterminées : on y signale des fautes graves que des botanistes d'ailleurs très-estimables avaient commises par précipitation, ou pour n'avoir pas vu eux-mêmes la plante qu'ils décrivaient. Dans notre Flore, au contraire, presque toutes les descriptions ont été faites d'après nature et de bonne foi : on y note les différences qui se trouvent entre la plante de notre département et celle de l'auteur original à laquelle on

Digitized by Google

la rapporte ; par ce moyen, on met les grands maîtres à même de relever les erreurs dans lesquelles on peut être tombé soi-même. Une partie encore à laquelle on a porté la plus scrupuleuse attention, est la *synonymie*. Toutes les fois qu'un botaniste décrit une espèce connue, il est tenu de citer les ouvrages originaux où déjà il a été fait mention de cette plante, et les noms différens qui ont été employés pour la distinguer de ses congénères. Ce travail, absolument nécessaire pour conserver intactes les connaissances déjà acquises, devient cependant de jour en jour plus difficile, à cause des fausses citations que plusieurs botanistes semblent entasser comme à plaisir, et se faire passer, pour ainsi dire, de main en main, en se copiant mutuellement.

Enfin, les jeunes élèves de ce département, que M. de Saint-Amans avait surtout en vue dans la rédaction de sa Flore, lui savent tous les jours gré de leur avoir indiqué la station particulière où chaque plante a été recueillie, et où ils peuvent par conséquent la retrouver. Il n'y a pas jusques à l'indication des insectes, à la suite des plantes où ils se plaisent, qui ne soit utile à nos enfans. Combien de fois les miens ont été au *domicile de fait* de telle ou de telle fleur, pour y trouver le papillon ou le sphinx rare, annoncé par M. de Saint-Amans.

Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous dire quelques mots sur un genre d'études bien importantes pour l'histoire et auxquelles se livra encore M. de Saint-Amans. Je veux parler de ses travaux archéologiques. En quelques contrées que les Romains vinsent habiter, ils y portaient leurs habitudes, leurs

Digitized by Google

mœurs et leurs dieux de marbre ou de bronze. Il est impossible de former le plus léger doute sur le séjour de ce peuple dans les principales cités des Nitiobriges, nos ayeux. En vain les Normands, pendant près de 50 ans, ravagèrent l'Aquitaine, incendièrent et détruisirent toutes les villes et bourgs qu'ils trouvèrent sur leur passage; les débris enfouis pêle et mêle avec les cendres sont parvenus jusqu'à nous; et le laboureur en sillonant ses champs, l'ouvrier en creusant les fondemens de quelque édifice, a long-temps trouvé et trouve même encore dans certaines localités des médailles du haut et du bas empire, des statues, des inscriptions, des urnes sépulcrales, des lampes de terre cuite et des pavés, soit de marbre uni, soit en mosaïque.

M. de Saint-Amans s'occupa de bonne heure des antiquités de notre pays. A la révolution, nommé administrateur du département, il protégea autant qu'il fut en son pouvoir, la conservation des monumens historiques et religieux, ramassa des médailles, des fragmens de statues et de tombeaux, trouvés dans des fouilles d'églises et de monastères, et ouvrit dans sa demeure à ces précieux débris un asile contre les Normands de 1793. C'est à titre d'amateur d'antiquités, qu'il mérita la confiance de M. Labrunie qui, à sa mort arrivée en 1807, lui légua ses manuscrits sur l'histoire d'Agen et ceux de M. Argenton et de M. Labenaisie sur le même sujet.

En acceptant les dépôts scientifiques de ces honorables ecclésiastiques qui avaient passé presque toute leur vie à recueillir des faits obscurs et à compulser laborieusement d'anciens manuscrits, il prenait l'en-

Digitized by Google

gagement tacite d'élever l'édifice dont ils avaient posé les fondemens; mais malheureusement ces hommes respectables avaient principalement envisagé l'histoire de leur pays sous le rapport ecclésiastique; et M. de Saint-Amans ne voyait là rien qui pût intéresser son siècle entièrement livré à la politique, aux arts industriels et aux sciences. Il reculait devant ce travail, lorsque la découverte à Limoges d'un recueil manuscrit de Beauménil vint l'enhardir et relever son ouvrage. Cet ouvrage, dont vous dûtes l'acquisition aux soins de votre président, M. de Villeneuve, préfet de notre département, était peu recommandable, à la vérité, par la sagacité et la critique de son auteur, mais extrêmement précieux à cause des dessins à la plume qu'il renfermait et qui reproduisaient très-bien une foule de monumens et de débris antiques dont la plupart avaient déjà disparu. M. de Saint-Amans vous fit un excellent rapport à ce sujet le 5 février 1809. A partir de cette époque il travailla sérieusement pour l'histoire des antiquités de nos contrées. Il avait déjà fait publier quelques notices sur des monnaies du moyen âge et des médailles trouvées aux environs d'Agen. Le 5 avril 1820 il vous fit part de ses recherches sur les limites des *Nitiobriges*, des *Elusates*, des *Sociates* et d'autres peuples anciens qui se partageaient le territoire de notre département. Le 20 du même mois il vous lut un mémoire sur l'emplacement de l'ancien *Agennum* et les antiquités remarquables qu'on a trouvées sur son sol et que lui-même y avait découvertes.

Les historiens nous parlent d'un voyage que fit Charlemagne en Aquitaine en 778; il y habita le palais de *Cassinogilus*, dans lequel il célébra la fête

Digitized by Google

de Pâques. Il réunit son armée aux environs de ce palais avant de la conduire en Espagne. L'impératrice Hildegarde restée dans ce palais, y mit au jour deux jumeaux, dont l'un nommé Lothaire, mourut bientôt après, et dont l'autre fut Louis le Débonnaire, célèbre depuis par ses malheurs et sa faiblesse. Rien de plus certain que ces faits; mais où était ce palais de *Cassinogilus ?* c'est sur quoi les antiquaires étaient divisés. La plupart prétendaient que c'était à *Casseneuil :* M. de Saint-Amans a, pour ainsi dire, démontré que c'était à *Casseil* ou *Casseuil*, à l'embouchure du Drot dans la Garonne.

Des inscriptions funéraires, trouvées dans un champ qui devait servir de cimetière aux soldats romains, lui ont prouvé incontestablement que l'ancien *Excisum* était au lieu d'*Eysses*, près de Villeneuve-sur-Lot, ainsi que d'*Arnalt* l'avait déjà pensé. Cette ville antique, où *Néron* et même *Claude* tenaient des troupes, fut détruite par les Normands; et sur ses ruines fut bâtie une abbaye de Bénédictins qui a subsisté jusques à la révolution.

Après *Cassinogilus* et *Excisum*, il chercha à déterminer la position de *Pompeiacum* et de *Vellanum*. Il vous lut le 5 février 1823 un mémoire très-intéressant sur les monumens historiques, ou des arts qu'offraient les établisemens religieux détruits depuis la révolution dans notre département. Le 17 du même mois, il vous fit part des vastes excavations découvertes à *Préceptis*, commune du Pont-du-Casse, et qu'il croyait être des silos construits par les Wisigots, et destinés à conserver des grains. Il donna enfin une notice descriptive de plusieurs sceaux iné-

Digitized by Google

dits du moyen âge, et d'autres objets d'antiquités découverts dans notre département.

La société royale d'antiquaires de France, tint à honneur de faire imprimer toutes ces dissertations dans le recueil de ses mémoires; et l'académie des inscriptions et belles-lettres les jugea dignes, le 13 juillet 1823, d'une des trois médailles d'or que le gouvernement donnait en prix aux auteurs qui, au jugement de cette compagnie, avaient composé les meilleurs mémoires sur nos antiquités.

Encouragé par ce succès, et profitant de toutes ces recherches qui étaient autant de documens précieux sur nos annales, M. de Saint-Amans forma le projet d'écrire *l'histoire civile, militaire et religieuse de l'Agenais.* Il l'avait déjà terminée : il vous en avait lu les parties les plus importantes dans plusieurs séances particulières, et il allait la livrer à l'impression, lorsque la mort l'a arraché aux lettres et à ses amis. Il faut espérer que l'honorable héritier, entre les mains duquel se trouve ce précieux dépôt, ne tardera pas à faire part au public d'un ouvrage qui ne peut qu'ajouter à la gloire de son illustre père.

L'éloge de bien des savans finit à l'analyse de leurs écrits. Il n'en est pas de même de M. de Saint-Amans. Ses qualités morales étaient encore plus précieuses que ses talens ; sans ambition et ne désirant que le repos nécessaire à la culture des sciences et des arts, on ne l'a jamais vu courir après les honneurs ; mais lorsque le pays lui confiait quelque charge qui ne faisait que l'arracher momentanément à ses occupations favorites, il la remplissait de bonne grâce et avec une intégrité qui lui attirait l'estime de

Digitized by Google

tous ses concitoyens. En 1790, il fut chargé, avec M. le comte de Cessac, de l'organisation du département de Lot-et-Garonne; après cette opération importante, il fut nommé administrateur du même département. J'ai déjà eu occasion de parler des services qu'il rendit aux arts et aux sciences, et particulièrement à l'archéologie pendant le temps qu'il exerça ces fonctions. En 1800, il fut porté par le premier consul sur la première liste des citoyens qui composèrent le conseil général du département : depuis ce moment, jusques à sa mort, il en a toujours fait partie et en a toujours été le président. Que l'on fasse attention que les membres de ce conseil étaient d'abord renouvelés tous les trois ans, et puis par tiers tous les cinq ans, et que les changemens de gouvernement amenaient des hommes à la vérité toujours honorables, mais dont les opinions politiques étaient souvent diamétralement opposées à celles de leurs prédécesseurs; et l'on sera sans doute étonné, non pas précisément qu'il ait toujours été réélu, mais que ses collégues, quels qu'ils fussent, l'aient pendant 31 ans choisi, à chaque session, pour être l'interprète de leurs sentimens, et l'ame de leurs déterminations. Ce fait, peut-être unique en France dans ce genre, est une preuve éclatante de l'estime générale qu'on avait pour lui et de la considération dont il jouissait dans tout le département. C'est pour le récompenser des nombreux services qu'il avait rendus au pays dans les fonctions publiques qu'il avait eues à remplir, que le gouvernement décora sa vieillesse de la croix de la légion-d'honneur. Vous me pardonnerez, Messieurs, de passer si rapidement sur la vie

Digitized by Google

politique de M. de Saint-Amans : pour connaître véritablement un homme, il faut le voir loin des affaires publiques, au milieu de ses occupations familières, dans son intimité, et à toutes les heures du jour.

Les antichambres des grands sont occupées par des valets dont l'impertinence vous fait souvent pressentir la morgue des maîtres : chez M. de Saint-Amans, les vestibules de ses maisons étaient pleins de précieux débris de monumens antiques ou du moyen âge. Tout annonçait les goûts et les occupations de l'homme vénérable que l'on allait voir; et l'on ne pouvait faire un pas chez lui, sans rencontrer des objets capables d'intéresser les amis des arts. A la campagne, il avait fait une espèce de musée pour tous les tableaux et les dessins de prix qu'il avait pu rassembler, et dont la plupart représentaient les sites pittoresques et les monumens remarquables qu'il avait rencontrés dans ses divers voyages. Il avait consacré plusieurs pièces de sa maison d'Agen à sa bibliothèque, à la minéralogie et aux autres parties des sciences naturelles; mais c'était dans la chambre où il avait coutume de travailler, qu'étaient les objets qui lui tenaient au cœur. La tablette de la cheminée était décorée des plus beaux vases que lui avait envoyés son fils aîné, et qu'il montrait à ses amis avec ce plaisir que ressent un père en parlant des ouvrages qui honorent celui à qui il a donné le jour. On voyait sur les murs les tableaux où je lui avais peint les diverses plantes qu'il avait découvertes le premier. Veut-on connaître toute la sensibilité de son ame reconnaissante? la peinture de l'*Hieracium*-

Digitized by Google

Eriophorum datait de 1809 : hé bien ! je ne me souviens pas de l'avoir jamais abordé seul depuis cette époque, dans le cabinet où était la plante, sans qu'il ne m'ait rappelé le plaisir que je lui avais fait, en me chargeant d'un travail devant lequel avait reculé un grand peintre, son élève en botanique et son ami, sous prétexte qu'il n'y voyait rien de favorable à son art. Cet artiste, pour le dédommager et le consoler en quelque sorte de son refus, lui avait fait présent d'un admirable tableau représentant une branche de *clusier rose ;* mais les grandes et superbes fleurs de cet arbre, ses fruits entrouverts dont on aperçoit le pourpre éclatant de la pulpe, et ses feuilles ovales-cunéiformes, d'un très-beau vert, forment envain un coup-d'œil magnifique ; ce n'était pas son *Hiéracium* trouvé au milieu des dunes de la Teste, et tout couvert de laine, comme les bergers du pays ! Combien de fois encore ne m'a-t-il pas dit : « si vous ne m'a-
» viez pas peint la *Centaurea mutabilis*, elle serait
» perdue pour la science ? Deux fois je l'ai trouvée,
» deux fois le froid m'a fait périr tous les pieds que
» j'en avais fait venir : votre tableau est tout ce qui
» nous reste de cette plante ; quand et où les natu-
« ralistes la retrouveront-ils ? »

Qui n'a pas éprouvé les effets de sa complaisance et de sa bonté ? Sa bibliothèque était au service de tout le monde ; les amateurs des sciences naturelles du département auraient été fort embarrassés, s'ils n'avaient trouvé chez lui une collection d'ouvrages rares, précieux, et absolument nécessaires pour lever les difficultés que présente quelquefois l'étude de la nature. Qu'on ne croie pas que cette complaisance

Digitized by Google

s'arrêtât à ces vieux amis qui lui étaient unis par le même genre de travaux et par les mêmes goûts ; elle s'étendait jusques sur le premier âge : un enfant n'avait qu'à lui porter un papillon, pour l'intéresser ; il le caressait, l'encourageait, lui faisait quelque petit présent en coquillages ou en minéraux, et lui prêtait même des livres : aussi, les deux volumes de Panzer qui traitent des *lépidoptères* sont-ils abîmés, pendant que le reste de la Faune n'a guère été feuilleté que par lui.

Quel savant eut jamais plus de modestie que lui ? Il portait cette vertu jusques à l'excès; toujours il se défiait de ses lumières, même lorsqu'il s'agissait des objets qui lui étaient les plus familiers. Trouvait-il quelque plante inconnue à la science ? il hésitait, consultait long-temps, et ne se décidait à la présenter comme nouvelle, que lorsqu'il était poussé par ses amis, ou qu'il voyait que quelqu'autre botaniste, moins scrupuleux que lui, allait s'emparer de sa découverte. Qu'on joigne à cela qu'il était très-aimable dans la société ; il ne vous abordait jamais que le sourire sur les lèvres, et n'avait que des paroles de bienveillance à vous dire ; et l'on ne sera pas étonné des larmes que versent encore à son seul souvenir les respectables personnes dans le sein desquelles il déposait et ses peines et ses joies.

Parlerai-je de sa tendresse pour ses fils ! O jour de douleur où il apprit que le plus jeune, victime de sa bravoure, était étendu mourant sur le champ de bataille, à quelques lieues seulement d'Agen ! Avec quel empressement il courut le relever, l'arracher à la gloire et le rapporter ici tout sanglant dans ses bras

Digitized by Google

paternels ! Il faut lire les lettres qu'il écrivait dans l'intimité du cœur à son fils aîné et à sa bru qu'il appelle toujours sa fille : on y trouve une simplicité, une bonhomie paternelle, et quelquefois un abandon de sensibilité qui attache, qui touche, qui attendrit.

Et comment n'aurait-il pas aimé ses enfans, celui dont l'humanité se portait jusques sur les animaux, trop souvent victimes des hommes ! Sa garenne était un lieu de refuge pour les oiseaux, et en particulier pour les tourterelles, dont les filets et le fusil des chasseurs menaçaient la vie dans les champs et les taillis voisins. Aucun braconnier n'aurait osé violer cet asile ; aucun écolier n'aurait osé y prendre un nid : cependant l'entrée en était ouverte à tout le monde ; mais on respectait trop le protecteur, on aurait trop craint de l'affliger. Cet homme dont la bonté était la vertu dominante, avait soin, même dans son absence, de faire distribuer des vivres aux hôtes ailés de son bois, pendant la dure saison ; et lorsqu'il se trouvait à la campagne, sa plus douce jouissance était de voir ces pauvres oiseaux pressés par la faim et enhardis par ses bienfaits, voltiger autour de sa tête, et venir, pour ainsi dire, lui ravir le grain et le pain qu'il leur apportait.

Un jour, il reçut d'un de ses métayers un levraut en vie : il n'était pas pythagoricien ; et si l'animal eût été mort, il l'aurait très-certainement fait mettre à la broche, et en aurait mangé sa part ; mais le lièvre était bien portant, jeune, tout-à-fait gentil ; et puis ses efforts, ses mouvemens brusques, annonçaient un grand désir de se voir libre. « Mon ami, dit-il au » paysan, je te remercie bien de ton cadeau ; il est

Digitized by Google

» charmant; mais puis-je en disposer à ma volonté?
» — Oh! oui, très-certainement.... — Ah! monsieur,
» vous l'avez laissé échapper!.... — Que veux-tu? les
» lièvres ne sont pas assez multipliés, pour porter un
» dommage notable à l'agriculture.... et puis celui-ci
» était si éveillé!.. Regarde comme il arpente lestement
» les champs : c'eût été une barbarie de le tuer. —
» Oh! monsieur, j'aimerais pourtant mieux le savoir
» dans mon pot, dit en s'en allant et en se grattant
» l'oreille, notre paysan dont l'humanité ne s'étendait
» pas si loin »

Avec des sentimens aussi honorables, une grande fortune, une réputation brillante, une considération distinguée et de tendres amis, des amis dévoués, il semble que le bonheur de M. de Saint-Amans aurait dû être parfait; cependant il est vrai de dire que tous ses jours ne furent pas sereins. Hélas! lorsque les philosophes de l'antiquité peignaient leur sage, toujours tranquille au milieu des orages de la vie, insensible à la douleur et aux peines les plus déchirantes, ils faisaient un portrait imaginaire. Pour échapper aux soucis du château, M. de Saint-Amans s'était fait construire dans un coin de sa belle garenne une petite habitation à laquelle il avait donné un nom tiré de la science qui faisait ses délices, et à côté de laquelle il avait fait venir un massif de chênes pyramidaux. C'est dans sa *Monœcie*, qu'entouré de ses livres chéris, et respirant le parfum des fleurs, ses bonnes amies, il passait une partie de la journée pendant la belle saison. Cette douce retraite, quoique pleine d'attraits pour lui, n'était cependant que provisoire. Depuis long-temps il méditait une cons-

Digitized by Google

truction d'une bien plus grande importance; mais l'exécution de ce projet, après lequel son cœur soupirait, semblait fuir indéfiniment devant ses yeux: la providence réservait cette jouissance à sa vieillesse. Quel plaisir ce fut pour lui de faire creuser un beau lac au fond de son parc, de faire construire cet ermitage pittoresque dont les eaux reflètent admirablement l'image, et d'en décorer les avenues avec des arbrisseaux et des arbres pris dans toutes les parties de l'Univers! C'est dans ce séjour délicieux, que pendant les dernières années de sa vie, notre vénérable et nouvel ermite venait recevoir les félicitations et les hommages de ses amis. Là, chacun s'empressait d'écrire sur l'*album* de l'ermitage une sentence ou un quatrain qu'il venait de faire. Tout le monde n'avait pas le talent d'improviser de beaux vers; le cœur alors avait recours à la mémoire, et l'on mettait à contribution Homère, Virgile, Horace, Pétrarque, et la Bible, pour exprimer les sentimens de vénération dont on était pénétré, et les vœux que l'on faisait pour l'auguste vieillard. Oh! rien ne manquait plus à son bonheur; et l'on peut dire que la fin de sa vie a été sans nuages; il avait auprès de lui ce fils que sa bravoure a fait mettre au rang des héros de nos jours. Le bruit des découvertes que son aîné faisait tous les jours dans les arts, retentissait à ses oreilles, et son cœur sensible tressaillait à la nouvelle des distinctions honorifiques que le gouvernement et les sociétés savantes accordaient à ce nouveau Palissy. Tendre et respectable père, comme vous dûtes jouir en apprenant qu'il se rapprochait de vous pour établir, presque aux portes de Bordeaux, une

Digitized by Google

manufacture de poteries sur le modèle des fabriques anglaises. Il préparait, pour décorer votre ermitage, de superbes peintures sur verre et d'autres objets d'art encore plus beaux et bien plus précieux que tous ceux que vous aviez déjà reçus. Tout était déjà terminé, hélas! et vous n'avez eu le temps que de presser dans vos bras mourans celui qui se promettait un si grand plaisir à vous les offrir, et qui était accouru à la première nouvelle de votre maladie.

Je m'arrête ici, Messieurs, et je terminerai la douloureuse tâche que m'imposait l'amitié encore plus que la place dont vous m'avez honoré, par une réflexion qui fera sentir toute la grandeur de la perte que nous avons faite. Le trépas a enlevé à notre département d'autres administrateurs, d'autres hommes de lettres, d'autres grands citoyens dont il s'honorait. Eh bien! jamais le deuil n'a été aussi général qu'à la mort de M. de Saint-Amans. S'il n'eût été qu'un excellent écrivain, tant d'amis n'auraient pas pleuré sur son tombeau. Les nombreux ouvrages qu'il a laissés auraient en quelque sorte consolé le public de sa perte; mais la partie la plus essentielle, le cœur, la belle ame de cet homme vénérable sont perdus pour nous. Qui nous rendra son affabilité et cette égalité d'humeur admirable qui ne l'a jamais abandonné? Hélas! chaque jour, en allant au collége, je passe devant sa maison; chaque jour je porte involontairement mes regards sur cette fenêtre où je l'ai vu si souvent me saluer avec bonté et le sourire sur les lèvres; je baisse aussitôt mes yeux prêts à fondre en larmes: tout est fermé; tout est désert; mon vieux ami n'est plus.

BARTAYRÉS.

Digitized by Google

LE CHATEAU

DE

LA BRÈDE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CHATEAU

DE LA BRÈDE,

PAR M. LABAT,

PREMIER AVOCAT-GÉNÉRAL A LA COUR ROYALE D'AGEN.

Il n'est personne qui n'éprouve un vif intérêt à visiter des lieux qu'ont habité des hommes illustres, où se rattachent des souvenirs puissans de leur génie et de leur gloire et qui ont reçu en quelque sorte de leur séjour une consécration particulière. L'imagination aime à s'y représenter leur vie, leurs habitudes. Tout y rappelle à l'esprit les travaux qui les rendirent immortels. On se sent pénétré d'une religieuse attention, d'un saint respect. C'est là qu'on leur adresse un hommage sincère, c'est le moment d'un véritable culte. Quel est celui qui dans le cours de la vie n'a point fait un de ces pélerinages pieux dans l'objet de connaître une de ces demeures devenues célèbres par la résidence de quelque grand homme? Ferney, d'où le nom de Voltaire remplissait l'Europe, Montbart où vécut Buffon, le prince des naturalistes, Ermenonville où Rousseau termina sa carrière, vous fûtes tour à tour visités par le poète, par le savant, par le philosophe, par tout voyageur, enfin, amant de la gloire et jaloux d'honorer les grands talens, les grandes illustrations.

Digitized by Google

J'éprouvais depuis long-temps le désir de voir le château de La Brède, où le grand Montesquieu reçut le jour, où il consacra de longues veilles à ses immortelles productions. C'est là qu'il composa ses Considérations sur la Grandeur et la Décadence des Romains, un des plus parfaits ouvrages qui soient sortis de sa plume, un de ceux qui prouvent le mieux la force et la profondeur de son génie ; c'est là qu'il mit en ordre les nombreux documens qu'il avait recueillis pour publier l'Esprit des Lois. Dans le silence et la solitude, il en traça le plan depuis long-temps médité et mit la main à cette grande composition qui, suivant l'épigraphe de son livre, ne ressemblait à aucune autre : *Prolem sine matre creatam.*

Aux attraits qui se rattachent à de pareils souvenirs, vient se joindre la beauté des lieux embellis par Montesquieu lui-même ; les bois qu'il a plantés prêtent aujourd'hui leur ombre épaisse à ses descendans.

Je fus frappé en arrivant de l'aspect singulier et imposant du château. Sa construction gothique a une forme octogone. Il est surmonté de tourelles et flanqué d'une tour supérieure. Des eaux vives contenues en de vastes fossés l'entourent de toutes parts. On traverse trois ponts-levis pour pénétrer dans l'intérieur. Les Anglais, sous Charles VII ont, dit-on, construit ce château véritablement fort par sa position, l'épaisseur et l'élévation de ses murailles.

J'allai voir d'abord la chambre de Montesquieu. Je savais qu'elle était conservée dans son ancien état. Elle est à côté du salon de compagnie, décorée comme le salon d'une boiserie en noyer, d'un goût

Digitized by Google

antique. Dans son ameublement où aucun changement n'a été fait, on remarque le vieux lit à quenouilles avec sa garniture de soie verte et quelques siéges de forme ancienne. Au milieu de la chambre est la table en acajou, empreinte de l'encre qui s'échappait de la plume du grand écrivain, et sur la table la vieille écritoire. Le jambage en pierre de la cheminée laisse apercevoir les traces que le frottement de son pied y a faites lorsque près de son foyer il se livrait, agité par son génie, à ses longues méditations. Il me semblait le voir dans le silence des veilles d'automne, absorbé par ses pensées, renversé dans son fauteuil, en cette attitude habituelle que semble attester l'état des lieux, se retraçant, comparant entre elles les législations des peuples, et saisissant ces rapports ingénieux et profonds d'où jaillissent en ses ouvrages tant de traits éclatans de lumière. Son buste en bronze, très-beau, très-ressemblant, a naturellement trouvé sa place dans cette chambre qui actuellement n'est point la plus belle, mais qui est toujours la plus faite pour exciter l'intérêt dans ce château si remarquable à tous égards.

Il est difficile d'expliquer la destination d'un espèce de petit cachot de quatre à cinq pieds pratiqué dans l'épaisseur et la partie inférieure du mur, et où l'on arrive par un escalier fort étroit, dont la porte donne dans la chambre même de Montesquieu. C'est sans doute pour offrir un rapprochement piquant qu'on a prétendu que dans ce lieu il avait écrit son chapitre *de la liberté du citoyen*.

Des fenêtres du château, on jouit d'un coup-d'œil riant. La vue se repose sur de belles eaux et de fraî-

Digitized by Google

ches prairies, couronnées par des bois taillis et à haute futaie. Les Landes sont dans le voisinage, le pays est sablonneux, et propice à des plantations nouvellement faites de sapins et autres arbres verts. De très-beaux chênes, de superbes allées de charmille invitent à la promenade sous leurs ombres, et décorent admirablement le paysage. On aime à entendre le murmure des eaux qui tombent en cascade, se répandent dans les fossés du château, et vont arroser les prairies dont il est environné.

Montesquieu se plaisait infiniment dans ces lieux si champêtres, et si beaux. On assure qu'il disait souvent, *Paris ou La Brède;* à Paris, au sein de la société la mieux choisie, il trouvait d'amples dédommagemens du repos et de la douceur des champs. Dans des salons peuplés d'hommes de lettres et de célébrités de tout genre, il tenait le rang le plus distingué. Là, les grâces et l'esprit prodiguaient leurs dons heureux; la philosophie, la science y communiquaient des trésors dont s'alimentait et se fortifiait le génie. Paris possédait alors ces cercles brillans présidés par des femmes aimables, les Geoffrin, les Dudeffant, sous les auspices desquelles régnait le ton le plus exquis, le goût le plus délicat; réunions enviées, où se formaient les réputations, où se distribuait la gloire. On y voyait accourir de toutes parts les étrangers les plus distingués, jaloux de voir de près nos illustrations littéraires, et qui s'efforçaient d'obtenir auprès d'elles des lettres de naturalisation. Jamais la société française n'avait jeté un si vif éclat..... Époque charmante, temps heureux déjà loin de nous, et dont rien ne rappelle le sou-

Digitized by Google

venir lorsque envahissant les esprits, la politique substitue ses passions à ces aimables causeries, à ces entretiens spirituels, si éminemment caractéristiques de l'esprit français.

Montesquieu fut l'ornement de ces cercles; il y recevait les hommages les plus justes, les mieux mérités; il y jouissait de sa gloire, bonheur qui ne fut cependant pas sans mélange. On sait que la publication des lettres persanes lui fit encourir l'injustice et la disgrâce de la Cour; plus tard, ses amis même n'apprécièrent pas toujours le mérite de ses écrits; s'il eût suivi leurs conseils, l'Esprit des Lois n'eût point paru; enfin l'on connaît le mot plus malin que juste de madame Dudeffant, quand fut publié cet immortel ouvrage : C'est, dit-elle, *de l'esprit sur les lois*.

Lorsque Montesquieu, fatigué du fracas du monde, où mécontent des hommes, sentait le besoin de se recueillir, de rentrer en lui-même, La Brède lui offrait le calme et les consolations de la retraite; alors Paris était oublié. Il se livrait tout entier à l'étude et aux soins champêtres; sa correspondance avec quelques amis, datée de La Brède, montre combien il se plaisait dans cette solitude, combien il trouvait de charme à l'embellir.

« Ne viendrez-vous pas voir vos amis et le château » de La Brède, écrivait-il à l'abbé de Guasco, je l'ai » fort embelli depuis que vous ne l'avez vu.....? J'ai » fait aussi de fort belles choses en-dehors; c'est le » le plus beau lieu champêtre que je connaisse.

Sunt mihi cœlicolæ, sunt cætera numina fauni.

» Je me promène du matin au soir en véritable » campagnard..... Je jouis de mes prés pour lesquels

Digitized by Google

» vous m'avez tant tourmenté. Vos prophéties se
» sont vérifiées, le succès est beaucoup au-delà de
» mon attente, et l'*Éveillé* (chef des ouvriers), dit
» souvent, *boudri bien que mousu l'abbé Guasco*
» *bis aco.*

Une autrefois, il réitère au même son invitation de venir voir « un des lieux aussi agréables qu'il y
» ait en France..... Nous séjournerons à La Brède,
» ajoute-t-il, jusqu'à la Saint-Martin; nous y étu-
» dierons, nous nous promènerons, nous plante-
» rons des bois et ferons des prairies.

Il se plaisait dans la conversation du cultivateur.
« J'aime les paysans, a-t-il dit, ils ne sont pas assez
» savans pour raisonner de travers.

Il était heureux à peu de frais. « Je m'éveille le
» matin, a-t-il dit encore, avec une joie secrète de
» voir la lumière. Je vois la lumière avec une espèce
» de ravissement, et tout le reste du jour je suis
» content.

C'est ainsi que, l'ame accessible aux plus douces impressions, Montesquieu savait savourer les délices de la campagne, et que dans sa terre il oubliait le monde dont il n'était cependant pas oublié.

C'est après ses voyages, qu'il fit à La Brède sa résidence la plus continue; il y demeura deux ans sans en sortir; ce temps lui était nécessaire pour rassembler et mettre en ordre les matériaux qu'il rapportait de l'étranger, pour tracer et éterniser ces réflexions profondes que lui avaient suggéré la vue de tant de peuples, l'observation de leurs mœurs, de leurs habitudes, la connaissance de leur législation; comme nous l'avons dit, c'est à La Brède qu'il prépara l'es-

Digitized by Google

prit des lois, et dans des manuscrits conservés au château et dont nous parlerons tout à l'heure, on voit les premières ébauches de cet important ouvrage auquel il songea toute sa vie, et qu'il perfectionna si long-temps : monument admirable de sagesse et de génie, qui présenta sous un jour nouveau la science sociale, révéla aux gouvernemens comme aux peuples tant de principes lumineux, tant de vérités éclatantes, et qui, comme l'a dit Voltaire, rendit au genre humain les titres qu'il avait perdus.

Le village de La Brède est distant du château d'un quart d'heure de chemin ; c'est le chef-lieu du canton. Il est bien bâti et possède une jolie église. Montesquieu a été nourri chez des cutivateurs dans une maison de ce village. On y voit un hôtel qui porte son nom, et qui reçoit les voyageurs qui viennent visiter le château. Il n'y avait pas très-long-temps que MM. Nodier et Taylor, auteurs d'un voyage pittoresque dans le midi de la France, s'y étaient arrêtés et avaient été voir La Brède.

Après avoir fait de longues promenades dans les environs, nous nous reposions quelques instans dans la salle du château qu'on appelle la bibliothèque ; c'est une pièce très-vaste ; elle a environ 45 pieds de long sur 32 pieds de large. De grandes armoires placées contre les murs renferment les livres. Au milieu de la salle est un billard et une table ronde. Les murs sont décorés de plusieurs portraits de famille. Il y a une porte de communication qui conduit à une jolie chapelle, où l'on remarque un tableau de Vanloo et un beau Christ peint sur le lambris.

J'employai plusieurs momens à examiner les livres

Digitized by Google

qui sont dans les armoires. Ce n'est point là toute l'ancienne bibliothèque de Montesquieu, il ne reste plus qu'environ 4000 volumes, anglais, italiens, latins ou français; un grand nombre d'autres ont été enlevés, détruits ou perdus. Plusieurs ouvrages renferment des notes marginales de la main de Montesquieu et paraissent avoir servi à ses travaux. Je remarquai des voyages en grand nombre, des traités de législation, de philosophie, de jurisprudence, ces in-folio que la science consulte toujours, Moreri, Bayle, Ducange, et une infinité d'autres dictionnaires. Je conserve un catalogue assez curieux des livres composant cette bibliothèque.

On ne visite point le château, qui est en très-bon état, et dont un grand nombre d'appartemens sont tout à fait réparés suivant l'élégance et le goût modernes, sans monter au haut de la grande tour. Là, on jouit d'un beau coup d'œil sur la campagne. Une infinité de personnes ont inscrit leurs noms sur la muraille. On remarque la grande cloche du château qui fut fondue par les soins du fils du grand Montesquieu, Jean-Baptiste de Secondat, homme aussi modeste que distingué, membre de la société d'agriculture de Bordeaux, qui lui dut plusieurs mémoires et publications très-utiles.

Le charme que tant de souvenirs rattachent à cette belle demeure, l'accueil plein de cordialité qu'on y reçoit, font paraître bien courts les momens que l'on y passe. Je regrettai surtout de ne pouvoir donner plus de temps à l'examen de plusieurs papiers et manuscrits que j'eus à ma disposition dans la soirée qui précéda mon départ et qui sont conservés avec

Digitized by Google

soin dans une armoire placée au sallon de compagnie, singulière par des ornemens et des dessins très-curieux. Je parcourus ces manuscrits avec une extrême attention; je tâchais de découvrir quelques-unes de ces particularités qui ne sont pas sans prix, lorsqu'elles concernent l'homme de génie. Ainsi sur des cahiers de Montesquieu, dans sa jeunesse, je trouvai une liste d'auteurs, de sa main, qui semble indiquer dans leur ordre ceux qui étaient alors l'objet de sa prédilection. C'était Molière, Corneille, Racine, Boileau, Pascal, Rabelais, Montaigne, Labruyère, Cervantes. N'est-ce point dans ces derniers auteurs qu'il a dû trouver le germe des inspirations qui ont dicté les lettres persanes? Divers extraits sur l'histoire grecque et romaine, sur celle des Chinois; des collections de sentences et maximes de droit, tirées des Pandectes, des abrégés de Domat et de Pothier, me parurent se rapporter à ses premières études, ainsi que beaucoup de notes qu'il avait prises sur le droit civil. Il se préparait alors à remplir des fonctions de magistrature héréditaires dans sa famille. Il portait dans l'étude de la jurisprudence la vivacité de son esprit si précoce; et il n'est pas douteux qu'il ne s'y fût extrêmement signalé, si sa supériorité ne l'eût invinciblement entraîné plus loin, et arraché à des travaux dont le cercle était trop étroit pour lui, et où il se sentait découragé par la rigueur et la minutie des formes. Il s'en exprime ainsi dans ses pensées diverses :

« Quant à mon métier de président, j'ai le cœur » très-droit, je comprenais les questions en elles-» mêmes; mais quant à la procédure, je n'y entendais » rien. Je m'y suis pourtant appliqué, mais ce qui m'en

Digitized by Google

» dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes
» le même talent qui me fuyait, pour ainsi dire. »

Son génie était trop vaste et donnait à ses pensées un essor trop élevé pour qu'il pût le maîtriser et s'assujettir à cette attention scrupuleuse, patiente, que nécessite l'examen réitéré et souvent fastidieux de ces débats de palais, de ces discussions arides que fait naître le froissement des intérêts individuels. Reçu conseiller au parlement de Bordeaux, à l'âge de vingt-cinq ans, président à Mortier, deux ans après, il vendit sa charge ; jeune encore, pour se livrer tout entier à l'étude des sciences morales et politiques et parcourir l'Europe en liberté. C'est ainsi qu'avant lui Michel de l'Hôpital avait quitté le parlement de Paris, où il siégeait comme conseiller, pour obéir à l'impulsion qui devait le placer au rang des hommes d'état et des grands législateurs. Au milieu des occupations de palais, ou dans l'exercice des fonctions de sa charge, il était le modèle de ses collègues. L'Hôpital ne pouvait s'empêcher de soupirer aussi après des fonctions moins monotones ; et dans ses épîtres familières, on le voit se comparer à Sisyphe qui du matin au soir roulait la pesante pierre que le lendemain il devait ramasser encore.

Les jurisconsultes surtout ont à regretter que Montesquieu n'ait point laissé un ouvrage sur la manière d'apprendre ou d'étudier la jurisprudence dont je retrouvai l'esquisse, et dont j'ai extrait la pensée suivante, sur l'abus des juridictions, qui ne paraîtra pas sans justesse :

« Quand on a appelé d'un juge à un autre et que celui-ci a prononcé, c'est un grand abus de permet-

Digitized by Google

» tre de recourir à un troisième, parce que l'esprit de » l'homme est fait de manière qu'il n'aime pas à suivre » les idées des autres, qu'il se porte naturellement à » réformer ce qui a été fait par ceux à qui il croit des » lumières inférieures. Multipliez les degrés des tribu- » naux, vous les verrez moins occupés à rendre la jus- » tice aux citoyens qu'à se corriger les uns les autres.»

Un discours sur Cicéron me parut être un ouvrage de la jeunesse de Montesquieu. Il dit en commençant que, de tous les Anciens, c'est celui auquel il aurait aimé le mieux à ressembler. Je regrettai de ne pouvoir le lire en entier. Des manuscrits de lettres persanes n'offraient que le premier jet de la composition qui avait été complètement changé; il était aisé de s'en convaincre par la comparaison du texte imprimé. Montesquieu était fort difficile avec lui-même; il corrigeait beaucoup, refaisait souvent. J'ai vu des passages raturés jusqu'à quatre ou cinq fois. Bien éloigné de faire des lettres une spéculation mercantille, il ne travaillait que pour éclairer les hommes; c'est en cela qu'il plaçait son ambition et sa gloire. Sévère dans le choix de ses ouvrages, il a laissé plusieurs choses inédites, parmi lesquelles se trouve un petit roman intitulé *Histoire véritable, ou Métempsichologie*. Un Pythagoricien raconte les transmigrations de son ame et les divers personnages qu'il a remplis sur la terre. C'est un cadre qui renferme un tableau de mœurs et de caractères. Quelques passages me parurent frappans d'esprit et de trait. On y reconnaissait l'auteur. Dans des pensées inédites sur le bonheur, je pris l'extrait suivant.

« Le bonheur ou le malheur consistent dans une

Digitized by Google

» certaine disposition d'organes favorable ou dé-
» favorable.

« Les uns ont une certaine défaillance d'ame qui
» fait que rien ne les remue; elle n'a la force de rien
» désirer, et tout ce qui la touche n'excite que des
» sentimens sourds. Le propriétaire de cette ame est
» toujours dans la langueur, la vie lui est à charge,
» tous ses momens lui pèsent ; il n'aime pas la vie,
» mais il craint la mort.

» L'autre espèce de gens malheureux opposés à
» ceux-ci est de ceux qui désirent impatiemment tout
» ce qu'ils ne peuvent pas avoir, et qui sèchent sur
» l'espérance d'un bien qui recule toujours..... Je ne
» parle ici que d'une frénésie de l'ame et non pas
» d'un simple mouvement. Ainsi un homme n'est
» pas malheureux parce qu'il a de l'ambition, mais
» parce qu'il en est dévoré.....

» Il y a aussi deux sortes de gens heureux : les uns
» sont vivement excités par des objets accessibles à
» leur ame et qu'ils peuvent facilement acquérir. Ils
» désirent vivement, ils espèrent, ils jouissent et
» bientôt ils recommencent à désirer. Les autres ont
» leur machine tellement construite qu'elle est dou-
» cement et continuellement ébranlée. Elle est entre-
» tenue et non pas agitée ; une lecture, une conver-
» sation leur suffit.

» Il me semble que la nature a travaillé pour des
» ingrats. Nous sommes heureux... » Ici Montesquieu énumère un grand nombre de plaisirs simples comme celui que donne le spectacle de la nature, propres à faire éprouver de douces sensations. C'est le bonheur dont il jouissait à La Brède.

Digitized by Google

J'ai parlé de ses relations dans la capitale qui vinrent souvent l'arracher à sa délicieuse retraite. Je parcourus plusieurs lettres conservées du duc de Nivernais, du commandeur de Solar, et de quelques autres amis qui lui mandaient de Paris ce qui pouvait l'intéresser : ils l'entretenaient de la publication de l'esprit des lois, des nouvelles littéraires, et le rappelaient auprès d'eux. Des femmes distinguées et aimables, la maréchale de Mirepoix, la duchesse d'Aiguillon, le pressaient aussi de revenir dans leur cercle et lui reprochaient l'oubli d'une douce intimité. Dans leur correspondance, elles traitent le grave président avec un enjouement aimable, le taxent de sauvagerie, le menacent de leur courroux s'il prolonge son séjour à La Brède. L'auteur du temple de Gnide avait le cœur tendre. Il avoue qu'à trente-cinq ans il aimait encore; et dans quelques écrits échappés à sa plume, que je trouvai dans ses papiers, on pouvait reconnaître la trace de sentimens passionnés qu'il conservait même après cet âge. Il eut avec ses amis des liaisons très-étroites et très-suivies; il y attachait un prix infini et savait y apporter le charme qu'il y trouvait lui-même ; il a écrit quelque part : *Je suis amoureux de l'amitié.*

Vers la fin de sa carrière, Montesquieu s'occupa avec ardeur d'une alliance qui devait perpétuer ses biens et son nom dans sa famille. C'est l'union qu'il fit contracter à sa fille avec un de ses cousins dans l'Agénois en lui donnant la baronnie de Montesquieu. Plusieurs lettres relatives à ce projet, me montrèrent combien il excitait sa sollicitude. Il dit assez plaisamment à propos de la terre qui devait

Digitized by Google

servir de dot : « Il y a furieusement de la baronnie » dans notre famille. » Il possédait encore, outre la baronnie de La Brède, celle de Montagnac et autres lieux.

Sa fille, qui a long-temps vécu à Agen, où elle a fini ses jours, lui servait de lecteur et de secrétaire, quand il devint nécessaire de suppléer à la faiblesse de ses yeux; elle faisait le charme et la consolation de sa vieillesse. Ceux qui l'ont connue par la suite, disent qu'on s'apercevait bientôt auprès d'elle, combien elle était digne du père qu'elle avait eu pour guide.

Frappé de ses grâces et de son esprit, un ami de sa famille, le vieux duc de N.****, lui adressa un jour ces vers impromptu et inédits; elle avait à peine 15 ans :

D'un père illustre adorable portrait,
Honneur des arts, jeune et belle Sylvie,
Des dons de plaire assemblage parfait,
Vous qu'Amour suit et que Vénus envie,
Tous les talens qu'en vous on voit fleurir,
Votre beauté, vos charmes et votre âge
Mériteraient un seul genre d'hommage...
Mais l'amitié ne saurait vous l'offrir.

Indépendamment des manuscrits que je visitai, j'appris qu'il en existait de beaucoup plus précieux qui ont été distraits de ceux-ci depuis quelque temps, et qui sont confiés à M. le vicomte Laîné, pair de France. Il s'est chargé d'examiner s'il importait au public et à la gloire de l'auteur qu'ils fussent imprimés; de si hauts intérêts sont remis en d'excellentes mains. On assure que plusieurs écrits jusqu'à pré-

Digitized by Google

sent inconnus, trouveront leur place dans une édition complète des œuvres de Montesquieu, que prépare le travail de M. Laîné, et qui doit paraître un jour, enrichie de ces nouvelles et importantes publications, concernant la législation et l'histoire.

Tels sont les souvenirs qui me sont restés de ma visite au château de La Brède. J'ai cru devoir les retracer; j'ai pensé que le sujet était de nature à intéresser, et que mon esquisse imparfaite serait au moins protégée par un prestige puissant : le nom de Montesquieu ?

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE

AU XVI.e SIÈCLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE

EN FRANCE

AU XVIme SIÈCLE,

par M. P. Platelet.

QUELS AVANTAGES PEUVENT RETIRER NOS ÉCRIVAINS DE LA LECTURE DES AUTEURS FRANÇAIS, ANTÉRIEURS AU XVII.e SIÈCLE.

Floriferis ut apes in saltibus omnia libant ;
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta.

LUCRET.

Cette question que les circonstances actuelles rendent importantes, fera naître sans doute bien des opinions. La trancher brusquement, se renfermer dans la littérature du XVII.e siècle, et là, excité par l'enthousiasme qu'inspirent les nombreux chefs-d'œuvre qu'il vit éclore, proclamer que la lecture des auteurs antérieurs à cette époque, loin de nous servir, doit corrompre cette langue belle et flexible que nous ont léguée Racine et Fénélon, ce serait, j'en conviens, une chose facile et commode en même temps. Mais aujourd'hui que la lutte engagée entre deux écoles est, pour ainsi dire, arrivée au point

Digitized by Google

décisif; aujourd'hui que des noms déjà célèbres se sont lancés dans l'arène, et que les efforts constans d'une jeunesse laborieuse vont enfin triompher de tous les obstacles; doit-on reculer, doit-on refuser sa sanction au bien qui peut en résulter?..... Non!..... Un jeune philosophe nous a donné le mot d'ordre. L'éclectisme, s'est-il écrié, l'éclectisme est le besoin du siècle!..... Entendons sa voix, reconnaissons cette vérité incontestable surtout en littérature, et sans arborer aucune couleur, sans suivre d'autre bannière que celle de la raison, prenons la question sous son véritable point de vue, examinons ce que nos écrivains ont de fruit à retirer de la lecture des auteurs français antérieurs au XVII.e siècle.....Allons fouiller ces archives poudreuses de notre vieille gloire littéraire, et voyons si, semblables aux fleurs des champs, moins brillantes, moins séduisantes sans doute que celles d'un parterre cultivé, mais plus belles de la simplicité qui fait toute leur parure, elles ne nous offriront pas cet heureux abandon, cette naïveté de tours et d'expressions dont un injuste dédain semblait nous avoir privés à jamais.

Tout est soumis au changement, tout a ses vicissitudes; la nature seule est immuable, éternelle, comme son auteur. Mais quoi!..... Cette nature si féconde, cette source intarissable de nos inspirations; de nos sentimens et de nos plus belles pensées, n'a-t-elle qu'une face?..... Ne peut-elle être envisagée sous différens aspects? L'Indien, par exemple, la voit comme l'Européen; comme lui il l'admire, mais son admiration est-elle basée sur les mêmes causes? Un peuple libre n'y découvrira-t-il donc pas des nuances que

n'apercevra point celui qui gémit tristement sous le poids de l'esclavage?..... Ah !..... Ne nous y trompons pas !.... Ainsi que la différence des temps et des lieux, les différentes formes de gouvernement apportent de grands changemens au génie d'une nation, et par contre-coup à celui de sa langue. Les littératures ont comme les peuples leur époque d'épuisement : quand les causes qui les ont produites subissent des variations, la langue doit les suivre, c'est-à-dire se modifier, car avec les changemens naissent de nouveaux besoins.

..... Nous en sommes à ce point ; un désir universel d'innovation s'est emparé des esprits ; notre mode littéraire s'agite, un grand mouvement s'opère, et nous pourrions nous écrier comme le poëte :

« Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde ! »

Oui !..... Il nous faut du nouveau. Avec une saine raison, l'on sent que le XIX.e siècle ne peut-être littéraire ainsi que l'a été le XVIIe. Ce qui fixe une littérature, c'est l'autorité des grands écrivains, et cette autorité c'est leur style..... Or, *le style est l'homme même ;* et l'homme varie suivant les temps. Recevant ses impressions des objets extérieurs, tout ce qui l'entoure agit plus ou moins sur son esprit..... Son caractère se revêt de formes nouvelles, ses idées grandissent, et avec elles la langue qui doit les exprimer.

Dans le siècle de Louis XIV, siècle d'immortelle mémoire, les grands écrivains qui naissaient en foule, et comme par enchantement, pour en perpétuer l'éclat, soutenus par la haute protection de l'auguste monarque, créèrent une littérature magique, si je puis m'exprimer ainsi, inimitée, inimitable, et dont

Digitized by Google

une admiration de deux siècles est là pour attester la puissance. Sous la plume de ces grands maîtres, la langue sut prendre tous les tons, se prêter à tous les besoins de la pensée. Douce, flexible, harmonieuse, avec Racine et Fénélon; sévère, piquante avec Boileau; elle se montre sublime et entraînante sous les inspirations de Bossuet..... Aussi regarderons-nous toujours ces grands hommes comme nos plus parfaits modèles..... Nous les admirerons, nous les imiterons; mais non exclusivement; et en effet nous ne saurions nous y contraindre aujourd'hui..... Nos mœurs et nos institutions ont changé!... Chaque jour nous acquérons un caractère national plus déterminé; de-là, le besoin de donner à notre littérature cette couleur locale [1] qui lui manquait en partie; de reculer les bornes de notre passé, et de faire une école vraiment éclectique... Tolérance et liberté, c'est avoir presque tout gagné en littérature comme dans les arts. Fidèles à ce principe, nous ne renierons pas le grand siècle, nous ne mettrons pas fin à nos saintes admirations; mais nous ne prendrons que ce qui pourra se rattacher à nos besoins; et avec ce désir insatiable de connaître, qui caractérise si bien notre époque, nous irons redemander aux premiers pères de l'art, ce qu'il y a d'indigène dans leur langage, ce que nous pouvons y puiser qui soit à notre convenance.

Il faut bien l'avouer; riches des productions de deux grands siècles, nous avons jusqu'ici pris complaisamment notre parti, peu soucieux d'avoir une parfaite connaissance de ce qui s'était fait aupara-

[1] On peut consulter à ce sujet le Génie du christianisme et la Gaule poétique.

Digitized by Google

vant. Héritiers du mépris insultant dont le XVII.e siècle avait frappé le XVI.e, nous ne tenions aucun compte à ces écrivains des efforts qu'ils avaient faits en luttant contre une langue rebelle, et à part deux ou trois noms de choix, nous regardions le reste comme la proie d'un éternel oubli..... Le temps fait justice de tout : la gloire d'un siècle peut s'éclipser devant celle du siècle suivant; mais la postérité exempte de préjugés, et par conséquent plus en état de porter un jugement impartial, prend la balance d'une inflexible main; et après avoir fait la part à la sévérité, elle se plait à extraire l'or de cette mine abandonnée, et l'expose au grand jour pour le faire briller de tout son éclat.

Explorons-la donc, cette mine !..... elle est encore abondante : et pour mieux faire sentir les avantages de nos recherches, qu'il nous soit permis de parler du parti qu'en ont déjà retiré les écrivains même du XVII.e siècle : car bien qu'ils aient témoigné de l'ingratitude en lançant le ridicule sur leur devanciers, doués d'un goût exquis comme tout ce qui a honoré le siècle de Louis XIV, ils ont su leur dérober des beautés de plus d'un genre, et avec d'autant plus d'audace que ces ouvrages étaient moins répandus.

Prenons l'auteur des Essais, Montaigne, dont il suffit de prononcer le nom pour être entendu de tout le monde : homme étonnant, vraie lumière de son siècle, qui devait projeter sa clarté sur les âges futurs : que de traits expressifs, que de pensées fines et délicates ne lui ont point été empruntées et par le philosophe de Genève, qui a bien soin de ne pas s'en

Digitized by Google

vanter, et avant lui par Pascal qui, plus ingrat, disait encore du mal d'un livre où il avait puisé une bonne partie de ce qu'on regarda long-temps comme son plus beau titre à la renommée littéraire. Etrange faiblesse humaine de vouloir toujours une gloire sans partage !..... *On ne fait son proufit*, dit Montaigne, *qu'au dommage d'autrui*.....

J'ouvre au hasard le livre des Pensées, et je lis ce passage :

« Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut pour marcher à son ordinaire, s'il y avait au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. »

On serait tenté, je l'avoue, de croire cette pensée de Pascal, sachant surtout que ce livre a été écrit après sa malheureuse aventure du pont de Neuilly, dont son imagination ne fut que trop frappée; mais, qu'augurer, quand on la retrouve tout entière dans les Essais :

« Qu'on jette une poutre entre ces deux tours de Notre-Dame de Paris, d'une grosseur telle qu'il nous la faut à nous promener dessus : il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté, qui puisse nous donner courage d'y marcher comme si elle était à terre. » [1]

C'est bien la même pensée; Pascal la présente en d'autres termes; mais que je préfère la manière naïve, pittoresque de Montaigne : *qu'on jette une poutre*

---

[1] Nous avons rajeuni en partie l'orthographe des passages empruntés aux auteurs du XVI.e siècle.

Digitized by Google

entre deux tours ! N'est-ce pas peindre? ne semble-t-il pas que l'action va se passer sous nos yeux? nous ne saurions le nier, la gloire de l'invention et de l'expression demeure toute au philosophe du XVIme siècle.

Et quand Destouche fait dire à son philosophe marié :

Oui, tout m'attache ici; j'y goûte, avec plaisir,
Les charmes peu connus d'un innocent loisir.
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie :
La folle ambition n'y trouble point ma vie.
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser?
Les muses aussitôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grâce à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage,
J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême :
Hors de mon cabinet, je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement toujours contrarié,
Ici je suis garçon; là je suis marié.....

Imitait-il Montaigne dans la description de sa chère librairie?

« Là, dit notre philosophe, je feuillette à cette heure un livre, à cette heure un autre, sans ordre et sans desseing, à pièces décousues. Tantôt je rêve, tantôt j'enregistre et dicte, en me promenant, mes songes que voicy..... J'y passe la plupart des jours de ma vie, et la plupart des heures du jour..... C'est là mon siége; j'essaie à m'en rendre la domination pure, et à soustraire ce seul coin à la communauté

Digitized by Google

et conjugale, et filiale, et civile; partout ailleurs je n'ay qu'une autorité verbale, en essence, confuse. Misérable à mon gré, qui n'a chez soy où estre à soy, où se faire particulièrement la cour!.... Si quelqu'un me dit que c'est avilir les Muses de s'en servir seulement de jouet et de passe-temps, il ne sait pas, comme moy, combien vault le plaisir, le jeu, le passe-temps, etc..... »

Ce morceau respire la morale la plus douce et la plus convenable au bonheur du sage. Les Essais sont pleins de pareils traits, et il n'est pas une page, une phrase même, qui ne fournisse un sujet de profondes méditations : livre unique, extraordinaire, où Montaigne a tout dit; journal composé de pièces décousues, mais dont les feuilletons instructifs, consultés jusqu'à ce jour sous le rapport de la pensée, s'offrent encore à notre admiration sous le rapport du style. Tournures piquantes, couleurs vives, hardiesse d'expression, voilà des qualités qui excitent sans cesse l'attention, et qui doivent nous servir de modèles.

[1] Remontons de quelques années, nous rencontrons Rabelais et Marot; celui-ci, créateur d'un genre qui porte encore son nom, inimitable tant qu'il n'a pas voulu forcer son talent; celui-là, doué d'une imagination grotesque et spirituelle tout à la fois, improvisateur, si je puis m'exprimer ainsi, d'une langue où les mots de halle sont alliés aux expres-

[1] On sera peut-être surpris que je n'aie pas poussé plus loin mes recherches; mais les troubadours ne sont pas des auteurs français, et ces auteurs même qui sont antérieurs au siècle de François I.er, offrent plus d'intérêt aux érudits que d'avantages à nos écrivains.

Digitized by Google

sions de génie... Combien n'ont-ils pas contribué à la gloire de plusieurs de nos écrivains !... Que de scènes piquantes le curé de Meudon n'a-t-il point fourni à Racine, à Molière, à Beaumarchais[1] ? Que de contes ingénieux ! que de sujets de fables à notre naïf Lafontaine qui, bien que du XVIIme siècle, semble n'être que l'expression épurée du XVIme. En effet, il avait une prédilection pour les auteurs de cette époque, et le grand observateur du pays des Papimanes était son *vade mecum*.

Nous ignorons si notre *fablier*, dans ses lectures favorites, s'est quelques fois arrêté sur Ronsard, ou s'il partageait l'ingratitude de ses contemporains envers un poète auquel on peut appliquer ce mot d'Ovide : *magnis excidit ausis*. Quoiqu'il en soit, Ronsard l'*anacréontique* a deviné le ton du bonhomme, dans le sonnet suivant :

« Qu'il me soit arraché du doux sein de sa mère
Ce jeune enfant Amour, et qu'il me soit vendu !
Il ne fait que de naître et m'a déjà perdu :
Vienne quelque marchand, je le mets à l'enchère.
D'un si mauvais garçon la vente n'est pas chère ;
J'en ferai bon marché..... Ah ! j'ai trop attendu.....
Mais voyez comme il pleure ; il m'a bien entendu !
Apaise-toi, mignon, j'ai passé ma colère ;
Je ne te vendrai point : au contraire, je veux
Pour page t'envoyer à ma maîtresse Hélène
Qui toute te ressemble et d'yeux et de cheveux,
Aussi fine que toi, de malice aussi pleine.
Comme enfans vous croîtrez et vous jouerez tous deux :
Quand tu seras plus grand, tu me paieras ma peine. »

Grâce, naïveté, abandon, tout est renfermé dans ce

[1] Beaumarchais a fait aussi plusieurs emprunts à Montaigne.

Digitized by Google

sonnet : ne semble-t-il pas échappé de la plume de Lafontaine ?

Croirait-on trouver tant de goût et de pureté dans un poète auquel Boileau a fait une si mauvaise réputation ? Sans doute, quand il donne à un enfant mort dans ses premières années les épithètes d'*ocymore* et d'*oligochronien*, il est bien permis de trouver cela *beaucoup trop grec*.

Mais lorsqu'il dit à sa mignone, en parlant d'une rose :

« Les plis de sa robe pourprée
» Et son teint au vôtre pareil ;

Lorsqu'il s'écrie :

» O vraiment marâtre nature,
» Puisqu'une telle fleur ne dure
» Que du matin jusques au soir !

Lorsqu'enfin il donne à cette rivale de la rose les conseils intéressés d'un amant :

» Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
» Comme à cette fleur la vieillesse
» Fera ternir votre beauté. »

Il n'y a là ni *grands mots*, ni *faste pédantesque*.

« Malherbe a-t-il bien osé biffer de tels vers, et Despréaux les avait-il lus ? »

Heureux le poëte vendômois, si au lieu d'imiter servilement les Anciens et les Italiens, il n'eût jamais écouté que les inspirations de sa muse ! Il sentit, mais trop tard, la faute qu'il avait commise. Devenu vieux avant le temps, et lorsqu'il pouvait sortir de cette vie ombragé des lauriers que lui décernèrent

Digitized by Google

ses contemporains, [1] il semblait prévoir le jugement de la postérité, et manifestait l'intention de revenir sur ses œuvres. La mort le surprit; il s'en alla avec le regret de ne pouvoir accomplir son dessein. Tel André Chénier, marchant à l'échafaud, s'écriait en portant la main sur son front: « Mourir, et j'avais quelque chose là! »

Le goût est certainement une qualité bien précieuse; mais quand un écrivain en aurait quelquefois enfreint les lois, ce n'est point un motif pour méconnaître ses heureuses inspirations. Le vrai littérateur rend justice aux beautés de style qui peignent la nature avec de vives couleurs, dans quelque auteur, dans quelque langue que ce soit. En effet, si nous admirons le *dacruoen guelasasa*, [2] le *frigus opacum*, le *gelidæ fontium perennitates*, en un mot, tant d'expressions qui brillent dans les Anciens et dans leurs imitateurs les plus heureux, pourquoi refuserions-nous la même admiration aux traits pittoresques, aux alliances de mots que l'on remarque dans nos vieux auteurs et principalement dans Ronsard.

Voici une charmante comparaison qu'il a empruntée du Bembe, et qu'il a su embellir:

> Comme un chevreuil, quand le printemps détruit
> Du froid hiver la poignante gelée,

---

[1] La cité palladienne lui envoya une Minerve d'argent.

[2] *Iliade*, liv. 6. Adieux d'Hector.

On connaît la belle imagination de Casimir Delavigne:

« Le souris maternel brille au milieu des pleurs.

Et celle de Le Brun:

« Que de ses yeux en pleurs s'échappe un doux sourire ».

Digitized by Google

Pour mieux brouter la feuille emmiellée,
Hors de son bois avec l'aube s'enfuit ;
Et seul et sûr, loin de chiens et de bruit,
Or' [1] sur un mont, *or'* dans une vallée,
Or' près d'une onde à l'écart récélée,
Libre, s'égaie où son pied le conduit. »

Digne d'Horace et d'Anacréon, la feuille *emmiellée*.. n'est-ce pas la nature elle-même !.... *Il faut emmieller le vase à l'enfant*, dit Montaigne. Ce mot qui aujourd'hui ne s'emploie guère au sens propre est vraiment à regretter, ne fut-ce que pour traduire ce vers :

Pane egeo, jam mellitis potiore placentis.

Libre, s'égaie où son pied le conduit : Ce vers semble disputer de légèreté avec le chevreuil.

Labruyère a dit : « Marot, par son tour et par son style, semble avoir écrit depuis Ronsard. » Oui, si on compare Marot avec Ronsard le *pindarique*, non, si on le compare avec Ronsard l'*anacréontique*.

Qu'on nous permette de citer encore ce poëte trop peu connu.

EXTRAIT DE L'ODELETTE A UN AUBESPIN.

Bel aubespin verdissant,
Fleurissant
Le long de ce beau rivage,
Tu es vêtu, jusqu'au bas,
Des longs bras
D'une lambruche sauvage.

Le chantre rossignolet,
Nouvelet,

[1] *Or'* pour *ores*, qui était plus harmonieux que *tantôt* son synonyme.

Digitized by Google

Courtisant sa bien-aimée [1],
Pour ses amours alléger,
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Quel ton léger et sémillant!.... Ce rythme est dû à Ronsard et à Dubellay..... Remi Belleau s'en est servi avec succès pour célébrer le mois consacré à Vénus.

Avril, l'honneur et des mois
Et des bois,
Avril, la douce espérance
Des fruits qui sous le coton
Du bouton
Nourrissent leur tendre enfance [2].

Marmontel cite une pièce de Dubellay, [3] qui peut soutenir la comparaison avec les meilleures odes d'Anacréon. Aux inversions des langnes anciennes, ce poëte joignait l'allure franche et légère de Marot, avec des expressions plus relevées. On en jugera par le passage suivant de la chanson du Vanneur.

---

[1] Ne croirait-on pas entendre les accens de l'Anacréon espagnol :

« Con que sublimes cantares
» O ruisenor, celebras
» Tù dicha, y de tù amada
» El tierno afan recreas. » (MELENDÈS.)

[2] Cette métaphore est encore plus gracieuse que celle de Léonard :

« Le fruit couvert de ses langes de rose,
» Ne montre encor que son germe naissant. »
(Imité de THOMPSON.)

[3] Encyclopédie, dictionnaire de littérature (au mot *anacréontique*.)
Élémens de littérature (au même mot.)
Il cite encore de jolis opuscules de Marot, un sonnet de Ronsard et cette charmante odelette que nous avons déjà indiquée :

« Mignonne, allons voir si la rose, etc. »

Digitized by Google

A vous troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure,
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez,
J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses aussi;
Ces vermeillettes roses,
Tout fraîchement écloses
A côté du souci.

Et *Desportes*, n'en dirons-nous rien! lui dont Boileau veut bien parler honorablement, mais qui précédemment avait reçu de Ronsard le titre de premier des poëtes français. On trouve chez lui cette mélancolie douce et rêveuse qui semble révéler un poëte de nos jours.

Dans une de ses pastorales, Desportes se représente mollement couché sur le gazon, et contemplant la courrière des nuits, claire, argentée, il s'écrie:

«..... Et me mets à penser
Au sort heureux du berger [1] de Latmie:
Lors je souhaite une aussi douce amie,
Mais je voudrais en veillant l'embrasser. »

On sent encore bien mieux le charme de ces vers, quand on sait qu'ils renferment une allusion à Diane de Cossé-Brissac, la dame de ses pensées.

Toute la France répétait ses chansons. Elles respirent une facilité, une élégance, une harmonie digne des meilleurs poëtes. Nous ne pouvons résister

[1] Endymion.

Digitized by Google

au plaisir de rappeler un couplet de la *Villanelle* adressée à l'inconstante Rozette.

Où sont tant de promesses saintes,
Tant de pleurs versés en partant?
Est-il vrai que ces tristes plaintes
Sortissent d'un cœur inconstant?
Dieux, que vous êtes mensongère!
Maudit soit qui plus vous croira!
Nous verrons, volage bergère,
Qui premier s'en repentira.

Je ne saurais mieux terminer cette revue de nos anciens poètes, qu'en citant *Madeleine* et *Catherine Des Roches*, également recommandables par leurs vertus, leur beauté, leurs talens, et que l'on pourrait surnommer les *Deshoulières du* 16.e *siècle.*

Unie à sa mère par les mêmes goûts et le plus tendre attachement, Catherine refusa tous les partis qui se présentèrent. La mort ne put les séparer : atteintes de la peste qui désola le Poitou, en 1587, elles succombèrent le même jour.

Le *sommeil* n'exauça point la touchante prière que lui adressait Catherine :

Ne m'abandonnes point, ô bienheureux sommeil!
Mais viens toutes les nuits abaisser la paupière
De ma mère et de moi; fais que la nuit dernière
Ne ferme de long-temps nos yeux au doux soleil.

Ainsi soit pour jamais le silence sacré,
Fidèle avant-coureur de ta douce présence!
Ainsi l'ombreuse nuit révère ta puissance!
Ainsi les beaux pavots fleurissent à ton gré! [1]

---

[1] Il y a quelque chose d'antique dans le tour de cette strophe.
Extremum hunc, Arethusa mihi concede laborem!
Sic tibi, cùm fluctus subterlabère sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam!
(VIRGILE, Ecl. X.)

Digitized by Google

On a dit souvent que Montaigne et Rabelais n'étaient pas de leur siècle ; on peut en dire autant de Madeleine et de Catherine Des Roches. Toutes les deux déplorent l'ignorance où languissait alors ce sexe charmant, qui ne doit pas sans doute faire son occupation exclusive de la littérature, mais à qui l'on ne saurait refuser, sans injustice, de chercher un délassement dans le culte des muses.

Ce qui m'a le plus frappé dans les poésies de Madeleine des Roches, c'est le début d'un *sonnet sur la mort de son amie :*

> Las ! où est maintenant ta jeune bonne grâce
> Et ton gentil esprit, *plus beau que la beauté* !
> Où est ton doux maintien, ta douce privauté ?
> *Tu les avais du ciel, ils ont repris leur place* ! [1]

Ces vers n'étaient-ils pas connus de Lafontaine, lorsqu'il disait :

> « Et la grâce plus belle encor que la beauté. »

Ces expressions heureuses que nous avons fait remarquer, ces traits hardis, ces tournures métaphoriques, grâcieuses la plupart du temps, souvent même sublimes, ne sont-ce pas là des beautés réelles, admirables, à imiter ? Et ces diminutifs si pittoresques, si harmonieux, qui font le charme des langues italienne et espagnole, ces diminutifs que rien ne saurait remplacer, ne devons-nous pas les regretter et chercher à les introduire de nouveau, si non dans la haute poésie, au moins dans les pasto-

---

[1] On pourrait citer le dernier vers comme exemple de sublime de sentiment.

Digitized by Google

rales, et dans ces pièces légères qui empruntent toutes leurs grâces des descriptions naïves de la nature. [1] Ne serait-ce pas encore enrichir notre langue, que de rappeler à leur usage des mots excellens qu'une fausse délicatesse avait rejetés, des mots qui rendraient si bien des idées que nous ne pouvons exprimer que par les détours prétentieux de la périphrase. Bannissons les illusions ; effaçons enfin cette tache de *roture* imprimée à des termes qui n'ont rien de bas. On a poussé la chose trop loin, c'est à nous d'en arrêter les progrès, et de délivrer notre langue du purisme étroit de ces froids grammairiens plus propres à étouffer une littérature sous le poids de la gêne, qu'à lui donner ce libre essor qui est le signe distinctif du génie.

Fallacieux, *ombrageux* (dans le sens de *umbrosus*), étaient tombés en dessuétude : qu'avaient donc ces mots de ridicule en eux-mêmes pour être proscrits? On y revient généralement, et ce n'est pas sans un vif sentiment de plaisir que, dans un ouvrage signalé par M. de Châteaubriand comme l'un des plus distingués de l'époque actuelle, nous avons remarqué ce dernier mot pris dans son sens propre.. « En remontant la crête du *Lido* (dit M. Ch. Nodier), l'on se sent attiré à l'aspect d'un bosquet de chênes... qui se divise çà et là en groupes frais et *ombrageux*.

Étrangeté, disait Laharpe, est un mot indispen-

---

[1] Prenons pour exemple cette expression de Ronsard : *Les bois verdelets*. Ne peint-elle pas merveilleusement la primeur de la saison de Flore? Ce premier développement des feuilles, si bien décrit par M. Kératry, dans ses *inductions physiologiques*.

Digitized by Google

sable pour la critique littéraire. On a senti la justesse de la remarque et la force de l'expression sans doute, car on commence à le remettre en circulation. N'en fera-t-on pas autant du mot *soudaineté* que semble regretter Delille :

« Cette soudaineté qui plaît tant à Montaigne. »

Labruyère reconnaissait qu'on avait eu tort de se priver de certains mots; il exprima ses craintes d'en voir passer d'autres, et engagea fortement ses contemporains à les conserver. Il avait raison, car suivant l'axiôme vulgaire, *rien n'est plutôt* gagné que ce qu'on épargne. Pourquoi ce judicieux écrivain n'a-t-il pas donné suite à son idée? La tâche était digne de lui, et il ne fallait pas moins qu'un talent comme le sien pour attaquer de front ce caprice destructeur qui sacrifie des termes propres à d'autres qui leur sont inférieurs sous le rapport de la justesse et de l'harmonie.

Je pourrais encore ajouter à la nombreuse énumération faite par Labruyère; mais il suffira d'en indiquer la source. Lisons nos vieux auteurs, et pour peu que notre indulgence leur pardonne quelques expressions surannées, [1] quelques mots prétentieux,

---

[1] *Surannées* pour nous, mais non pour leurs contemporains... Quel poète oserait dire aujourd'hui avec Racine... *Le poil hérissé*...

« Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
« L'œil farouche, l'air sombre, et le *poil hérissé*. »
(*Iphigénie*, acte V, scène dernière.)

Ou bien avec Rousseau : Le *molle empire* ?

« C'est vous qui sur ce molle empire,
» Au gré du volage zéphire,
« Conduisiez au port son vaisseau. »
(*Ode au prince de Vendôme.*)

Digitized by Google

burlesques même, nous arriverons à des locutions de choix, à des alliances de mots qui nous charmeront l'oreille, et nous feront jouir d'un plaisir d'autant plus grand qu'il semble inespéré. Tel en gravissant péniblement des monts escarpés et bordés de précipices, le voyageur est encouragé par le *prospect* [1] d'une plaine riante et fertile qui doit le dédommager de ses fatigues.

Mais ce fruit est-il le seul que nous ayons à retirer de cette lecture ? Le XVIe siècle ne mériterait-il que cette épigraphe *sunt verba atque voces prœtereàque nihil?* Non, nous ne sommes plus au temps de la critique minutieuse : on considère aujourd'hui les ouvrages dans leur ensemble, et, sous ce rapport, nos vieux auteurs seront encore pour nous une source d'agrément et d'utilité !

Les droits de Montaigne une fois reconnus, ouvrons *Charron*, cet esprit régulier, si fort dans l'art de prouver le pour et le contre, secret qu'il n'a légué qu'à *Rousseau*; *La Boétie*, digne ami de Montaigne, esprit moulé au patron d'autres siècles; *L'Hopital*, poète latin, mais orateur français, qui le premier consacra dans nos annales la plus belle application du mot *tolérance; de Thou*, citoyen intègre, historien hardi, véridique, dont les œuvres seraient dans toutes les mains, si pour exprimer ses idées, il se fût servi d'une langue qui pût leur donner du cours; *Amyot*, écrivain simple, élégant, nourri de la lecture des Anciens, et qui cependant, de l'avis même de Montaigne, connut le mieux les secrets de la

[1] Montaigne.

Digitized by Google

langue française ; [1] *Henry Estienne*, nom à jamais vénéré des hellénistes, observateur, comme Rabelais, des mœurs de son siècle, et qui sut les lui reprocher dans son apologie d'Hérodote ; D'*Aubigné*, disciple de Juvénal, dont la poésie mâle et nerveuse, au milieu de sa rudesse, révèle un cœur droit ; *Olivier-de-Serres*, le père de l'agriculture française, estimé du bon Henry et de Sully, et à qui l'on peut appliquer à juste titre, ce vers du Virgile français :

« Qui fait aimer les champs fait aimer la vertu. »

et enfin tous les écrivains qui depuis François Ier jusqu'à Malherbe, ont plus ou moins contribué à préparer la gloire du grand siècle..... Et *Mont-Luc* [2] et *Lanoue*, et *Brantôme* et *Marguerite ;* quels avantages ne nous offrira pas la lecture de leurs mémoires? Ceux de la *Reine* de *Navarre* surtout sont écrits avec une clarté et une facilité précise qui marquent le rang que devait occuper notre langue dans l'art du récit. Cet art qui charme dans madame de *Staal*, qui attache dans madame de Sévigné, et qui captive dans notre bon Lafontaine, est fils du 16e siècle; et si nous voulons le relever, aujourd'hui qu'il semble à son déclin, c'est à cette source qu'il faut nous abreuver. Oui, fouillons ces premières illustrations; c'est notre patrimoine, c'est une terre qui rendra au décuple.....

---

[1] Aussi est-il goûté des étrangers mêmes :

« Je suis une Gauloise du Nord, disait l'impératrice Catherine ; je « ne lis qu'Amyot et Montaigne. »

[2] Je ne parle ici que de son style énergique, et non des actions atroces qu'il regardait comme un titre de gloire. *Mentita est sibi iniquitas !*

Digitized by Google

Poètes, nous y puiserons, outre des expressions et des tournures pleines de vivacité et de fraîcheur, des rhythmes variés et parfaitement assortis aux sujets..... [1] *Historiens*, nous nous formerons à ce ton de vérité, de simplicité et de franchise qui attire la confiance du lecteur..... *Orateurs* et *Philosophes*, nous y rencontrerons partout le type de cet esprit libre-penseur auquel on reconnaît notre nation.

Peut-être m'accusera-t-on ici de trop d'enthousiasme pour le XVIe siècle ; on dira que dans mon admiration aveugle, je présente la médaille du beau côté, mais que si l'on en regardait le revers, l'enchantement disparaîtrait..... Non, je ne cherche point à montrer cette époque littéraire sous un faux jour, ni à lui donner plus de relief qu'elle ne mérite. Je n'ai point les yeux fascinés, je ne saurais me dissimuler ses défauts : il y en a de bien grands ; mais en cela même, je prétends qu'ils sont moins à craindre. C'est caché seulement que l'écueil est dangereux!..... Et, si dans l'enfance de la littérature, au milieu des troubles et des guerres civiles, le mauvais goût qui prévalait a pu tromper nos vieux auteurs sur le véritable génie de notre langue, leurs écarts sont trop apparens pour être contagieux. Quel écrivain en effet serait tenté aujourd'hui d'imiter l'enthousiasme factice de Ronsard le pindarique, ou les obscénités du curé de Meudon? Qui voudrait suivre Baïf et Dubartas dans les replis sinueux de leur phrase compliquée? On verra avec regret ces erreurs

[1] Cette variété de rhythmes se retrouve en effet dans les ouvrages de deux poètes chers à la France, M. de Lamartine et M.me Tastu.

Digitized by Google

de style à côté d'expressions grâcieuses ou sublimes [1]; mais l'esprit les rejettera pour n'avoir à imiter que celles-ci, voilà notre but; c'est l'éclectisme que nous voulons. Tel est le sentiment des vrais littérateurs qui vont puisant partout ce qu'ils jugent convenable à leurs inspirations.

Au reste, ce n'est pas à l'imitation des auteurs du XVIme siècle, mais bien à celle des écoles étrangères, qu'il faut attribuer cette teinte lugubre qui s'est introduite dans notre poésie, ces récits extravagans dont le bon sens français fera justice. [2] ..... J'ai vu

---

[1] Nous en citerons encore quelques exemples :

« Et votre teint sentait encore son enfance.
» Un sommeil languissant la tenait mi-penchée.
« Un baiser enfantin.
« Moissonner des désirs. etc., etc. »

RONSARD.

[2] Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable ;
Il doit régner partout et même dans la fable.

M. Andrieux a supérieurement développé ces vers de Boileau, dans deux articles insérés au *Mercure de France*, 1810, T. 3 et 4. — Voici la conclusion :

« Tenons donc pour certain que Boileau, en recommandant aux poètes le vrai, n'a voulu parler que du *vrai relatif* et *idéal*, qu'il faut bien distinguer du *vrai positif* et *matériel*. »

« Que le *vrai positif* règne dans l'histoire, dans les sciences exactes et naturelles ; qu'on l'emploie à instruire les hommes par les leçons du passé et de l'expérience, à perfectionner les arts, à améliorer l'existence physique dans les sociétés humaines. »

« Le *vrai idéal* servira à rendre les hommes eux-mêmes plus heureux, en les rendant meilleurs, en s'adressant à leur imagination, en élevant leurs ames, en leur inspirant des passions nobles et utiles, en dirigeant ou calmant celles qui peuvent nuire, enfin en faisant admirer, aimer et imiter tout ce qui est véritablement beau et bon, tout ce qui porte l'empreinte de la raison, de la loyauté et de la vertu. »

Digitized by Google

une mère infortunée fondre en larmes à l'aspect de deux lithographies où le crayon de Boulanger a reproduit les principales scènes de la ballade des fantômes..... Pourquoi se plaire ainsi à désenchanter la vie? Ah! du moins, lorsque le chantre des *Nuits* rouvre la tombe de sa fille, c'est pour en faire surgir une immortelle espérance..... Pourquoi recourir à d'horribles fictions, quand on possède un si beau talent, quand on sait peindre la nature avec des couleurs si fraîches?

« Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
Le beau pommier trop fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps. »

« Et l'arc-en-ciel des nuits teint d'un reflet d'opale
Le nuage aux franges d'argent. »

« Elle allait moissonnant les roses de la vie. »

Remarquons cette alliance de mots; elle appartient à Ronsard :

« Ceuillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »

Oui, je le répète, il était poète celui qui, pres-

Maintenant je demanderai quel est le but de *Faust*, de *Manfred*, du *Vampire*, de *la Ronde du Sabat*, si ce n'est de nous glacer d'épouvante..... Tandis que *Paul et Virginie*, où règne, je crois, un intérêt assez vif, *René*, admiré de lord Byron lui-même, *Atala* et le *Lépreux de la cité d'Aoste* où les émotions fortes ne manquent point, nous offrent en même temps de grandes et salutaires leçons. Voilà le vrai caractère de la littérature :

..... *Simul et jucunda et idonea dicere vitæ.*

Digitized by Google

sentant sa fin prochaine, s'écriait avec l'accent de Millevoye :

« Avant le soir se clorra ma journée. [1] »

Il était poète celui qui a défini en vers dignes de Rousseau le système du philosophe Thalès.

« Là [2] sont par la nature encloses ;
Les semences de toutes choses,
Éternelles filles des eaux. »

Honneur donc au jeune littérateur qui a consacré ses veilles à réparer l'injustice de six générations ! Honneur aux deux écrivains amis et rivaux de gloire, qui ont tracé un tableau si fidèle et si animé du XVIme siècle ! Leurs lauriers ont troublé mon sommeil, ces lauriers décernés par notre premier corps littéraire ; j'ai osé marcher sur leurs traces : puissent mes faibles essais obtenir les suffrages des hommes éclairés, admirateurs des beautés littéraires de tous les temps et de tous les lieux ! Leur approbation est le seul bien où j'aspire : ce sera aussi ma plus douce récompense.

---

[1] Charles Durant, poète contemporain, a imité ce vers dans une ode anacréontique.

« Ah ! trompons le destin
» Qui clot notre journée
» Souvent dès le matin. »

[2] Dans l'Océan.

Digitized by Google

RELATION

DUN

VOYAGE DANS LES LANDES.

Digitized by Google

Digitized by Google

RELATION

D'UN VOYAGE

DANS UNE PARTIE DE NOS LANDES,

PAR M. BARTAYRÈS,

LU A LA SOCIÉTÉ, LE 21 MARS 1832.

MESSIEURS,

Après le rigoureux hiver de 1830, dans un article inséré dans le *Journal de Lot-et-Garonne*, en réponse à des observations qu'on me faisait sur les dommages éprouvés par les chênes-liéges, je pris, pour ainsi dire, l'engagement d'aller faire un tour dans les Landes, afin de voir si l'on ne pouvait pas rémédier un peu au mal causé par le froid à ces arbres précieux. J'ai profité de quelques jours de repos que m'ont laissé les vacances dernières pour tenir ma promesse. J'ai fait encore plus. Ce n'est que sur la lisière des Landes que l'on cultive des chênes-liéges : comme je voyageais un peu pour l'instruction de mes enfans qui étaient avec moi, nous avons poussé nos courses vagabondes, la boussole à la main, à travers ces tristes régions jusques aux frontières de notre département. Il est impossible à celui qui passe dans ces lieux pour la première fois, aux mois d'août et de septembre, de n'être pas vivement touché de l'état

Digitized by Google

malheureux des habitans que des fièvres endémiques rendent semblables à des spectres ambulans. J'ai cru voir des moyens de rémédier à l'insalubrité de l'air et des eaux dans certains cantons. Je ferai part de ce que je pense à cet égard, à la suite de ce que j'ai à dire sur les chênes-liéges. Je ne serais pas étonné que quelques unes de mes idées parussent peu fondées à quelques membres de cette honorable société : il n'y a dans le sujet que je me propose de traiter rien de mathématique ; par conséquent je ne réponds de rien ; je voudrais être utile à une population qui a droit d'intéresser toute ame sensible : voilà tout.

Les chênes-liéges conservent leurs feuilles toujours vertes pendant l'hiver. Ce n'est qu'au mois de mai et de juin que les vieilles tombent et sont remplacées par les nouvelles. Dans l'année 1830, à cause de la rigueur du froid qui sécha leur verdure, tous ces arbres se dépouillèrent dès le mois de mars : l'alarme fut générale ; mais la plus grande partie ayant reverdi au mois d'avril, la consternation fit place à une trop grande confiance : en effet, plusieurs de ceux qui avaient poussé la feuille nouvelle sont morts depuis, ou sont si languissans que c'en est fait d'eux si l'art, si les soins de l'homme ne viennent au secours de la nature. Cependant une personne qui ne connaîtrait pas la teinte particulière du feuillage de ces chênes, ne les croirait pas malades en les voyant à une certaine distance. Qu'on se défie de ceux que leur verdure glauque fait ressembler de loin à nos saules ou mieux à des oliviers. Cette parure est étrangère et funeste : elle vient d'une foule de lichens qui couvrent le vieux liége des branches. Ces plantes parasites pros-

Digitized by Google

pèrent singulièrement lorsque l'arbre dépérit, et finissent par étouffer ses pousses languissantes et ses débiles bourgeons. Les arbres à liége n'aiment pas les terrains bas et humides : aussi entre Barbaste et Réaup, surtout aux environs du ruisseau de Béas, il y a des endroits où il en est mort la moitié et même les trois quarts, pendant que sur les collines élevées des environs de Xaintrailles, la perte ne s'élève pas au-delà du dixième et même du vingtième : ces généralités souffrent cependant bien des exceptions; et il y a tel ou tel côteau qui, quoique exposé au midi et parfaitement à l'abri des vents du nord, a extrêmement souffert. Je crois que cela vient de ce que nous eûmes deux époques de froid. La neige abondante qui défendait la partie inférieure du tronc des arbres pendant la première période, fondit au premier dégel; et dans les endroits abrités et exposés au soleil la végétation commença avec force. Le second froid trouvant les canaux gorgés de sève les fit éclater en gelant le liquide et décomposa tous les tissus. Au reste le chêne-liége présente, dans sa végétation, des particularités dont les naturalistes ne se sont point encore occupés. Du moins parmi les divers ouvrages écrits par les savans sur la physiologie végétale, je n'en connais aucun qui en parle; il est nécessaire de donner quelques notions là dessus afin de rendre raison des divers accidens survenus à cette espèce d'arbres, et de mieux sentir quels sont les remèdes que l'on peut apporter au mal.

Dans ce que j'ai dit dans le temps sur les chênes-liéges, j'ai distingué avec raison le liége des couches corticales; mais j'ai eu tort de le confondre avec la

Digitized by Google

partie du tissu cellulaire qui enveloppe les arbres dicotylédones, et qui prend dans les jeunes tiges le nom de *tissu herbacé*, à cause de sa belle couleur verte. Malgré que j'aie encore besoin de plusieurs expériences pour décider quelques questions très-intéressantes sur les chênes-liéges, je crois cependant avoir assez étudié cette espèce d'arbres pendant mon voyage, pour assurer que le liége est une substance, ou, si l'on veut, un tissu cellulaire particulier aussi distinct du tissu herbacé que le liber et les autres couches corticales le sont de l'aubier. On sait que, dans tous les arbres dicotylédones, il suinte chaque année, au temps de la sève, entre l'écorce et l'aubier, une liqueur mucillagineuse appelée *cambium*. Dans les chênes-liéges, il se fait encore à la surface extérieure des couches corticales un écoulement du suc propre de l'arbre, aussi abondant et aussi régulier que celui du cambium, et qui donne une couche de liége comme l'autre fournit un nouveau liber et une couche de bois. Il suit de là que l'on peut connaître l'âge du liége par les diverses zones dont il est composé, et qui sont d'autant plus colorées, qu'elles sont plus anciennes. Cette supputation peut même se faire avec plus de certitude que l'on ne fait celle de l'âge de l'arbre par les couches de bois, parce que, à cause de la sève d'août, il se fait souvent deux de ces dernières couches dans un an, tandis que l'écoulement du suc propre venant, à ce qu'il paraît, après celui du cambium, dure pendant tout l'été et l'automne. C'est pendant les mois de juillet et d'août qu'il est le plus abondant; aussi est-ce pendant ce temps que l'on lève le liége; et cette

Digitized by Google

séparation se fait avec autant de facilité, que la décortication pendant la sève. Voici les expériences que j'ai faites et qui viennent à l'appui de ce que je viens de dire : je pris un rejeton vigoureux de deux ans, et dont la hauteur était de cinq ou six pieds ; dans la pousse de l'année, il n'y avait rien qui ne fut commun à tous les arbres dicotylédones. C'était l'épiderme, le liber bordé extérieurement par le tissu herbacé, et une couche ligneuse entourant la moëlle. Je n'ai pas besoin de dire que tous ces tissus se tenaient ; mais dans la pousse de l'année précédente, j'ai trouvé (au mois de septembre) une feuille de liége attachée intérieurement à l'épiderme et entièrement séparée du tissu herbacé par un liquide assez abondant. La couleur rougeâtre du liége tranchait auprès de la belle couleur verte du tissu herbacé. J'ai examiné ensuite un rejeton plus vieux, mais toujours très-vigoureux ; j'ai vu qu'à proportion que la pousse se trouvait plus ancienne, le liége augmentait en épaisseur, au point d'opérer bientôt quelques déchirures partielles dans l'ancien épiderme. Les lésions se multipliant progressivement, l'écorce a fini par ne présenter plus qu'une surface raboteuse, qu'une suite de boursouflures se repliant sur quelques lambeaux d'épiderme ; mais toujours j'ai trouvé le liége séparé du tissu herbacé par un fluide. Dans les vieux troncs, lorsqu'on a enlevé le liége, la liqueur qui couvre les couches corticales, jointe à celle qui coule pendant le reste de la saison, forme en se desséchant une petite couche raboteuse qui sert d'épiderme, et entre laquelle se fait le suintement de l'année suivante.

Digitized by Google

Comment maintenant l'épiderme qui n'est formé que par la réunion des parois les plus extérieures du tissu cellulaire se sépare-t-il de ce tissu au printemps de la seconde année ? Comment la même solution s'opère-t-elle les années suivantes entre le liége et le même tissu, quoiqu'ils soient adhérens l'un à l'autre hors le temps de la sève ? Est-ce par des causes analogues à celles qui produisent la séparation du liber d'avec l'aubier, à la même époque ? Je le pense, sans en avoir aucune preuve.

En second lieu, le fluide qui produit le liége est-il le même que celui qui se trouve dans les vaisseaux de l'écorce, ou bien est-il élaboré en particulier par le tissu cellulaire ? Dans le premier cas, ce serait le suc vital ou le *latex* de Scultz ; au lieu que dans le second ce serait le suc propre : tout ce que je puis dire, c'est qu'il paraît suinter du tissu herbacé dans les jeunes pousses. Des expériences microscopiques que je me propose de faire pourront seules décider la question.

D'après l'exposé précédent, on sent que le froid a pu 1° faire éclater le liége et le séparer des couches corticales sans endommager ces dernières ;

2° Décomposer tous les tissus de l'écorce sans attaquer l'aubier ;

3° Désorganiser l'aubier avec l'écorce ;

Ces trois accidens sont arrivés. Le premier qui fut presque général donna d'abord beaucoup d'inquiétude aux propriétaires ; ils craignaient qu'il ne rendît sans valeur, pour plusieurs années, la récolte du liége ; mais, contre leur attente, l'ancien liége s'est resserré ; et le nouveau, en se formant, s'est parfai-

Digitized by Google

tement attaché à l'autre. M. de Lusignan m'a montré tout le liége qu'il a fait lever cet été dernier; et nulle part je n'ai aperçu le défaut d'adhérence que l'on redoutait.

Secondement, j'ai des morceaux d'écorce où tous les tissus extérieurs étant désorganisés jusqu'à l'aubier, celui-ci, au moyen du cambium, a formé une nouvelle écorce; en sorte qu'on voit les anciennes couches corticales enchassées entre l'ancien liége et le nouveau. Cet accident est néanmoins très-rare. En général, partout où le liber a été désorganisé, le mal s'est étendu jusqu'à l'aubier. Examinons donc le troisième cas qui est le seul qui ait eu des suites funestes. La désorganisation dont il s'agit a eu lieu principalement au pied de l'arbre: dans ce cas, la partie de l'écorce endommagée se trouve entièrement détachée de l'aubier; et l'on voit presque partout que l'eau a séjourné entre les deux; les surfaces sont noires, et l'on ne peut les toucher sans se tacher les doigts; mais si l'accident est arrivé plus haut, l'écorce est adhérente à l'aubier. Il est résulté de là que les bourrelets formés en bas par la partie de l'arbre qui n'a pas souffert, s'avancent sous l'écorce en la soulevant et sans s'y attacher, tandis que ceux qui se trouvent à la partie supérieure du tronc, après avoir lutté quelque temps, ont fini par faire casser l'écorce morte, et se disposent à passer par-dessus; en sorte que, si on abandonne la nature à elle-même, lorsque dans la suite on abattra ces arbres, l'ouvrier étonné trouvera enclavées dans le bois des zones entières ou des parties de zones composées de couches corticales et de liége. On voit par là qu'il est utile d'enlever

Digitized by Google

toutes les parties mortes de l'écorce. Les bourrelets, d'ailleurs, plus libres dans leur marche, auront plutôt recouvert la partie désorganisée de l'aubier. Une dernière considération qui est d'une haute importance, c'est que sous l'écorce morte du bas de l'arbre vont se réfugier tous les insectes destructeurs des végétaux : c'est là que l'on trouve des paquets de cette espèce de bourre cotonneuse dans laquelle sont déposés les œufs du bombyce dont la chenille fait tant de mal aux chênes-liéges. Écrasez sans pitié ces dangereux voisins, si non ils dévoreront vos arbres déjà languissans, et vous feront amèrement repentir de votre négligence. Ne croyez pas qu'il faille bien du temps pour enlever ces écorces mortes : en moins d'un quart d'heure, j'ai nettoyé cinq ou six arbres. Une autre opération un peu plus longue que je ne pense pas pourtant qu'on doive négliger, c'est de retrancher toutes les branches mortes, ayant soin de faire les coupes le plus verticalement qu'il sera possible, afin que la pluie ne puisse pas y séjourner. Enfin, bêchez, remuez la terre, ou plutôt le sable, et chaussez-en le pied de vos arbres. Parmi ceux qui sont entièrement écorcés par le bas, plusieurs sont morts, un plus grand nombre languissent, et quelques-uns se portent assez bien. Si vous rehaussez le terrain, les bourrelets de ceux qui vivent encore auront bientôt atteint le sol; et poussant alors des racines, ils vous laisseront hors de toute crainte. D'ailleurs, il est rare que ceux mêmes de vos chênes qui ont succombé, n'aient pas plusieurs rejetons qui, recevant les sucs de toutes les racines, donnent les plus brillantes espérances; mais ces pousses si vigou-

Digitized by Google

reuses ne tiennent souvent à la souche maternelle que par quelques filets, et peuvent être abattues et arrachées par un coup de vent un peu violent. Si vous enterrez leur base, le gros bourrelet qui s'y est formé poussera des racines, et l'arbre nouveau pliera, mais ne risquera rien des fureurs de l'orage. En un mot, plus vous avez souffert, plus vous devez faire d'efforts pour conserver ce qui vous reste, pour réparer vos pertes. Le découragement et le désespoir n'ont jamais enrichi personne.

Venons maintenant aux moyens que je crois propres à assainir un peu certains cantons. Pour qu'on puisse mieux apprécier mes idées à cet égard, il est nécessaire de donner quelques notions géodésiques sur les Landes; d'abord je crois que tout naturaliste qui, sans avoir aucun système arrêté d'avance, viendra examiner ce pays-là, conviendra sans peine que les sables qui le couvrent sont une couche indépendante, et qu'ils y ont été jetés sur un terrain antérieur par quelque catastrophe survenue à notre globe. A Houeillès, les habitans se servent pour les constructions grossières d'un grès rouge-noir extrêmement ferrugineux que l'on prend, m'a-t-on dit, à une carrière qui se trouve à une demi-lieue de là. Près de Fargues on rencontre à deux ou trois pieds sous le sable un calcaire bitumineux pétri, pour ainsi dire, de planorbes. Dans une infinité d'autres endroits j'ai vu le sable reposer sur un calcaire entièrement semblable à celui qui couronne la plaine de la Garonne, près d'Agen.

Enfin ce qui m'a frappé le plus, c'est le vallon assez escarpé au fond duquel coule le ruisseau de

Digitized by Google

Buzet; la pente à gauche, c'est-à-dire celle qui est du côté de Damazan, est couverte de sable aussi bien que la plaine supérieure jusques au cap du Bosq, pendant qu'il n'y en a pas, pour ainsi dire, un grain sur la pente opposée : aussi on voit un côté couvert de pins maritimes et de chênes-liéges, tandis que à l'autre le paysan fait prospérer le tabac, le chanvre et le froment; le ruisseau seul sépare ces deux genres de productions si opposées. Cependant le terrain qui est sous le sable est absolument de même nature que celui qui est à droite; cela paraît dans les endroits mis à nu par les éboulemens et surtout dans la puissante couche calcaire où se trouve cette caverne ou grotte immense qui se prolonge, dit-on, sous terre jusqu'à plus d'un quart de lieue; au reste il importe fort peu au sujet que je traite que le terrain et le sable qui le couvre, appartiennent à la même formation, ou en fassent deux indépendantes; il suffit que le premier existe sous l'autre; et je l'appellerai *terrain inférieur*. Ce nom n'indiquant qu'une situation respective, ne sera sujet à aucune discussion.

Les Landes proprement dites, ne sont qu'une suite de plaines sablonneuses, presque nivelées, où l'on rencontre à peine quelques buttes et quelques légères dépressions. En descendant de Xaintrailles, par exemple, si on dirige ses pas vers l'ouest jusques aux extrémités de notre département, on ne rencontre que deux humbles collines dont la déclivité est si peu prononcée que l'œil peut à peine l'apercevoir; la première passe à Tillet : Houeillès est sur la seconde; l'Avance coule dans la première plaine; dans la seconde se trouve ce que j'ai entendu nommer Avançot

Digitized by Google

par les gens du pays : au-delà de Houeillès est le Ciron. Ceux qui n'ont vu l'Avance qu'à Casteljaloux, sont loin de la connaître telle qu'elle est dans les Landes, c'est-à-dire avant de se perdre dans les sables, et surtout depuis Durance jusques au pont de Gorre. Que l'on se figure quelques pouces cubes d'eau se traînant et s'embarrassant au milieu des petites inégalités d'un sol sablonneux et tourbeux qui les rend infects ; il n'y a point de lit fixe ; et les bords sont presque partout un terrain, pour ainsi dire, pourri et noir comme de l'encre, insidieusement couvert de joncs et de carex, où l'on trouve seulement de distance en distance quelques mottes qui résistent un peu à la pression. Le naturaliste profite de ces points solides pour aller cueillir les corolles d'argent du *parnassia palustris*, et les têtes ensanglantées du *sanguis sorba officinalis ;* heureux, lorsque, observant bien les lois de l'équilibre, il ne glisse pas dans la vase, et ne s'y enfonce pas jusqu'à mi-jambe, et même jusqu'au genou. Il est inutile de s'arrêter sur l'Avançot qui n'est qu'un diminutif de l'Avance, ni sur le Ciron, qui ne fait, pour ainsi dire, que paraître sur le sol de notre département. Presque tout le pays est inondé pendant la saison pluvieuse ; et pendant l'été les rayons du soleil réfléchis par les sables y font éprouver une chaleur insupportable ; dans le temps le plus chaud on trouve cependant de l'eau presque partout à 3 ou 4 pieds de profondeur ; mais cette eau qui a croupi en général sur de la tourbe, est détestable.

D'après les réflexions précédentes on sent bien qu'il est rigoureusement impossible de faire jamais des Lan-

Digitized by Google

des un pays bien sain ; il faudrait changer la constitution même de ces tristes régions, ce qui n'est pas au pouvoir de l'homme ; il faudrait que Dieu y creusât de profondes vallées, ou, pour parler géologiquement, qu'il s'y fît quelques soulèvemens dans la direction est-ouest jusqu'à l'Océan ; et alors cette nappe immense d'eau que l'on trouve, comme je l'ai dit, à quelques pieds au-dessous du sol, s'écoulerait en ruisseaux et en fleuves qui porteraient partout la fécondité, la richesse et la salubrité. Cependant on pourrait encore combattre avec quelque avantage contre les causes d'insalubrité dont nous avons parlé, dans certaines communes où la réunion de plusieurs familles aisées fournit quelques ressources à l'art. Durance, par exemple, n'a pas à se plaindre de la qualité des eaux ; on trouve à quelque distance vers le sud-sud-est quelques sources dont les eaux m'ont paru fort bonnes ; mais malheureusement l'Avance qui passe à côté de cette ville, a pour source des marais situés au sud-ouest, et se jette dans d'autres marais situés au nord-est dont elle ne se débarrasse qu'en partie et avec peine. Tous ces marais se desséchant presque en entier dans l'été, répandent au loin des miasmes putrides : de là ces fièvres qui pendant trois ou quatre mois de l'année affligent les habitans infortunés de cette cité ; or, je ne crois pas qu'il soit absolument impossible de délivrer le pays de ce triste fléau.

1° Il faudrait faire disparaître les sinuosités sans nombre de l'Avance et ne lui laisser que les grandes courbures commandées par la déclivité du terrain. Par ce moyen on augmenterait la pente des eaux.

2° On serait obligé de creuser à ce ruisseau un

Digitized by Google

lit de quelques pieds de largeur seulement, et de lui former des bords factices avec des madriers de pin afin d'empêcher l'éboulement des sables. On laisserait à des endroits convenables de petites ouvertures pour l'écoulement des eaux de la plaine pendant la saison pluvieuse. Il est bon d'observer à l'égard des deux articles précédens que les dépenses qu'ils occasionneraient seraient bien peu de chose à cause que l'on travaille dans le sable avec la plus grande facilité, et que le bois de pin n'est presque d'aucune valeur sur les lieux.

3° Enfin garnissez d'arbres ces nouveaux rivages. Outre que leurs racines entrelacées affermiront ce terrain mouvant, ils assainiront singulièrement l'air; car on sait depuis long-temps que les feuilles des végétaux, au moyen de la lumière, décomposent l'acide carbonique, retiennent le carbone et versent l'oxigène dans l'atmosphère. L'aune ordinaire ou vergne, et le bouleau blanc prospéreraient dans ces lieux marécageux. Bien plus, un homme honorable qui emploie des revenus immenses non aux folies d'un vain luxe, mais à faire travailler les ouvriers, à secourir le pauvre, et à soulager tous les genres d'infortune qui sont à sa connaissance, un ami éclairé des arts qui accueille avec enthousiasme les personnes que l'étude de la nature amène dans quelqu'un de ses vastes domaines, M. Digeon m'a assuré qu'une foule d'arbres de l'Amérique septentrionale viendraient très-bien dans les endroits humides des Landes. Il se ferait certainement un plaisir de fournir toutes les espèces qui conviendraient et qu'il possède dans son superbe parc de Poudenas. Quel serait un jour l'étonnement

Digitized by Google

du botaniste qui n'aurait pas visité ces contrées depuis long-temps, de trouver des végétaux de tant de pays divers dans un lieu où il ne croissait auparavant que des bruyères, et de voir la riante verdure des Champs-Élysiens sur les bords fangeux du noir Cocyte.

J'ai déjà dit que dans les Landes on n'avait besoin en général que de creuser 3 ou 4 pieds dans le sable pour trouver l'eau. Quelle est la couche imperméable qui retient la nappe liquide à une si petite profondeur? [1] je l'ignore. Voici seulement ce que j'ai vu à Houeillès : le sable, d'abord mobile, commence à trois ou quatre pieds du sol à se tasser, à s'agglutiner et finit par n'être bientôt plus qu'une espèce de grès ferrugineux. C'est là qu'on trouve l'eau; mais elle est mauvaise; elle laisse au fond des vases dans lesquels on la reçoit un dépôt roussâtre qui annonce le métal qu'elle baigne. On n'a jamais creusé au delà de ce grès, et je crois que l'on a tort. Voici mes raisons :

Dans notre voyage nous avons visité avec le plus grand soin toutes les sources voisines des lieux par où nous passions : outre le désir de nous instruire, celui de satisfaire à un besoin impérieux entrait pour beaucoup dans nos recherches. Lorsque pendant la brûlante saison de l'été on traverse des plages arides où les eaux que l'on trouve sont presque toutes amères et nauséabondes, la découverte d'une source bienfaisante est une bonne fortune. Quel plaisir de boire à longs traits l'onde fraîche et transparente, d'y plonger ses mains ardentes, de la regarder couler !

[1] J'ai vu depuis ce mémoire que c'était une couche puissante d'argile.

Digitized by Google

on étale ses vivres sur le gazon, et l'on fait un de ces repas délicieux connus des seuls naturalistes. Enfin avant de partir on jette les restes de la vieille eau à laquelle on ne touchait qu'avec réserve avant l'heureuse rencontre, pour en prendre d'autre plus fraîche et plus limpide. Eh bien, parmi toutes les sources que nous avons rencontrées, les mauvaises ont leur origine dans le sable qui est à la surface, pendant que les bonnes partent du *terrain inférieur*. Nous n'avons pas trouvé d'exception à cette règle. Il ne faut pas cependant s'imaginer que les fontaines dont l'eau est excellente, soient géométriquement plus basses que les autres; cela ne serait vrai qu'autant que les deux espèces d'eau sortiraient de la même coupe verticale, ce qui n'arrive jamais: mais dans quelques endroits le terrain inférieur affleure en s'avançant comme une espèce de promontoire. S'il y a là un ressaut, on est presque sûr de voir jaillir de dessous une couche calcaire un courant d'eau excellente. Parmi beaucoup d'exemples de ce fait, je me contenterai d'en citer deux qui m'ont le plus frappé. En descendant l'Avance, depuis le pont de Gorre jusques à la tour qui appartient à M. Digeon, on trouve dans le sable qui forme les bords du ruisseau deux ou trois petites fontaines dont l'eau quoique très-limpide est détestable, pendant que sur la droite un peu plus bas et à une très-petite distance de l'édifice, le terrain inférieur affleurant sur le bord du ruisseau, il sort de dessous une couche calcaire de quelques pouces d'épaisseur une belle source dont l'eau est très-saine. En allant de Houeillès à Casteljaloux on trouve avant d'arriver à Pompogne, un ressaut, une espèce de coupe où le

Digitized by Google

terrain inférieur est mis à découvert; et de dessous une couche calcaire de deux ou trois pieds d'épaisseur sort une source dont l'eau est délicieuse et qui est assez abondante pour faire aller un moulin; [1] mais à une centaine de pas plus bas ce puissant cours d'eau s'étend, s'épuise pour arroser les prairies sablonneuses qui sont auprès de l'église, et disparaît semblable à ces hommes vertueux et sensibles qui ne font que passer sur la terre, mais dont tous les instans de la vie sont marqués par des bienfaits, et qui meurent victimes de leur humanité. En continuant notre route nous rencontrâmes une verrerie [2] dont le propriétaire nous fit un éloge pompeux d'une fontaine qu'il avait dans son jardin et qui servait à désaltérer ses ouvriers. Hélas! en la voyant formée dans le sable, je jugeai bien autrement de la bonté de son eau; et je ne me trompais pas. Mais, dis-je au propriétaire, est-ce que cette eau si excellente ne donne pas la colique? — Pardonnez-moi lorsqu'on en boit pour la première fois; mais au bout de quelques jours on ne ressent plus rien. Je me gardai bien de conseiller à cet homme si prévenu de creuser un peu plus bas pour trouver une meilleure source: c'eût été certainement peine perdue; mais je dirai aux habitans de Houeillès dont plusieurs sont très-riches: percez le grès et la couche imperméable qui soutient la couche malsaine de votre eau, et vous pouvez être presque certains que vous y trouverez une nappe d'eau bienfaisante. Il ne serait même pas impossible que, comme le terrain inférieur affleure et s'élève sur la

[1] C'est la fontaine de *la Doux*.

[2] C'est la verrerie du *Tremblet*.

Digitized by Google

lisière des Landes, on ne rencontrât à Houeillès une source remontant et jaillissant au-dessus du sol. Pour agir avec prudence, il faudrait prendre l'avis des gens de l'art afin d'écarter des travaux la couche supérieure d'eau et de l'empêcher ensuite de descendre et de se mêler à la couche inférieure qu'elle détériorerait sans aucun doute.

Mais ce n'est pas assez de connaître les moyens de se procurer de bonnes eaux, d'assainir un endroit, il faut encore songer à l'exécution et trouver pour cela des ressources pécuniaires suffisantes. Or il est inutile d'attendre des secours du gouvernement : on ne peut pas même compter sur les fonds du département : les améliorations dont nous avons parlé, sont locales ; et les frais doivent être supportés par les communes intéressées. D'un autre côté les revenus communaux sont presque nuls dans les Landes ; et si l'on excepte un petit nombre de gens aisés qui ont reçu une éducation soignée dans les colléges ou pensions des grandes villes voisines, le reste de la population vit dans une ignorance, une apathie et une indifférence pour tout ce qui regarde leur santé, dont il est impossible de se faire une idée à moins de l'avoir vue. A l'appui de mon assertion je me contenterai de rapporter deux traits. En passant par la tour d'Avance, nous trouvâmes malades et languissantes presque toutes les personnes employées à l'exploitation de la ferme. « Hé bien, me dit un » homme instruit qui nous accompagnait et qui les » connaissait très-bien, puis qu'il est de Xaintrailles, » je suis sûr que ces gens-là aiment mieux boire de » l'eau détestable de l'Avance, parce qu'elle coule

» auprès de leur maison, que d'aller trente pas plus
» loin puiser une eau excellente à la belle source au-
» près de laquelle nous avons pris notre repas. »

Trois jours auparavant nous avions été à Durance, où notre intention était de coucher ; mais ayant trouvé dans la principale auberge de la ville tous les lits occupés par des malades, comme nous racontions notre aventure à quelques personnes qui étaient sur la place publique : « Vous êtes étonnés de cela, nous
» dit un des assistans, eh ! mon Dieu ! il n'y a pas
» de maison en ville qui n'ait ses malades. Vous voyez
» là bas ce gendarme : c'est le seul qui se porte assez
» bien : le reste de la brigade est au lit. » Comme le plus jeune de mes fils me disait en latin pour ne pas être entendu : « Allons-nous en, papa : j'aime
» mieux coucher dans un bois, sur le sable, que
» de rester ici. » L'assistant comprenant son idée à son air d'impatience : — « Mon jeune Monsieur, il
» vous faudra bien mourir un jour ! » — « Oui, oui;
» mais le plus tard possible. » « Au reste, nous dit
» un autre habitant, nous savons bien que nos ma-
» rais sont la cause de notre mal ; mais s'il fallait
» seulement trouver six francs pour les dessécher,
» personne ne donnerait un sou. Ce n'est rien que
» ces fièvres là : ce n'est pas une maladie : elles ne
» sont funestes qu'aux étrangers : nous y sommes
» accoutumés nous autres : nous ne mourons pas de
» cela. » « Eh ! quoi ? m'écriai-je, ces enfans et ces
» femmes pâles et languissans ! ces cadavres qui se
» traînent dans les rues ! vous n'appelez pas cela des
» malades ! »

En disant ces mots avec feu, je lisais sur le visage

Digitized by Google

de ces gens là qu'ils étaient fort étonnés que je ne trouvasse pas leur conduite très-raisonnable et très-sensée. Si les anciens Grecs, dont l'imagination riante couvrait du voile de l'allégorie toutes les vérités physiques et morales, avaient eu à parler des Landes et de leurs habitans, ils n'auraient pas manqué de dire : « Entre l'Adour, la Garonne et l'Océan était jadis » un pays fertile arrosé par de belles rivières et en- » trecoupé de mille ruisseaux. Contens des biens » que leurs champs leur prodiguaient, les habitans » déploraient le malheur des hommes qu'ils voyaient » jetés sur leurs côtes par la tempête, et que la folle » passion des richesses exposait ainsi aux caprices » d'une mer orageuse. Ils osèreut même un jour » pousser des imprécations contre Neptune qui sem- » blait favoriser cette cupidité. Le souverain des » flots indigné de cette audace, d'un coup de son » trident souleva l'antique Océan jusques dans ses » abîmes et couvrit de vagues écumantes ces hardis » profanateurs. Des masses immenses de sable com- » blant alors tous les vallons, ne firent de ce beau » pays qu'une vaste et stérile plaine. Adieu, vertes » prairies ; adieu, limpides ruisseaux ; les Napées et » les Nayades épouvantées avaient fui devant le cour- » roux du puissant maître des mers ; et les dieux » même qui présidaient aux fleuves de cette contrée, » se retirèrent tristement emportant leurs urnes des- » séchées. A leur place les pâles fièvres furent char- » gées d'entretenir à quatre ou cinq pieds du sol une » funeste nappe d'eau dont la vertu est d'inspirer à » tous ceux qui en boivent une molle indifférence et » le triste oubli de leur santé. »

Digitized by Google

Parlons sans figure : qu'attendre d'une pareille population? Rien, absolument rien, si les personnes riches, si les personnes bien élevées du pays voient avec indifférence le sort du pauvre peuple ; car quant à elles, elles échappent à la plupart de ces maux en se soignant, en se nourrissant bien. Mais ne sera-t-on bon que pour soi? Si j'étais de ce pays là et que les habitans me fissent l'honneur de penser à moi pour maire, je leur dirais : « Mes amis, je n'accepterai cette place, si le choix de notre roi répond à » votre idée, qu'à condition que nous travaillerons » ensemble à dessécher nos marais, à nous procurer » de bonnes eaux : contribuons tous à cela, les riches » avec de l'argent, et les pauvres en donnant quelques » journées de travail. Je ne veux pas d'une charge où » je ne pourrais faire le bien de personne. » Croit-on que le peuple fût insensible à ce langage? Il ne faut qu'une tête forte, qu'un magistrat courageux, passionné, pour ébranler, pour entraîner toute une population. Et quand on rencontrerait des obstacles, faut-il se décourager? Ne fera-t-on le bien que pour être applaudi? Et doit-on écouter un malade qui refuse les remèdes qui doivent le guérir? Citoyens honorables qui êtes chargés de veiller au bonheur du pauvre habitant des Landes, si jamais vous vous sentiez fatigués de lutter contre sa coupable indifférence, allez à la capitale de l'ancien Armagnac : montez à l'esplanade qui sert de promenade publique : considérez les nombreuses et belles routes qui, partant toutes de ce lieu élevé comme d'un centre, vont aboutir à divers points de l'horizon pour unir les cités voisines par des communications aisées avec le

Digitized by Google

chef-lieu : voyez ensuite auprès de vous ce monument et cette statue que la ville d'Auch reconnaissante a fait élever à la mémoire de l'intendant fameux qui fut l'auteur de ces superbes constructions, à la mémoire de d'Etigny, de cet homme courageux qui brava pendant toute sa vie les murmures de l'ignorance et les cris de la calomnie, pour faire le véritable bien du peuple : mais les travaux auxquels vous présiderez, seront bien loin d'exiger de vos concitoyens d'aussi grands et surtout d'aussi longs sacrifices, sans leur être cependant moins utiles. Pendant votre vie votre nom sera béni de tout le monde ; et l'on gravera sur votre tombeau : *Ici repose le Maire bienfaisant qui assainit notre ville presque malgré nous.* Ou bien on donnera votre nom à la source que vous aurez fait découvrir. Cette modeste récompense vaudra bien un superbe obélisque que des peuples vaincus élèveraient à l'honneur et d'après les ordres du féroce conquérant qui aurait ravagé leurs provinces.

A. Bartayrés.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

LES YEUX DE LA TAUPE.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR

LES YEUX DE LA TAUPE,

LU A LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE D'AGEN.

PAR

M. BOURROUSSE DE LAFFORE,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

Lorsqu'on réfléchit aux difficultés qu'on trouve sur ses pas en cherchant la vérité, même pour les faits physiques, ceux qui sont du domaine des sens et de l'histoire naturelle, on éprouve un sentiment pénible, une sorte de découragement qui a quelquefois atteint les meilleurs esprits.

Mais, repoussant ces tristes idées, il faut avoir le courage d'examiner de nouveau ce qui paraît douteux, et surtout ce qui a été l'objet de controverses plus ou moins longues. Il faut, tout en conservant aux grands noms les égards qui leur sont dus, ne pas oublier que les hommes les plus laborieux n'ont pu tout voir eux-mêmes; qu'ils ont le plus souvent été obligés d'admettre pour vrai ce que les autres avaient dit avant eux, ou de juger sur de simples analogies; et enfin, dans certains cas, de prendre pour constant ce qui était seulement probable.

Digitized by Google

C'est ce qui est arrivé, à mon avis, au sujet des yeux de la taupe.

Les auteurs anciens avaient généralement admis qu'elle était aveugle; Virgile, dans ses *Géorgiques*, l'avance comme un fait reconnu :

> . . . . . *Sæpè exiguus mus*
> *Sub terris posuitque domos, atque horrea fecit;*
> *Aut* oculis capti *fodere cubilia talpæ.*

Le vulgaire partage encore cette opinion.

Mais les anatomistes modernes ont adopté l'opinion contraire; ils ont assuré, les uns après les autres, que ces animaux avaient des yeux. Bien plus, ils ont décrit leurs paupières. Quelques-uns ont dit que ces paupières peuvent être tirées de côté et perdre leur rapport avec les yeux qui se trouvaient ainsi à leur volonté, sous les peaux. D'autres ont assuré, avec l'air de la conviction, qu'il suffisait de mettre la taupe dans l'eau, pour voir ses yeux pendant qu'elle faisait des efforts pour se sauver.

M. Cuvier lui-même, dans son anatomie comparée, dit que la taupe a de petits yeux; et M. Desmarets, dans le dictionnaire d'histoire naturelle, publié en 1828, assure qu'elle voit.

Enfin, M. Savi, professeur à Pavie, ayant sans doute mieux étudié les taupes d'Italie, s'étant aperçu qu'elles n'avaient pas d'yeux, et voulant cependant concilier ce fait avec des autorités si respectables, a admis deux espèces de taupes : la première, qu'il a désignée sous le nom de *talpa cœca*, habite, dit-il, principalement les Apennins toscans et le Piémont; l'autre, *talpa europea*, se trouve presque seule dans les diverses contrées de l'Europe.

Digitized by Google

Ces deux espèces n'offrent d'ailleurs, selon lui, presque aucune différence sensible, quant à leur caractère physique.

J'ai dans le temps fait diverses recherches pour constater l'existence ou l'absence des yeux dans nos taupes.

Je me suis procuré plusieurs de ces animaux vivans, vigoureux, et sans nulle blessure. Je les ai longuement observés en les tenant dans des appartemens d'où ils ne pouvaient sortir, afin de juger par leurs mouvemens l'usage qu'ils peuvent faire de la faculté de voir.

J'ai vu qu'ils ne pouvaient éviter les corps qui se trouvaient sur leur passage, qu'après les avoir touchés; qu'ils ne se détournaient pas plus vîte des uns que des autres; qu'ils ne se rapprochaient pas plutôt de ceux-ci que de ceux-là, de la porte que de mes pieds.

Dans une autre occasion, j'avais attaché une taupe jeune et bien portante, par la patte de derrière, à une longue ficelle fixée à l'autre bout par un point fixe au milieu d'un appartement peu éclairé.

Lorsqu'elle eût renoncé à chercher à se dégager, et qu'elle commença à rester tranquille, je fis arriver brusquement sur sa tête les rayons du soleil, à l'aide d'un petit miroir que j'avais dans la main; elle y fut complètement insensible, et cependant le plus léger bruit que je faisais, surtout le plus petit mouvement que je me permettais la faisait frémir et recommencer ses efforts pour s'échapper. Cette expérience, refaite de mille manières, m'a toujours donné le même résultat.

Selon le conseil donné par le nouveau dictionnaire

Digitized by Google

d'histoire naturelle, j'ai mis une taupe dans un vase plein d'eau, espérant que pour mieux diriger ses efforts et se sauver, elle ouvrirait ses yeux, comme le prétend l'auteur de l'article qui assure qu'on voit briller de petits yeux. J'ai fait cette expérience à l'ombre et au soleil, et je n'ai rien vu briller.

J'ai d'autres fois tenu une taupe par le milieu du corps avec une pince plate, et de manière à ne pas la blesser, puis avec une autre pince je tenais une de ses pattes antérieures, afin de pouvoir bien observer la place que devrait occuper les yeux. L'animal faisait des efforts incroyables pour se débarrasser.

Dans cette position, j'ai pu et de bien près examiner à loisir et à un jour bien convenable toute la tête de cet animal. J'ai aperçu à la place des yeux, un espace rond, de deux lignes de diamètre, à peu près, dépouillé presque entièrement de poils, de couleur d'un gris fauve. Au milieu de cet espace se trouvait une petite saillie, du volume d'un grain de moutarde; cette saillie avait des mouvemens. Elle devenait par fois plus grosse et par fois plus petite; mais quelque soin que je me sois donné, dans toutes ces positions, il m'a été impossible de découvrir le reflet d'un œil ouvert; loin de là, le sommet de cette saillie, vu à la loupe, a paru couvert d'une peau grisâtre et pourvue d'un petit duvet fauve.

J'ai fait arriver sur cet œil prétendu tantôt la lumière ordinaire, tantôt les rayons solaires, ses mouvemens et sa forme n'ont pas changé.

J'ai ensuite disséqué la tête des taupes avec grand soin, et j'ai vu que sous cette portion de peau que je viens de décrire, se trouve un globule noir, d'un

Digitized by Google

volume moindre qu'un grain de moutarde; ce corps plongé dans un tissu cellulaire lache, graisseux, est irrégulièrement rond, et sa face antérieure ne diffère en rien de la postérieure. Je n'ai pu trouver ni nerf optique, ni muscles moteurs, même avec une forte loupe. J'ai pu détacher facilement ce petit globe de la peau qui passait par-dessus, et à laquelle il ne tenait que par le tissu cellulaire; et cette peau examinée avec le plus grand soin, même un peu desséchée, m'a paru sans ouverture quelconque.

Ensuite, j'ai observé le globe détaché à un microscope solaire très-bon et fort, et cependant je n'ai pu y rien découvrir de l'organisation connue d'un œil de mammifère, ni sa forme sphérique, ni sa cornée transparente, ni ses vaisseaux.

J'ai enfin ouvert ce globe avec un instrument très-délicat, et très-acéré; il en est sorti une humeur limpide, assez semblable à l'humeur vitrée, mais sans crystallin.

Aussi, il reste démontré pour moi que cet organe n'est pas plus propre à voir que le mamelon de l'homme n'est propre à fournir du lait, qu'il n'est que rudimentaire; et le résultat de cette loi immuable de la nature de passer par gradation d'une espèce à une autre, conservant dans celle-ci le type ou la trace des organes nécessaires à celle-là. Ainsi dans les carnivores, l'appendice vermiculaire des *cæcum* rappelle le vaste réservoir qui chez les herbivores contient les matières volumineuses qui ont servi à les nourrir.

B. LAFFORE.

Digitized by Google

Digitized by Google

POESIES.

Digitized by Google

Digitized by Google

ODE

A LA MÉMOIRE DE HENRI-LE-GRAND,

AU SUJET DE L'INAUGURATION DE LA STATUE DE CE MONARQUE, DONNÉE A LA VILLE DE NÉRAC PAR M. LE COMTE DE DIJON. (1830.)

> Arcus enim, et statuas, aras etiam templaque demolitur et obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas, contrà contemptor ambitionis et infinitæ potestatis domitor ac frenator animus ipsâ vetustate florescit.
>
> (PLINE, *Panégyrique de Trajan.*)

I.

C'est lui! j'ai reconnu son casque et son panache!
Ce panache immortel dont la couleur sans tache
Brilla de tant d'éclat aux campagnes d'Ivri!
J'ai reconnu son glaive à la gloire fidèle,
Et l'écharpe aux glands d'or, que broda Gabrielle;
Salut! noble Henri!

Salut! voici le jour où, pour lui rendre hommage,
Notre reconnaissance attendait ton image :
Cette image chérie est présente à nos yeux!
Un peuple, ivre de joie, autour d'elle se presse;
Chantez, gais troubadours! tressaillez d'allégresse,
Mânes de ses aïeux!

O Dijon! grâce à toi, la modeste Beïse
De gloire avec la Seine aujourd'hui rivalise!

Digitized by Google

Il a parlé; soudain un nouveau Phidias
Fait couler dans l'argile une ardente matière,
Et lui donne les traits et l'attitude altière
Du héros de Coutras.

Le voilà ce guerrier qui conquit son empire!
Dans ce bronze savant on dirait qu'il respire!
Quel port majestueux! c'est Henri tout entier,
Non point tel qu'on l'a vu, plein d'un bouillant courage,
Se frayer vers le trône, au milieu du carnage,
Un périlleux sentier,

Mais tel qu'il apparut au faîte de la gloire,
Alors que descendu de son char de victoire,
Et bornant sa vengeance à faire des heureux,
Il tendit à son peuple une main paternelle,
Pendant qu'il accablait l'audace criminelle
D'un pardon généreux!

Le mois riant des fleurs, pour embellir sa fête,
De myrtes d'Idalie a couronné sa tête,
Et Flore sur ses pas étale ses trésors :
Voyez ces verts lauriers, suspendus en guirlandes,
Et ces roses, en gerbe, odorantes offrandes
Des nymphes de ces bords.

Que j'aime à contempler ces armures brillantes,
Ces nobles écussons, aux devises galantes,
Et tous ces monumens de vaillance et d'amour!
Ombre du demi-dieu que la patrie adore,
Descends parmi ton peuple, et viens jouir encore
Des pompes de ce jour!

Digitized by Google

Ecoute! entends frémir les cordes de la lyre;
Vingt athlètes rivaux, dans leur brûlant délire,
Unissent leurs concerts en l'honneur du *bon Roi*!
Tous ont les yeux fixés sur sa demeure antique;
Tous viennent demander à ce lieu poétique
Des vers dignes de toi.

Vieux palais, vieux séjour des princes de Navarre,
Que d'autres, s'élevant sur l'aîle de Pindare,
Chantent les chevaliers et leurs brillans tournois;
Moins pompeux, je dirai les vertus du grand homme
Qui le firent asseoir, malgré la Ligue et Rome,
Au trône des Valois.

II.

Dès que la trompette guerrière
Sonne et retentit dans les airs,
Les yeux étincelans d'éclairs,
Henri vole dans la carrière :
Aussitôt je vois sur ses pas,
S'élancer au sein des combats,
Crillon, Rosni, Biron, Xaintrailles;
De s'illustrer ils sont jaloux;
Mais, pareil au Dieu des batailles,
Le Prince les efface tous!

Il se montre : Joyeuse tombe;
Mayenne éloigne ses drapeaux;
Le fier d'Egmont trouve sa tombe
Aux champs qu'il dispute au héros :
Soudain, vers Lutèce alarmée
Le vainqueur conduit son armée;

Digitized by Google

Un peuple affamé va périr....
Touché de ses maux, il s'arrête,
Et loin de hâter sa conquête,
Il ne songe qu'à le nourrir.

Tandis que l'audace rebelle
A ses fureurs s'abandonnait;
La Fortune te destinait
Une victoire encor plus belle!
Illustre émule de Titus,
Toi seul des peuples abattus
Devais soulager la souffrance,
Triompher du sort indécis,
Et faire oublier à la France
Les attentats de Médicis!

Femme horrible! coupable mère!
Tes fils descendus chez les morts,
Sans doute, dans sa coupe amère,
Épuisent le fiel du remords!
Leur chute a vengé tes victimes;
Le ciel, lassé de tant de crimes,
Brisa leur sceptre détesté....
Et de ta puissance funeste,
Reine superbe, il ne te reste
Qu'une affreuse célébrité!...

III.

Espère en l'avenir, ô France, plus d'alarmes!
Ton vengeur sur le trône est à peine affermi,
Qu'il appelle au pouvoir un grand homme, un ami,
Pour l'aider à sécher tes larmes,

Digitized by Google

Et réparer les maux que t'ont causé les armes
D'un parti criminel, de ta gloire ennemi.

Tel qu'un chêne orgueilleux qu'a frappé le tonnerre,
Mayenne, humilié, courbe son front hautain;
Les Seize, en frémissant, maudissent leur destin,
Et le char du Dieu de la guerre,
Dont l'affreux roulement épouvantait la terre,
Comme un bruit fugitif se perd dans le lointain.

IV.

Un jour pur et serein succède à la tempête;
Les rois pour l'exciter ne prodiguent plus l'or;
Le lion d'Ibérie en vain rugit encor,
Le héros le terrasse; et l'aigle à double tête
Devant ses lis vainqueurs arrête son essor!

Sur un sol, arrosé des pleurs de la patrie,
Le soc de Triptolème est remis en honneur:
Entendez les chansons du joyeux moissonneur;
Au sein de nos cités, admirez l'industrie
D'un peuple que la paix vient de rendre au bonheur!

V.

Il sera libre! en vain la discorde cruelle
Par un cri de révolte au combat le rappelle:
Nulle voix ne répond à ce cri menaçant;
Alors, dans sa fureur elle brise l'épée
Que sa rage trompée
N'a pu teindre de sang.

Digitized by Google

En vain le fanatisme armant Rome et Genève,
Invoque de nouveau la puissance du glaive :
Henri sait enchaîner leur délire inhumain ;
Il oppose, à son tour, l'édit fameux de Nantes,
Aux bulles fulminantes
D'un pontife romain.

Il fait plus : dépouillant l'orgueil du diadême,
A l'empire des lois il se soumet lui-même ;
La liberté renaît, brillante de splendeur,
Et reçoit de sa main une palme nouvelle,
Dont l'éclat lui révèle
Sa future grandeur.

VI.

Fléaux des nations à vos pieds abattues,
Quels seront vos destins, superbes conquérans ?
Que deviendront un jour ces marbres, ces statues,
Elevés par la crainte à l'orgueil des tyrans ?
Ils périront !... Tandis que leur masse imposante
Semble du temps jaloux braver la faux pesante,
De vos palais dorés la mort franchit le seuil,
Et vient rendre au néant la puissance coupable
Que le remords inévitable
Accompagne dans le cercueil.

Accablés sous le poids d'une affreuse mémoire,
Dans un juste mépris condamnés à vieillir,
Vos noms sont abhorrés ; et l'équitable histoire
A flétri les lauriers que Mars vous fit cueillir....

Digitized by Google

Mais la gloire modeste, à vaincre accoutumée,
Et qui du vrai héros fonde la renommée,
Arrive triomphante à l'immortalité!
Cette gloire sublime, ô Henri, fut la tienne;
Et c'est la seule qui soutienne
Les regards de la vérité.

J. P.....

Digitized by Google

LE TROIS DE MAI,

POËME,

PAR JASMIN, COIFFEUR,

AUTEUR DU CHARIVARI,

PIÈCE COURONNÉE PAR LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS D'AGEN, LE 5 MAI 1830.

En caressant des bords tapissés de verdure,
Le premier jour de Mai, le long d'un bois fleuri
La Béïse observait la royale masure,
Séjour de son illustre Henri.
Cette tour que les herbes couvrent,
Ces murs délabrés qui s'entr'ouvrent
Lui rappellent des temps meilleurs :
Elle jette un regard sur la sombre garenne,
Et, poussant un soupir, murmure ainsi sa peine,
Le front voilé, les yeux en pleurs :

« Sors pour jamais de ma pensée
» O de mon noble enfant triste et doux souvenir !
» Gémis, Nérac ! ma gloire est éclipsée ;
» Nymphes des bois, pleurez sur mon sort à venir :
» Quand du bon roi le nom se perpétue,
» Lorsque la Seine admire sa statue
» Autant qu'il plaît à son amour,
» Moi, telle qu'un ruisseau, sur la mobile arène,
» Dans un étroit canal, sans le voir, je me traîne...
» Et c'est de moi qu'il tient le jour !

Digitized by Google

LOU TRES DE MAY,

POËMO,

PER JASMIN, COIFFUR,

AUTUR DEL CHALIBARI,

PEÇO COUROUNADO PEL LA SOCIETAT D'AGRICULTURO, SCIENÇOS ET ARTS D'AGEN, LOU 5 DE MAY 1830.

En flourejan un tap que berdejâbo
Lou loun d'un bos coubèr de roumani;
Lou prumè May, la Baïzo obserbâbo
Lou grand castèl de soun illustre Hanry.
Aquelo tou que las herbos capèlon;
Aques biels murs fendaillats, li rapèlon
Un ten hurous;
Pousso un soupir, et fixan la gareno,
En murmuran, atal counto sa peno,
Lous èls en plous :

« O soubeni de moun noble maynatge !
» Daycho-m'esta, per graço! per pietat!
» Nerac, gemis! pastouros del bouscatge,
» Plagnès mon sort! moun trioumphe es passat.
» Et quand d'Hanry lou noum se perpetuo,
» Et quand la Seino admiro sa statuo
» Tan que li play,
» Jou, coumo un rioü, sul sable que carreji,
» Entre dus taps, sans lou beyre, aygourleji...
» Et souy sa may!!

Digitized by Google

» Oui, oui je suis sa mère, ô Béarn, et ton Gave
» Qui n'est que le parrain de cet enfant chéri,
» M'insulte cependant ; son fol orgueil me brave
» Depuis qu'un buste heureux lui rend les traits d'Henri.
» Ah ! sa statue aussi m'eût rendu son image,
» Mais le destin qui sans cesse m'outrage
» Et m'abreuve d'affronts sanglans,
» Malgré Dijon qui me l'avait donnée,
» Au fond d'un noir réduit la tenant enchaînée,
» Me la cache depuis dix ans. »

La Nymphe a dit : à ces mots qu'il recueille
Dijon jette sur elle un regard douloureux :
Le pâtre couronné de lis, de chèvre-feuille,
N'a plus de chants pour l'objet de ses feux.
Dans les guérets en proie à la ronce stérile,
Le laboureur taciturne, immobile,
Près de ses fils ne peut se consoler,
Et sur sa tour où le lézard réside,
Le vieux Nérac, de sa paupière humide,
A senti des larmes couler.

Mais tout-à-coup le bronze tonne,
Dijon tressaille et Nérac applaudit ;
Le bruit s'accroît, la Béïse s'étonne,
Et Feutrier se présente et lui dit :
« Mère d'Henri, triomphe, sois vengée !
» Le Gave dont l'orgueil t'a long-temps outragée
» Bientôt se verra confondu :
» De tes flots épurés embellis ces demeures ;
» Encor deux jours et le fils que tu pleures
» A tes regards sera rendu. »

Digitized by Google

» O, souy sa may, Bearnes! et lou Gâbo
» Tan bantariol n'es re que soun payri.
» Pourtan sa glorio et m'insulto et me brâbo,
» Surtout dunpèy qu'a lou buste d'Hanry.
» Ah! jou l'abioy sa statuo, et superbo!
» Mais lou destin que toutjours me rezèrbo
» D'affrouns sanglans,
» Malgré Dijoun que me l'abio dounado,
» Al foun d'un chay, la ten encadenado
» Dunpey dèts ans. » [2]

La nympho a dit : Dijoun, que l'escoutâbo,
Jèto sur elo un regard pietadous :
Lou pastourèl floucat de litso-crâbo,
Nou canto plus l'objèt de sas amous :
Lou bourdilé, din lou barèy fertille,
Countro l'aray rèsto mut, immoubille,
Prèt de sous fils :
Et, sur sa tou claüfido de sarnillos,
Lou biel Nerac sent toumba dios gremillos
De sous perpils.

Mais tout d'un cot la couloumbrino touno,
Dijoun, Nerac, de joyo an tressaillit.
Lou brut groussis, la Baïzo s'estouno;
Et Futrier se presento et li dit :
« May d'Hanriquet, [3] trioumpho! sès benjado.
» Sul mountagnol, sul riou que ta brabado,
» Repren lou pas;
» Torno esclari tas aygos tan troublados,
» Ploures toun fil.... enquèro dios journados
Et lou beyras!! »

Digitized by Google

Aux cris d'amour qui déjà retentissent,
Au bruit dont le canon frappe ces bords heureux,
Leurs habitans se réunissent
Autour du magistrat qui va combler leurs vœux.
Quand naît l'espoir les longs chagrins s'oublient ;
Pères, mères, enfans, jeunes, vieux, tous s'écrient :
» Vive Dijon ! Dijon sur nos cœurs a des droits :
» A notre amour tu peux aussi prétendre,
» O Feutrier, si tu viens pour nous rendre
« Le plus grand, le meilleur des Rois. »

Aussitôt la messagère
Aux cent bouches, aux cent yeux,
Porte d'une aile légère
Cette nouvelle en tous lieux.
Tes fils, Gascogne fidèle,
A la voix de l'immortelle
Qui remplit les champs de l'air,
Vers les bords, premier théâtre
Des jeux naïfs d'Henri Quatre,
Volent, prompts comme l'éclair.

Des vallons et des montagnes
Ils encombrent les sentiers ;
On ne voit dans les campagnes
Que piétons, chars et coursiers.
Le jour fuit, un autre brille :
A la fête de famille
De loin viennent en chantant
Mille et mille étrangers de tout rang, de tout âge,
Et Nérac n'en saurait contenir davantage,
Qu'il en arrive encore autant.

Digitized by Google

As crits d'amou que dejà reboumbisson,
Al brut flattous del canou rebeillat,
Lous Neraques hurous, se reunisson
Al tour del noble et digne magistrat.
Quand nay l'espoir lous pèssomens s'oublidon;
La may, l'efan, lou bièl, lou jouyne, cridon
Touts à l'un cot:
Oh! bibo tu, Prefet, que nous coummandes,
Ayman Dijoun, t'aymaren, se nous randes
Nostre Rèyot!

Cependen, la Renoumado
Esplandis rapidomen
La noubèlo fortunado
Per tout lou departomen.
Talèoü, coumo un cot d'esclayre,
On bey la Gascougno en l'ayre;
Et dins un sinne de crouts,
Cats as bords, prumè theatre
De las amous d'Hanry-Quatre,
Lous Gascous galopon touts.

Pèts et coumbos se claoüfisson
De milès de campagnars;
Lous grands camis se ramplisson
Et de pietouns et de chars.
Lou jour passo, un aoutre brillo,
A la fèsto de famillo
En cantan, cadun s'en bay.
Grand et pichou, riche et paoüre,
Et Nerac n'en pot plus claoüre
Que n'arribo enquèro may.

Digitized by Google

Enfin, du mois des fleurs au sommet des collines
La troisième aurore a brillé,
Et ses pleurs, goutte à goutte, en perles argentines,
Cessent de rafraîchir le gazon émaillé.
Tout se réveille à sa douce lumière,
Et le soleil à peine entré dans sa carrière
Jette un éclat si vif, si pur,
Qu'il semble que les Dieux, pour contempler la fête,
Ont tout-à-coup sur notre tête
Ouvert les deux battans de leurs palais d'azur.

Cependant sur les bords qu'arrose la Béïse,
Près du palais quel colosse imposant
S'élève enorgueilli d'une triple devise
Et recouvert d'un voile éblouissant?
Autour de lui rangée, une troupe guerrière
Présente au peuple une triple barrière;
Mais sous le fin tissu l'astre du jour a lui;
De ses rayons la statue est frappée,
Et les Gascons, à l'aspect d'une épée,
Déjà disaient : c'est lui! c'est lui!

Lorsqu'à travers la foule immense
Une foule nouvelle arrive lentement,
Non sans effort se fait jour et s'avance
Jusques au pied de ce beau monument.
Chacun reste immobile, et le tumulte expire :
Feutrier, qu'à son port, à son noble sourire
De toutes parts on reconnaît,
Donne un signal : soudain trois nymphes élégantes
Tirent trois blancs cordons; en ondes voltigeantes
Le voile tombe..... et notre Henri paraît.

Digitized by Google

Sus rocs anfin, la troisièmo journado
Del mes de May coummenço à punteja :
Tout se rebèillo et la fresco rouzado
En grus d'argen cèsso de gouteja.
L'ayre es tan pur, lou sourel que se lèbo
Per nous paga sa pu brillanto rèbo
Parey tan bèl,
Que l'on diyo, que, din la cour celèsto,
Lous dioüs, pressats de beyre notro fèsto,
An alandat lous grands battans del cièl.

Pourtan sul bord que fixo la Baïzo,
Prèt del palay, qual colosso impousan
S'ennarto fièr d'uno triplo debizo
Et rescoundut debat un bouèlo blan ?
A l'entour d'el uno troupo guerrièro
Presento al puple uno triplo barrièro,
Mes del sourel
Un rayoun d'or a trabersat la gazo,
Et lous Gascous à l'aspect d'uno espazo
Dejà dizion : Aquos el ! ! aquos el ! !

Quand à trabès aquelo foulo immanso
Uno aoutro foulo arribo lentomen,
S'oubro un passatge et paoü à paoü s'abanço
Jusquos al pè d'aquel bèl monumen.
Digun nou poulso et tout rèsto en silenço :
Lou boun Prefèt, qu'à sa noblo prestenço
L'on recouney,
Dono un signal ; tres nymphos se rebiron ;
Tres courdounets din lous ayres s'estiron
La gazo toumbo... et nostre Hanry parey !!

Digitized by Google

A son aspect, mille cris d'allégresse
Ébranlent le palais et montent jusqu'au Ciel :
Le voilà beau comme dans sa jeunesse,
Alors qu'il recevait le baiser maternel.
A ce peuple charmé qui des yeux le dévore
Le bon Roi semble dire encore :
« Braves Gascons, accourez tous ;
» A mon amour pour vous, vous devez croire ;
» Je mets à vous revoir mon bonheur et ma gloire,
« Venez, venez, approchez-vous ! »

Mais quels géans intrépides,
Sous d'amples toisons cachés,
S'avancent à pas rapides
Sur des échasses perchés ?
Rien, non, rien ne les arrête :
Auprès du Roi de la fête
Ils arrivent à grands flots,
Et de leurs nombreuses bandes
Le vieux chef, doyen des Landes,
Leur fait entendre ces mots :

« Habitans de la rase plaine,
» Vous qui pour contempler le meilleur des Bourbons,
» Au son du tambourin avez, à perdre haleine,
» Franchi bruyères et buissons,
» Le voici devant vous ! Je sais que son histoire
» Est présente à votre mémoire,
» Mais souffrez qu'en ce jour si long-temps souhaité
» Je vous rappelle encor dans la ville chérie
» Où son enfance fut nourrie,
» Ce qu'autrefois je vous ai raconté.

Digitized by Google

A soun aspect, milo crits d'allégresso,
Pan tramboula lous mures de soun palay.
Lou bachi, bèl coumo din sa jouynesso!
Semblo que bèn de bizità sa may.
Sous èls oubèrs al jour que lous esclayro,
Dizon al puple aberit, que lou layro :
« Brabes Gascous,
» A moun amou per bous aoü dibès creyre :
» Benès ! benès ! èy plazé de bous beyre ;
» Approucha-bous ! »

Mais quas geans intrépides,
De pèl d'oüillos cuirassats,
S'abançon à flots rapides,
Sur d'escarsos ennartats?
Nat obstacle lous arresto :
Proche del Rèy de la fèsto
Arribon touts à pilots ;
Et lou chef que lous commando,
Biel beteran de la Lando,
Lous y ten aquestes mots :

« Pastous de la razo plàno,
» Al soun del tambourinet,
» Abès franchit toujo et brâno
» Per beyre nostre Hanriquet.
» Lou bachi ! Bostro memouèro
» Se rapèlo soun histouèro ;
» Permetèz-me, cependen,
» Din sa bilo nourricièro,
» De bous tourna dire enquèro
» Ço que bous èy dit souben.

Digitized by Google

» Tous les siècles à leur passage
» Le citent pour exemple aux rois les plus parfaits :
» Si l'un exalte son courage,
» L'autre proclame ses bienfaits.
» Il est vrai que toujours, prêt à conter fleurette,
» Il se permit mainte amourette
» Que peut lui reprocher un sévère censeur ;
» Mais qui de nous le taxerait de crimes ?
» N'a-t-il pas racheté par mille traits sublimes
» Chaque faiblesse de son cœur ?

» Que de fois il quitta son palais magnifique
» Pour venir, le dimanche, en trompant tous les yeux,
» Prendre place au foyer rustique
» Où devisaient nos bons aïeux.
» Comme eux assis sur le bois ou la pierre,
» Mangeant leur pain de seigle et buvant dans leur verre
» Par des propos joyeux il payait son écot :
» De leur bonheur préoccupé sans cesse,
» Il s'assurait avec adresse
» S'ils mettaient tous la poule au pot.

» Et lorsqu'au loin, durant la guerre,
» Ce monarque victorieux
» D'un seul regard faisait trembler la terre,
» Avec plaisir encore il s'entretenait d'eux.
» Mais un jour, jour fatal ! cruelle destinée !
» D'un échappé d'enfer la rage forcenée
» Rendit nos pères orphelins ;
» Hélas ! depuis ce jour notre Lande à toute heure
» Se le rappelle et le pleure
» Triste comme ses vieux pins.

Digitized by Google

» Cado siècle à soun passatge
» L'offro per exemple as Rèys ;
» Se l'un banto soun couratge,
» L'aoütre cito sous bienfèys.
» Es bray, qu'en fèt d'amouretos,
» Nous a fèy *forço* escampetos,
» Mais, coumo sayan ingrats
» De gaoüza l'in fa de crimes,
» Offro milo traits sublimes
» Per cadun de sous pecats !

» Coumbien de cots, lou dimeche,
» Quitan sous brillans palays,
» Begno, sans se fa couneche,
» Al couffin de nostres pays.
» Achi, setut sur la duro ;
» Minjan lou pa de mesturo ;
» Bidan souben nostre got ;
» Adretomen s'infourmâbo,
» Et de sous èls s'assurâbo,
» Se mettion la poulo al pot.

» Et de lèn, penden la guèrro,
» Quand d'un regard soulomen
» Fazio tramboula la tèrro,
» Parlabo d'es, et souben.
» Mais un jour, ô destinado !
» Un moustre, uno amo dannâdo
» Nous randèt touts orphelins ;
» Dunpèy, la Lando à touto houro
» Se lou rapèlo et lou plouro,
» Tristo, coumo sous bièls pins.

Digitized by Google

« Enfin, le ciel nous le renvoie ;
» Le voilà ! qu'en nos cœurs Henri vive toujours ! »

Il dit, et mille cris de joie
Du champêtre orateur accueillent le discours.
Aux pieds du grand homme qu'ils cernent
Tous les géans à la fois se prosternent,
Tiennent sur lui leur regard attaché,
Et, dans l'ardeur qui les transporte,
Se relèvent soudain criant d'une voix forte :
« Nos yeux l'ont vu, Gascons, et nos mains l'ont touché.

A cet exemple qui l'excite,
Un peuple entier, un peuple impétueux
Accourt, vole et se précipite
Sur le bronze majestueux.
Cette multitude groupée
Baise ses fleurs de lis, son casque, son épée ;
Chacun vers lui veut s'élancer,
Et le colosse d'Henri-Quatre,
Pour se prêter aux vœux d'une foule idolâtre,
Vers elle a paru s'abaisser.

Mais le tympanon rallie
L'essaim des géans épars :
Les grelots de la Folie
S'agitent de toutes parts.
Jamais son riant empire
N'offrit un pareil délire ;
Ici, là, partout enfin,
On court, on danse, on se mêle,
Partout la soie étincelle
Parmi la bure et le lin.

Digitized by Google

» Anfin, Bioü nou lou ramboyo,
» Lou bachi, bibo Hanriquet ! ! »
Dit : et milo crits de joyo
Respoundon al Lanusquet.
As pès del Rèyot que cèrnon,
Tous lous geans se prostèrnon,
Et d'un ayre transpourtat,
Lous embrasson sans bergougno,
En cridan à la Gascougno :
« L'abèn bis !..... amay touquat ! ! »

An aquel trait que l'excito,
Talèoü lou puple, à milès,
Sul brounze se precipito ;
Et s'enleban sur sous pès,
Cadun, din sa noblo extaso
Poutounejo soun espazo,
Soun casquo, sas flous de lys ;
Et la statuo adourado,
Per may se mettre à pourtado,
Semblo que s'apichounis.

Mais lou timpanou ralio
Lous geans escampillats,
L'esquirol de la Folio
Tindino de touts coustats ;
Jamay la joyo en dèlire
Naguèt un parèl ampire :
Proche, lèn, aci, là-bas,
Tout danso, tout se passejo,
Et la sedo s'abarrejo
Dan la dourgno et l'estoupas.

Digitized by Google

Tandis que le Béarn, honteux de sa défaite,
Se couvre d'une épaisse nuit,
Que de ses eaux le Gave, en sa douleur muette;
Appaise la fureur et coule à petit bruit,
Comme au temps où vivaient et Jeanne et Marguerite
Près de son fils encor la Béïse s'agite,
Fait bouillonner ses flots dans leur course écumans;
Et, vainqueur du destin qui l'opprimait naguère,
Le vieux Nérac levant sa tête altière
Tressaille sur ses fondemens.

W. Duvigneau.

Digitized by Google

Tandis que Paoü, burlan de jalousio,
Hountouzomen s'encrumis, counfoundut;
Que, de sus rocs debalan en furio,
Lou Gâbo triste amatigo soun brut :
Coumo del ten de Jeanno et Margarido,
Prèt de soun fil, la Baïzo rabido
Fay boujoula sas aygos de noubèl,
Et, triomphan del destin que s'amayzo,
Lou bièl Nerac, noblomen se palayzo
Sur soun castèl.

JASMIN.

Digitized by Google

NOTES.

[1] Dans sa notice sur Nérac, M. de Villeneuve Bargemont dit: ce prince qui devait être un jour si cher à la France, fut conçu dans le château de Nérac. Sa mère, enceinte de cinq mois, en partit le 28 juillet 1553.

J'ai dû adopter cette tradition locale, ajoute-t-il, parce que rien ne la contredit, et qu'elle fait honneur au sentiment qui l'a conservée.

[2] La statue de Henri IV donnée à la ville de Nérac par M. le comte de Dijon, fut inaugurée seulement le 3 mai 1829, par les soins de M. le baron Feutrier, après être restée pendant dix années entières renfermée sous un hangar.

[3] *L'Hanriquet; lou Rayot*; c'est ainsi que le peuple de toute la contrée appelait en patois Henri IV, comme pour dire : le petit roi, le bon roi.

(*Notes de l'auteur gascon.*)

---

[a] Nom générique des divers torrens qui coulent dans les Pyrénées. Le *Gave* de Pau est un des plus considérables.

[b] Je déclare que je ne partage point l'indulgence de l'auteur pour les faiblesses de son héros; pas plus que je n'approuve toute la morale des odes d'Horace que j'ai traduites; mais j'ai dû, comme traducteur, rendre les idées de l'original.

(*Notes du traducteur.*)

Digitized by Google

DISCOURS

SUR L'ABUS DES TALENS.

PAR M. PAULIN HÉBRARD.

. . . . . Animum rege, qui, nisi paret,
imperat. HOR., lib. I, ep. 2.

Quel mélange inoui de force et de faiblesse
L'homme n'offre-t-il point à l'œil observateur.
Il s'annonce, il s'élève, et fier de sa grandeur,
Il vante avec orgueil les droits de son espèce.
Il maîtrise la foudre ; il enchaîne le temps ;
Règle le cours des cieux, commande aux élémens.
Envain de l'univers les bornes sont prescrites ;
Il mesure l'espace, en étend les limites ;
Il dirige et soumet l'esprit des nations ;
Calme, excite à son gré la voix des passions :
Et roi de la nature, exerçant son empire,
Il étend son pouvoir sur tout ce qui respire.

Mais ce vaste pouvoir et ces talens divers,
Dont il s'enorgueillit aux yeux de l'univers,
Ne servent trop souvent qu'à masquer sa faiblesse :
Ivre d'illusions qu'il savoure sans cesse,
Sous ses yeux éblouis de sa vaine grandeur,
S'épaissit, chaque jour, le bandeau de l'erreur :
Et sans guide et sans frein, dans sa marche incertaine,
Il cède aveuglément à l'instinct qui l'entraîne

Digitized by Google

Loin des sentiers tracés à son ambition
Par la solide gloire et la saine raison.
Oui : je veux que déjà, consacré dans l'histoire,
Son nom soit décoré des titres les plus beaux;
Que, chaque jour, pour prix de ses nobles travaux,
Son front soit couronné des mains de la victoire;
Qu'il se montre doué des vertus du héros,
Et digne de porter, aux yeux de ses rivaux,
Le sceptre du génie et celui de la gloire :
Hélas ! tout cet éclat n'est qu'un écueil trompeur,
Où viennent se briser sa force et sa noblesse.
Qu'un autre, dont le nom l'importune et le blesse,
Ose du premier rang lui disputer l'honneur,
Le prestige est détruit : la sombre et pâle envie
Dans son cœur ulcéré distille son poison,
Dégrade son génie, égare sa raison,
Et l'abreuve du fiel de sa gloire flétrie;
L'homme n'est plus alors, perdant sa dignité,
Que le triste jouet de sa fragilité.

Qu'un mortel ignoré s'égare ou s'avilisse;
Il ne se doit qu'à lui. D'un œil indifférent
Je le verrai tomber au fond du précipice,
Où l'entraîne l'excès de son égarement.
Mais qu'un autre, au mépris de l'éclat de son rang,
Succombe aux passions où son ame est en butte;
Du haut de sa grandeur je mesure sa chute.

Digne de ses destins, il faut que le héros
D'un pas toujours égal marche dans la carrière;
Que la gloire préside à ses moindres travaux;
Mais qu'il n'ignore point qu'il est une barrière,
Où le sage mortel que la raison éclaire,

Digitized by Google

Doit terminer sa course et fixer son repos :
Au delà de ce point, il n'est plus de limite
Où de l'ambitieux s'arrêtent les projets ;
Mais sans cesse trompé dans ces vœux indiscrets,
Le but qu'il veut atteindre échappe à sa poursuite :
Son ame vainement se tourmente, s'irrite,
Et victime insensée, abjurant la raison,
Succombe sous le poids de son ambition.

Quel est donc ce mortel qui, fier de ses conquêtes,
Affronte les écueils et brave les tempêtes ?
Qui régnant en vainqueur sur la terre et les mers,
De l'éclat de son nom étonne l'univers.
A quel plus haut degré de grandeur et de gloire
Pourrait-il aspirer pour prix de ses exploits ?
Mais ce n'est plus assez : Bellone et la victoire
N'offrent que des lauriers peu dignes de son choix :
C'est peu, c'est peu, dit-il, d'avoir vaincu la terre,
Et de voir à mes pieds ramper les plus grands rois ;
Je prétends partager l'empire du tonnerre ;
Et près de Jupiter je dois être placé.
Lorsqu'à de tels écarts son ame s'abandonne,
Alexandre n'est plus qu'un mortel insensé,
Indigne de porter le sceptre et la couronne.

C'est ainsi que l'orgueil, jouet de ses desseins,
Fait du premier des rois le dernier des humains.

Il est une autre gloire où le génie aspire,
Et dont l'attrait puissant le maîtrise et l'inspire,
Du monde littéraire elle fait l'ornement,
Encourage, électrise, enflamme le talent ;
Ouvre à ses favoris le temple de mémoire :

Digitized by Google

Sa voix les recommande à la postérité :
Et proclamant leurs droits à l'immortalité,
Enrichit de leurs noms les fastes de l'histoire.
Mais combien de mortels comblés de ses faveurs,
En ont flétri l'éclat par un abus coupable ;
Sophistes dangereux, imprudens novateurs,
Dont l'esprit infecté de funestes erreurs,
Sacrifie à l'orgueil d'un talent déplorable
Tout ce que la morale a de plus respectable,
Et bravant les arrêts de la postérité,
Ne craint point d'aspirer à l'immortalité.

J'en appelle à regret à ce vaste génie,
Dont les talens divers, illustrés tant de fois,
Firent, malgré les cris et les traits de l'envie,
L'ornement du lycée et de la cour des rois.

A peine adolescent, dans sa brillante audace,
On le vit s'élever, planer sur le Parnasse.
Les Muses, tour à tour, empruntèrent sa voix,
Pour leur servir d'organe et pour dicter leurs lois
Et pour prix du beau feu dont il brûla pour elles,
Chacune orna son front de palmes immortelles.
Seul oracle du goût, heureux législateur
D'un siècle de talens dont il fut la splendeur,
Il vit tous ses rivaux, arborant ses bannières,
Lui prodiguer l'encens et briguer sa faveur.
Arbitre souverain des succès littéraires,
Il disposa des rangs, décerna les honneurs,
Et seul eut droit d'offrir le laurier aux vainqueurs.

Soutien des opprimés, vengeur de l'innocence,
Il fut pour l'infortune une autre providence.

Digitized by Google

Son éloquente voix apprit à l'univers
Qu'il n'est rien de sacré pour le cœur du pervers,
Mu par le fanatisme et par l'intolérance.
Mais son génie armé de toute sa puissance,
Porta le dernier coup à ce double fléau,
De la saine raison rallumant le flambeau,
Il répandit partout sa lumière propice ;
Vengea l'humanité, confondit l'injustice,
Consola le malheur, rétablit dans leurs droits
L'honneur et la vertu flétris au nom des lois.
Ah ! que n'eut-il jamais, au mépris de sa gloire,
Perdu le souvenir d'un si brillant destin,
Et souillant sans respect les pages de l'histoire,
D'un nom cher à la France insulté la mémoire,
Et brigué des succès dignes de l'Arétin.

De l'abus du génie exemple déplorable !
Lorsque tous les talens, dociles à sa voix,
Viennent se réunir pour offrir, à la fois,
Tout ce qu'il a de grand, de beau, de mémorable ;
Qu'a t-il besoin, alors, d'ajouter à ses droits
Le scandaleux éclat d'une gloire coupable.

Trop souvent par l'effet d'une fatalité
Attachée au désir de la célébrité,
On a vu s'égarer la plus haute sagesse :
Mais si tel est le sort de l'humaine faiblesse,
N'ajoutons pas du moins à nos tristes erreurs
Des travers calculés dans une folle ivresse,
Sur l'oubli des devoirs et le mépris des mœurs.

Combien d'autres écarts, tristes fruits du génie,
Démentent, quelquefois, ses élans généreux.

Digitized by Google

Combien de préjugés, que rien ne justifie,
Affligent la raison sous leur joug asservie,
Et rendent l'homme faible, injuste et malheureux.

O mortel éloquent! ce fut là ton partage,
Toi dont le souvenir, consacré d'âge en âge,
Sera, de plus en plus, cher à l'humanité;
Dont les talens, ornés des vertus du vrai sage,
Ont transmis à jamais à la postérité
Ces utiles leçons, ces préceptes sublimes
Que grava dans nos cœurs ton génie immortel.
Ah! pourquoi ton pinceau, souvent trempé de fiel,
Peignit-il nos erreurs, comme il eut peint des crimes?
Quel étrange destin, quel préjugé fatal,
N'offrirent à tes yeux, dans l'homme social,
Qu'un être dégradé par sa noblesse même,
Orgueilleux par instinct, et méchant par système;
Et dans les doux liens de la société,
Qu'un tissu d'injustice et de perversité.
En voyant l'homme tel, quel sentiment pénible
Dut affliger ton cœur généreux et sensible.
Si, quelquefois, en butte aux méchans, aux jaloux,
Tu reçus quelques traits des mains de l'imposture,
Ton ame prévenue accusa la nature;
Et le crime d'un seul devint celui de tous.

Mais que dis-je? ah! pardonne, ô mortel respectable
Lorsque la calomnie attachée à tes pas,
S'efforcait de noircir ton cœur irréprochable:
Abandonné, trahi par des amis ingrats,
Devait-on faire un crime à ton âme navrée
De fronder les travers d'un siècle corrompu,
Où le vice, arborant sa coupable livrée,

Digitized by Google

Insultait, chaque jour, l'honneur et la vertu !
Combien j'admire en toi cette fierté sévère,
Digne d'une candeur non moins pure qu'austère;
Dont tes vils ennemis tentèrent vainement
D'altérer, de flétrir l'auguste caractère,
En t'accusant d'orgueil et de ressentiment,
Et qui devint la source, où notre ame affranchie
D'un despotisme empreint d'injustice et d'abus,
Puisa ces sentimens si chers à la patrie,
Et dont l'indépendance et la mâle énergie.
Reconquirent des droits trop long-temps méconnus !

Digitized by Google

LA
BATAILLE DE PULTAVA,
ODE.[1]

PULTAVA, 1810.

Où vont sans armes, sans guides,
A pas si précipités,
Et ces phalanges timides
Et leurs chefs épouvantés ?
Dans un désordre effroyable,
D'un vainqueur impitoyable
Ils évitent la fureur,
Et s'éloignant de l'Ukraine,
Franchissent le Borysthène
Qui recule de terreur.

Dans la honte et la détresse,
Chez d'avares étrangers
Ils vont expier l'ivresse
De leurs succès passagers :
Leur roi, ce roi qui naguère
En tout lieu portait la guerre
Du sort connaît les retours ;
Et dans sa chute cruelle
Va du Croissant infidèle
Mendier les vains secours.

---

[1] Une ode n'est point un cours d'histoire ; il n'est donc pas nécessaire que tout y soit exactement vrai, mais il faut que tout, même le vrai, y soit vraisemblable.

Digitized by Google

Du haut de son char, l'Aurore
L'a vu donnant le signal,
Superbe, marcher encore
Au devant de son rival;
Elle l'a vu dans la plaine
A sa voix fière et hautaine
Réunir tous ses guerriers;
Et, forçant la destinée,
A la victoire étonnée
Ravir de nouveaux lauriers.[1]

Quoi! de la Scandinavie
Les téméraires enfans
Planteraient en Moscovie
Leurs pavillons triomphans?
Dieu, dans ce péril extrême,
Lance sur eux l'anathême,
Et combats pour un mortel
Qui, sous ton égide, aspire
A jeter d'un vaste empire
Le fondement éternel!

Du danger qui le menace
Pierre seul n'a point frémi;
Sa froide et tranquille audace
Se rit de son ennemi.
Ce Czar qui, loin de son trône,
Parut long-temps sans couronne,
Soldat parmi ses soldats,
Reprend le pouvoir suprême,

[1] Les Suédois eurent d'abord l'avantage, et crièrent : victoire!

Digitized by Google

Pour ne devoir qu'à lui-même
Le salut de ses états.

Mais quelle troupe s'avance
Et lentement et sans bruit!
La pâle mort la devance,
L'affreux ravage la suit.
Vois-tu les chefs scandinaves
Conduisant ce corps de braves
Par cent combats éprouvé;
Vois-tu Charles à leur tête,
Insultant à la tempête,
Sur un brancard élevé?[1]

Ces chefs de carnage avides,
Ces soldats d'airain couverts,
De leurs armes homicides
Font reluire les éclairs.
Ils comptent sur la victoire,
Rappelant à leur mémoire
Les triomphes de Narva;[2]
Insensés à qui la vie
Va bientôt être ravie,
Aux plaines de Pultava.

Tout se confond, tout se mêle,
On s'attaque corps à corps;

---

[1] Charles blessé le jour de la bataille de Pultava, et ne pouvant se tenir à cheval, se fit porter sur un brancard.

[2] Bataille de Narva, où un corps de 8,000 Suédois défit une armée de 80 à 100,000 Russes.

Digitized by Google

Le sang jaillit et ruissèle,
Les champs se couvrent de morts;
Ce soldat d'une main sûre,
Retirant de sa blessure
Le glaive qui l'a percé,
Plus terrible se relève,
Et frappe du même glaive
Son ennemi terrassé.

L'un poussant des cris de rage
Anime les combattans,
L'autre prodigue l'outrage
A des membres palpitans;
Mais par le bronze qui tonne
De Charles que rien n'étonne
Le brancard est foudroyé,
Et la garde qui l'entoure,
Si fière de sa bravoure,
A cet aspect a ployé.

La fortune se déclare,
Et tous les enfans d'Odin,
Qu'un trouble mortel égare,
Se sont repliés soudain.
Suivi de guerriers d'élite
Pierre alors se précipite
Jusques dans leurs rangs ouverts,
Pareil à l'aigle intrépide
Qui sur un troupeau timide
S'abat du plus haut des airs.

Aussitôt prenant la fuite,
Monarque, chefs et soldats :

Digitized by Google

Menzikoff à leur poursuite,
Leur lance encor le trépas.
O Czar! de cette victoire
Tu fis présager la gloire
En ce combat périlleux,
Où *Lesno* vit ta vaillance[1]
Punir enfin l'insolence
Du Scandinave orgueilleux.

Levant ses mains désarmées,
Le héros, les yeux au ciel,
Adresse au Dieu des armées
Un hommage solennel.
Il témoigne à sa puissance
Une humble reconnaissance
Par un vœu plein de grandeur,
Et dans Moscou rassurée
Va d'une pompe sacrée
Faire briller la splendeur.

Ainsi sur le grand théâtre
De tant d'immortels exploits,
La muse que j'idolâtre
Ranimait ma faible voix;

---

[1] Bataille de *Lesno* en Lithuanie, la première que les Russes gagnèrent contre les Suédois.

[2] Pierre, après la victoire, fit élever sur le champ de bataille un monticule en terre, au sommet duquel il planta une croix en disant: *Ici sera une église.* Le temps détruisit cette croix, qui fut remplacée par plusieurs autres, mais le monticule est resté. C'est au-dessus de cette élévation qu'un gentilhomme russe, jaloux d'acquitter le vœu de Pierre, fit construire, en 1813, une grande voûte, qui supporte une chapelle et un petit bâtiment, retraite de quelques invalides.

Digitized by Google

Ainsi la tranquille Ukraine,
Où la Discorde inhumaine
Agita ses étendards,
M'a vu remonter ma lyre
Sous le pacifique empire
Du plus généreux des Czars.[1]

---

[1] Alexandre I.er

W. DUVIGNAU.

Digitized by Google

VERS

ADRESSÉS AUX MANES DE J.-J. ROUSSEAU,

DANS L'ILE DES PEUPLIERS D'ERMENONVILLE, APRÈS LA MORT DE CET HOMME CÉLÈBRE.

Multis ille bonis flebilis occidit.
HOR. ode, liv. 1er

Tranquilles peupliers, asile solitaire,
Qu'habitent le repos, l'innocence et la paix :
Lieux ennemis du profane vulgaire,
Soyez témoins de mes regrets.

Il n'est donc plus, ce mortel respectable,
Qui, malgré les clameurs et la haine implacable
Des envieux et des méchans,
A transmis et gravé dans les fastes du temps,
Pour servir à jamais d'exemple et de modèle,
Ses modestes vertus, ses sublimes talens
Empreints d'une gloire immortelle :
Qui de la vérité courageux défenseur, [1]
Digne toujours d'un pareil titre,
L'univers pour témoin, et le ciel pour arbitre,
Brisa l'idole de l'erreur.

Quelle est cette femme éplorée
Qui, les cheveux épars et la vue égarée,
De ses accens plaintifs me déchire le cœur?
Approche, approche, ô mère désolée!
Sous cet auguste mausolée

[1] Rousseau avait adopté pour devise : *Vitam impendere vero.*

Digitized by Google

Reposè, au sein du calme et de la paix,
Le mortel vertueux, objet de tes regrets;
Ce sage, instruit par la nature,
Et dont l'ame sensible et pure
De tes plus chers devoirs fit entendre la voix;
Qui, vigilant Mentor, et précepteur habile,
Du joug des préjugés sut affranchir Emile,
Eclairer sa raison, et lui montrer ses droits.

Amour, brise tes traits, renonce à ton empire:
Sur ce tombeau sacré dépose ton flambeau;
Et penché sur cette urne, où son ombre respire,
Arrose de tes pleurs les cendres de Rousseau.
Tu l'inspirais, ce cœur de flamme,
Dont les accens embrâsaient l'ame
Et de Julie et de Saint-Preux;
Et qui par les vertus d'une mère adorable
Sut aux yeux d'un époux stoïque et généreux,
Venger l'honneur flétri d'une amante coupable.

Vous, de l'humanité la honte et le fléau,
Méprisables agens vendus au despotisme,
C'est vainement que du patriotisme
Vous vous efforceriez d'étouffer le flambeau:
Des nations oppresseurs insensibles;
D'elles seules sachez qu'émane le pouvoir;
Que leurs droits sont imprescriptibles,
Et que leur volonté fait leur premier devoir.

Et vous leurs arbitres suprêmes
N'oubliez point que votre autorité
N'est qu'un vain mot, si vous n'êtes vous-mêmes,
Les protecteurs des lois et de la liberté.

Digitized by Google

Jean-Jacques vous l'apprit, et sa mâle éloquence,
En respectant votre puissance,
Sans cesse en combattit les funestes abus;
Des peuples opprimés réveilla l'énergie,
Et de l'amour de la Patrie,
Fit la première des vertus.

Je crois l'entendre encor, ce génie intrépide,
En qui la liberté retrouva son égide,
Son défenseur et son soutien;
Qui, plein des souvenirs et de Sparte et de Rome,
Pesa les droits sacrés de l'homme
Et les devoirs du citoyen.

Jouis de ton triomphe; accours, lâche Zoïle,
Dont la haine, en complots fertile,
Empoisonna tous ses instans;
Abreuve du venin que ton ame distille
Ses restes encor palpitans. [1]

O Jean-Jacque! ô grand homme! ombre chère et sacrée
Toi, qui de l'amitié resserras les doux nœuds;
Qui sans cesse embrâsé de sa flamme épurée,
N'aspirais qu'au bonheur de faire des heureux;
De ta candeur courageuse victime,
Tu vis ton nom proscrit et tes talens flétris,
Sans jamais opposer à tes vils ennemis,
Qu'un cœur bienfaisant et sublime.

P. HÉBRARD.

---

[1] Cette pièce de vers fut faite immédiatement après la mort de Rousseau.

Digitized by Google

LES DEUX

ENFANS D'AUVERGNE,

ÉLÉGIE.

(Dans le cruel hiver de 1829 à 1830, deux jeunes Auvergnats s'égarèrent dans les landes de Lot-et-Garonne : la nuit survint ; éloignés de tout asile, implorant en vain du secours, ils périrent tous les deux de la rigueur du froid. Ils furent trouvés, se tenant étroitement embrassés, et bouche contre bouche, comme s'ils eussent voulu aspirer et retenir mutuellement leur dernier souffle. Ce triste événement a fourni le sujet de cette élégie.)

De mon enfance ô compagnon chéri,
Mon frère, qu'en mes bras je réchauffe et je presse,
Prends courage, Michel !.... Sa bouche m'a souri,
Mais quel triste regard !.... ô malheureux Henri,
Tu ne peux le sauver, et toi-même avec lui,
Tu vas périr de froid, de faim et de faiblesse.
Ah ! venez secourir deux pauvres orphelins ! —
Tout se tait, et ma voix dans ces landes expire :
Sur la neige étendus, dans la nuit, sous ces pins,
L'horrible vent du nord nous glace et nous déchire.
Mon frère, doux fardeau, presse-toi sur mon sein !
Mais ton souffle se perd ; à peine je l'aspire,
Ta main ne répond plus à ma tremblante main :
O mort !... Le froid m'enchaîne, et mon œil qui s'éteint
Ne peut plus s'assurer si mon frère respire.
Mon frère, doux fardeau, presse-toi sur mon sein.

Nous ne reverrons plus les chaumes tutélaires,
Séjour de l'innocence où nous fûmes nourris,
Ni l'enceinte sacrée où nos pleurs et nos cris
Demandaient au tombeau la plus tendre des mères :

Digitized by Google

O ma mère, prépare un asile à tes fils,
Sous les ailes du Dieu qu'invoquent nos prières.

Adieu, champs bien-aimés, bocages, prés fleuris,
Qu'arrosent du Mont-d'Or les sources salutaires!
Sources de la santé, coulez pour nos amis,
Pour l'hôte des palais, pour celui des chaumières!
Nous mourons loin de vous, ignorés et flétris
Comme ces froids gazons et ces tristes bruyères.

Et vous qui de l'Auvergne animez les enfans,
Adieu, jeux du hameau, chansons, danses légères,
Par qui des citadins nous charmions les instans,
Tandis que leur pitié soulageait nos misères!

Adieu, jeunes amis, vers qui le doux printemps
Devait nous ramener avec les hirondelles!
Adieu, vivez heureux, et sans nous tous les ans
Cueillez la primevère et les roses nouvelles :
Plus de printemps pour nous, et plus de lendemain.
Mon frère, doux fardeau, presse-toi sur mon sein.

Il disait, et ses bras par de faibles étreintes
Ramenaient sur son cœur son frère inanimé;
Et ce cœur innocent, pour la vertu formé,
Déjà d'un froid mortel éprouvait les atteintes.

Alors, sur l'horizon, l'étoile du matin
Commandait à la nuit de chasser les ténèbres,
Et du clocher assis sur le coteau lointain
La brise, dans les airs, jetait les sons funèbres.

Digitized by Google

Henri mourait.... Son visage serein
Respirait le bonheur promis à l'innocence ;
Les anges l'appelaient dans le séjour divin.
Convive, avec Michel, au céleste festin,
Henri de son bon cœur reçoit la récompense :
L'amour pur, dont au ciel brûle le séraphin,
Anime de ses feux son immortelle essence,
Et son frère chéri repose sur son sein.

R. NOUBEL.

Digitized by Google

LE JEUNE AVEUGLE.

ÉLÉGIE.

Non loin du vallon de Vérone,
Nouveau Tempé délicieux,
Orgueil de Flore et de Pomone,
Au retour de la pâle automne,
J'errais morne et silencieux.
Déjà vers la demeure antique
Où Jules coula ses vieux ans,
Je m'acheminais à pas lents,
Lorsqu'une voix mélancolique
Soupira ces tristes accens.

« Flambeau du jour, astre du monde,
» Dont la clarté pure et féconde
» Pour moi ne peut rien embellir;
» Hélas! ma débile paupière
» Au vif éclat de ta lumière
» Ne doit donc plus s'épanouir?
» J'ai vu la nature embaumée
» Vingt fois à mon ame charmée
» Étaler les riches présens
» Que d'une haleine parfumée
» Le zéphir fait naître au printemps;
» Et quand du matin de la vie
» S'efface le dernier rayon,
» Quand de ma plus belle saison
» La course est à peine remplie,
» Je ne dois plus, ô beau vallon,

Digitized by Google

» Comme autrefois à l'aventure,
» Errer sur la molle verdure,
» De tes bosquets mystérieux;
» S'échappant de sa grotte humide
» Où serpente un lierre amoureux,
» Je ne dois plus d'un œil avide
» Suivre dans sa course limpide
» La nayade de ton ruisseau.
» Au lever de la douce aurore,
» Quand la voix de l'airain sonore,
» Eveillera tout le hameau,
» Seul, maintenant sur le côteau,
» Vers le séjour de la prière
» Je n'irai plus me recueillir,
» Ni près de l'humble cimetière,
» L'œil attaché sur la poussière,
» Rêver un meilleur avenir.
» Et toi, dont les ondes bruyantes
» En replis longs et tortueux
» Non loin de ces paisibles lieux
» Roulent des vagues blanchissantes,
» Beau fleuve, sur tes bords heureux,
» Où Cérès répand l'abondance,
» Je n'irai plus goûter les jeux
» Ni les plaisirs de mon enfance.
» Privé de la clarté des cieux,
» Je pleure seul, loin de ta rive,
» N'osant d'une marche craintive
» Tenter le hasard périlleux.
» Mais de l'heure de la retraite
» Bientôt va retentir l'accent;
» Auprès de ma mère inquiète

Digitized by Google

» Qui guidera l'aveugle errant ?
» Ah! si dans cette solitude,
» Goûtant les charmes de l'étude,
» Il est un mortel bienfaisant ;
» Qu'il vienne à ma voix désolée,
» Qu'il vienne ; ma mère m'attend.

Il dit : et sa plainte isolée
Fuyant sous la verte feuillée
Comme un son triste et languissant,
Frappa l'écho de la vallée
D'un bruit au loin retentissant.

Et moi, qu'appelait sa prière
Près de lui je volai soudain ;
L'infortuné cherchait en vain
L'appui d'un guide tutélaire.

— Jeune inconnu, qui dans ces lieux,
Exhales ta douleur amère ;
Hélas! si je viens te distraire,
Pardonne au sentiment pieux
D'un cœur touché de ta misère ;
Mais à l'aspect du malheureux
Peut-il s'émouvoir et se taire ?
Ah! dis-moi, comment ta paupière
Ne s'ouvre plus aux feux du jour ?
— Je veillais auprès de ma mère,
L'objet de mon plus tendre amour;
Et jeune hélas! et sans retour,
Mes yeux ont perdu la lumière.
Vous le savez, vous, dont le cœur

Digitized by Google

Voudrait adoucir ma souffrance,
Il est un fléau destructeur
Qui frappe la débile enfance,
L'âge heureux de l'adolescence,
Même les jours moins fortunés
Qu'au déclin de notre existence
Les noirs décrets ont destinés,
Et dont l'impitoyable outrage
Laisse l'empreinte de sa rage
Sur les fronts qu'il a sillonnés.
Sous le poids de ce mal perfide,
Hélas! ma mère succombait,
Et la mort, fantôme livide,
Debout, veillait à son chevet.
La nuit mêlait ses voiles sombres
Aux pâles clartés des flambeaux;
Et moi, dans l'excès de mes maux,
Je ne rêvais au sein des ombres
Que la poussière des tombeaux.
Cependant du dieu d'Epidaure
J'entends l'oracle retentir:
« Oui, je peux disputer encore
» A la Parque qui nous dévore
» L'objet qu'elle est prête à ravir.
» Cesse d'accuser d'impuissance
» Les secrets que mon art dispense,
» Bientôt je comblerai tes vœux;
» Mais toi, dont l'active tendresse
» Pour ta mère veille sans cesse
» Près de son lit contagieux,
» Si tu veux encor lui sourire,
» Évite l'air qu'elle respire,

Digitized by Google

» La mort habite dans son sein.
Il dit ; je l'écoutais en vain.
Et quel fils plein d'un tendre zèle,
Près de la couche maternelle
N'eût pas envié mon destin
Heureuse et fatale imprudence!
Tandis qu'ivre de jouissance
Je rendais grâce à l'Eternel,
Le mal qui respectait sa vie
Portait dans mon ame engourdie
Tous les feux d'un poison mortel.
Bientôt sur ma vue obscurcie
S'étendit un nuage impur,
Du ciel je ne vis plus l'azur,
Et sa clarté me fut ravie.
A ces mots, il versa des pleurs.
Le cœur ému, l'ame attendrie
Je voulus calmer ses douleurs ;
Mais plongé dans la rêverie
Il ajouta: « De mes regrets
» Je frappe l'écho solitaire,
» Semblable à l'oiseau funéraire
» Qui de la nuit trouble la paix..
» Ah! si quelque jour je pouvais
» De celle qui plaint ma misère,
» Voir encore une fois les traits...
» Mais non : d'un espoir salutaire,
» Je ne puis goûter les bienfaits;
» Hélas! et bientôt sous la pierre
» Où devait reposer ma mère,
» J'irai m'endormir à jamais. »

Digitized by Google

Et moi, pour guider la victime
D'un dévoûment aussi sublime,
J'allais devenir son appui;
Alors que la voix d'une femme
Fit retentir ce cri de l'ame:
« Seule, je dois veiller sur lui. »

J. B. HUGON.

Digitized by Google

LES JEUX FLORAUX,

ÉLÉGIE.

Je vois déjà sur l'horizon
S'étendre par degré la troisième journée
De ce beau mois de mai, parure de l'année;
C'est la fête des fleurs, la fête d'Apollon.
Volons au temple de Clémence;
Elle va décerner ses palmes aux vainqueurs;
Accourez à sa voix, poëtes, orateurs,
L'heure de la gloire s'avance.
Sur l'autel des beaux arts voyer briller ces fleurs,
Ces fleurs; gage sacré de sa munificence,
Et qui d'un doux espoir font palpiter les cœurs.
Sublimes enfans des neuf sœurs,
Saisissez la lyre d'Orphée;
Et si vos chants mélodieux
Célèbrent dignement les héros et les dieux,
Ces fleurs deviendront le trophée
De vos accens harmonieux.
Oh! Que j'aime tes bords, ô belle Occitanie,
Que le soleil de l'Italie
Semble illuminer de ses feux!
Sur ton rivage aimé des cieux,
La gloire a consacré la fête du génie,
Le triomphe des arts, la pompe de tes jeux.
Mais le combat s'apprête: ô prodige! ô merveille!
Parmi cent rivaux empressés,
Le nom de Rosalinde a frappé mon oreille!
Rosalinde a vaincu cent rivaux éclipsés.

Digitized by Google

Soudain le peuple dans l'ivresse,
Fait éclater ses transports d'allégresse;
Un murmure flatteur, au milieu des concerts
Long-temps se prolongea sous les sacrés portiques,
Où tous les ans, des luttes poëtiques
Attestent son amour pour le dieu des beaux vers.
Mais la voix d'un hérault réclame Rosalinde,
Pour recevoir le prix que méritent ses chants
Elle s'avance, au bruit des applaudissemens.
Comme elle est belle, ô ciel! c'est la fille du Pinde,
C'est la sœur d'Apollon, aux magiques accens.
Oui, sous les traits d'une mortelle,
On croit voir paraître Cypris:
Ses beaux yeux enchanteurs, sa grâce encor plus belle,
Son teint, mélange heureux de la rose et du lis,
De la foule qui l'environne
Captive les regards surpris;
Et moi, de ses charmes épris,
J'entends voler ces mots dont mon amour frissonne:
» Si des talens elle obtient la couronne,
» A sa beauté nos cœurs donnent le prix. »
Cependant le prêtre d'Isaure,
Organe de sa volonté,
Dépose sur son front que la pudeur colore,
Le bandeau rayonnant de l'immortalité,
Ce laurier qu'Apollon d'un souffle fait éclore.
O transports! ô félicité!
Qu'il est doux pour l'amant des nymphes du Permesse,
De voir l'objet de sa tendresse
S'élancer fièrement dans la lice des arts,
Et conquérir sous les regards
Ces fleurs, noble prix du génie,

Digitized by Google

Ces fleurs, objet de mon envie,
Qu'à de nombreux rivaux j'ai voulu disputer,
Hélas! et que mes chants n'ont pas su mériter.
Mais fuyons cette enceinte où la foule bruyante
Fait retentir encor les élans de son cœur;
Fuyons: la jalousie a troublé mon bonheur.
Je sens que son poison m'agite et me tourmente.
De tes admirateurs je redoute l'essaim;
Je redoute les soins qu'ils feignent de te rendre;
Je crains qu'un sourire trop tendre
Ne les brûle du feu qui dévore mon sein.
Mais si l'amant le plus fidèle
Doit prétendre à régner sur ton cœur vierge encor,
Q'importe mes rivaux! j'ai conquis ce trésor:
Comme ta docte fleur ma flamme est immortelle.

J. B. Hugon.

Digitized by Google

EUGÈNE,

OU LE JEUNE NOYÉ,

ÉLÉGIE.[1]

(*Extinctum crudeli funere Daphnim*
Flebam... (VIRG., Eglog.)

I.

Tandis que le soleil de ses rayons obliques
Colorait l'autre soir
Le front cicatrisé de nos temples antiques,
Sur le seuil qui des morts protège les reliques,
Rêveur, j'allai m'asseoir.

On disait l'agonie et ses lentes prières,
Dans le temple voisin,
Et de l'airain sacré les clameurs funéraires
Disaient aussi: Priez, chrétiens, un de vos frères
Approche de sa fin.

La piété s'émeut à ce son qui l'appelle;
Et dans l'homme soudain
Ranimant de la foi la mourante étincelle,

---

[1] Dans l'été de 1832, Eugène L....., d'Agen, se noya dans la Garonne, auprès de sa pauvre mère aveugle, dont il était le guide, et que ce soir il avait conduite au bain. La mort de ce jeune homme, non moins intéressant par le succès de ses études et son amabilité que par sa piété filiale, jeta le deuil dans toutes les familles et surtout au collége, dont les élèves, attachés à Eugène d'une tendre amitié, voulurent lui en donner un dernier et touchant témoignage: ils allèrent en corps recueillir ses restes, que le fleuve avait déposés sur sa rive, et les portèrent religieusement au cimetière. Tel est le douloureux sujet de cette élégie.

Digitized by Google

Lui dicte la prière, et le rend plus fidèle
A l'amour du prochain.

Car des faibles mortels la prière est l'asile :
Vers l'empire des cieux
Elle ouvre aux supplians un chemin plus facile
Pour ravir au Seigneur le baume qu'il distille
Au sein des malheureux.

Attendri, je priais : hélas! dans cette enceinte
Ma mère reposait :
J'eus de nouvelles pleurs pour sa mémoire sainte.
Mais, ô ciel : j'entendais qu'aux élans de ma plainte
Un soupir répondait.

Étonné, je m'avance au sein du cimetière :
Près d'un tertre récent,
Que la croix surmontait de son bois tutélaire,
L'œil humide et le front penché sur la poussière,
Priait un jeune enfant.

Oh, lui dis-je, mon fils, quelle humaine misère
Appelle tes regrets ?
Pleures-tu les doux soins et l'amour d'une mère?
Si jeune, as-tu perdu ce trésor que la terre
Ne te rendra jamais?

Ils vivent, me dit-il, les auteurs de ma vie,
Et j'ai tout leur amour;
Mais d'un autre bonheur la source m'est ravie,
Et sur l'être chéri que ce tombeau m'envie
Je pleure chaque jour.

Digitized by Google

C'est l'ami de mon cœur qu'ici ma voix appelle.
Eugène infortuné!
Quand brillait sur tes jours l'aurore la plus belle,
A périr dans les flots d'une mort si cruelle
Étais-tu condamné?

Et d'une mère aveugle Eugène était le guide,
Le charme, le soutien.
Hélas! la mort sur elle étend son bras livide
Depuis l'heure fatale où le fleuve perfide
Engloutit tout son bien.

Je crois l'entendre encore, il disait à sa mère :
« Que je serais heureux,
» Si l'ange de Tobie, exaucant ma prière,
» M'enseignait, comme à lui, de rendre à ta paupière
» Le doux aspect des cieux!

» Mais du moins, chaque jour, au gré de ton envie,
» J'aime à guider tes pas,
» Tantôt sous les ormeaux qui bordent la prairie,
» Où, jeune, tu voyais une mère chérie
» Sourire à tes appas :

« Tantôt sur le penchant de l'aimable colline,
» Où le pampre joyeux
« Mûrit ses grappes d'or, et d'où mon œil s'incline
» Sur les tombeaux épars dans l'enceinte voisine
» Où dorment nos aïeux :

» Mais, ce soir, quand le ciel voilera sa lumière
» Des ombres du couchant,

Digitized by Google

» Ensemble nous irons vers le fleuve, ô ma mère!
» Demander à ses flots un abri salutaire
» A notre sein brûlant.

» Nous irons... Tu le veux... O promesse chérie!
» Ce soir, ton fils heureux
» A sa fidèle main tiendra la tienne unie;
» Il te rendra le bien que le ciel te dénie:
» Tu verras par ses yeux! »

Il disait; et sa mère, aspirant sa parole
Qui la fait s'attendrir,
Cherche son fils, l'attire, et sur sa bouche colle
Un baiser tout de flamme; ineffable symbole
D'amour et de plaisir.

Et lui, dont l'ame pure est toute abandonnée
Au culte du devoir,
D'un travail studieux il remplit sa journée,
Pour être tout entier à l'heure fortunée
Que lui promet le soir.

II.

Le soir, à l'horizon, une ombre menaçante
Se mouvait lentement;
Le soleil s'éteignait dans la vapeur sanglante,
Et l'écho promenait sur l'onde turbulente
Un sourd mugissement.

C'était la voix du gouffre avide d'une proie!
Mais il menace en vain.

Digitized by Google

Quand le crêpe des nuits dans les airs se déploie,
Tout un peuple s'agite, et vient, le cœur en joie,
Chercher le frais du bain.

Des groupes, dont la rive est alors animée,
S'élèvent mille sons;
Tantôt un cri trahit la pudeur alarmée,
Tantôt une Syrène à l'oreille charmée
Adresse ses chansons.

Tout est joie et plaisir comme dans une fête :
Une voix seulement
Semble exprimer d'un cœur la tendresse inquiète;
Tremblante, elle s'élève, et vivement répète:
« Prends garde, ô mon enfant !

Oh! c'est la mère aveugle auprès de son Eugène !
L'adolescent joyeux
Du zéphir désiré hume la douce haleine;
Ses bras agitent l'onde, et sur l'humide plaine
Cherchent de nouveaux jeux.

Loin du bord protecteur, téméraire, il s'élance :
Sur son flot caressant
Le fleuve tout d'abord le porte et le balance;
Puis soudain il l'enlève, et le jette en présence
Du gouffre dévorant.

A cet horrible aspect, l'infortuné s'écrie :
« O ma mère, au secours ! »
Mais nul ne vient en aide à ce cri d'agonie;
Et le gouffre béant l'entraîne avec furie
Dans ses profonds détours.

Digitized by Google

Des douleurs d'une mère, ô scène lamentable!
La nouvelle Rachel
Demande en vain son fils au gouffre inexorable;
Le désespoir l'égare, et du sort qui l'accable
Elle accuse le ciel.

Le ciel, infortunée, est prodigue de larmes
Aux mortels qu'il chérit.
Du séjour des élus il t'a promis les charmes;
Mais c'est en te poussant d'alarmes en alarmes,
Que sa main t'y conduit.

Epuise donc la coupe, et bois jusquà la lie
L'amertume du deuil:
Au banquet des douleurs le maître te convie,
Jusqu'au moment suprême où tes pieds de la vie
Auront franchi le seuil.

Qu'un espoir consolant jusque-là te soutienne!
Sous un ciel radieux
Tes yeux se rouvriront pour revoir ton Eugène,
Et des félicités la source toujours pleine
Coulera pour vous deux.

III.

De ce deuil maternel la cité fut émue.
Auprès de son enfant
Plus d'une mère accourt, se repaît de sa vue,
Et, dans un doux effroi, le retient éperdue
Sur son cœur palpitant.

Digitized by Google

Une mère ! ah ! son fils pour elle est une idole :
Veilles, soins assidus,
Pour lui rien n'est pénible ; elle aime, elle s'immole,
Et meurt de son amour ; car rien ne la console,
Quand son enfant n'est plus.

Dans la lice des arts, les compagnons d'Eugène,
Ses émules chéris,
Pleurent ce jeune athlète écarté de l'arène,
Quand tout lui promettait, dans la lutte prochaine,
L'honneur des plus beaux prix.

Ils disent sa candeur, son aimable parole,
Arbitre de leurs jeux ;
Son front où la pudeur plaçait son auréole ;
Et les nobles tributs apportés à l'école
Par ses goûts studieux.

Mais quel cri douloureux les frappe et les captive
Dans ces momens de deuil ?...
D'Eugène c'est la voix suppliante et plaintive :
Pour ses restes flétris et gisans sur la rive,
Il implore un cercueil.

Ils s'empressent, pieux, et chargés d'une bière,
Ils suivent une croix ;
Car un prêtre est venu, dont le saint ministère,
Propice à leur douleur, arme de la prière
Leur innocente voix.

Ils marchent vers le fleuve ; ils en foulent l'arène.
O spectacle d'effroi !
Dans un corps déformé leurs yeux cherchent Eugène ;

Digitized by Google

Et ce cri sort tremblant de leur bouche incertaine :
« Cher Eugène, est-ce toi ? »

C'est lui, dit le pasteur qui prie et s'agenouille,
Honorons ces débris :
La mort les a flétris, et la fange les souille ;
Mais l'ange qui d'Eugène animait la dépouille,
Nous voit du paradis.

Qu'aux gloires du Très-Haut cet ange s'abandonne!
Nous, sur ce pâle front,
D'épine et de glaïeul plaçons une couronne,
Pour dire à tous les yeux ce que la terre donne
De misère et d'affront.

Alors pour accomplir le pieux ministère,
Par leurs soins entrepris,
Ils ont chargé leurs bras des reliques d'un frère,
Que, dans le noir cercueil, un funèbre suaire
Couvre de ses replis.

Et vers le champ des morts leur convoi s'achemine,
Deux à deux, lentement ;
La cloche unit ses glas à leur voix enfantine,
Et l'écho, qui se cache aux flancs de la colline,
Y répond tristement.

Ah! combien ces apprêts accrurent ma misère!
Hélas! trop malheureux,
De l'ami le plus cher la demeure dernière,
De son génie éteint froide dépositaire,
Se ferma sous mes yeux.

Digitized by Google

Je viens à cette tombe, asile qu'on révère
Des humaines douleurs,
Epancher chaque soir ma plainte solitaire;
Et d'Eugène, aux jours saints, j'y guide, hélas! la mère,
Pour y mêler nos pleurs.

Alors l'enfant se tut; mais mon ame oppressée
A gardé ses accens;
Et ma voix, qui vieillit, aux douleurs exercée,
Redit à ma famille, autour de moi pressée,
Des regrets si touchans.

R. NOUBEL.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Résumé des travaux de la Société, par M. Bartayrès. 1
Notice géologique sur les terrains du département de Lot-et-Garonne, par M. Chaubard. 43
Éloge de M. de Saint-Amans, par M. Bartayrès. . . 137
Voyage à La Brède, par M. Labat. 173
Essai sur la Littérature en France au XVI.e siècle, par M. P. Platelet 191
Voyage dans une partie de nos landes, par M. Bartayrès. 217
Mémoire sur la Taupe, par M. Bourrousse de Laffore. 241

POÉSIE.

Ode à la mémoire de Henri-le-Grand, par M. Jude Patissié. 251
Lou Tres de May, poëme, par M. Jasmin, coiffeur. 259
Traduction du Tres de May, par M. W. Duvignau. 258
Discours sur l'Abus des talens, par M. P. Hébrard. 275
Ode sur la bataille de Pultava, par M. W. Duvignau. 282
Vers adressés aux mânes de J.-J. Rousseau, par M. P. Hébrard. 288
Les Deux Enfans d'Auvergne, élégie, par M. R. Noubel. 291
Le Jeune Aveugle, par M. Hugon. 294
Les Jeux floraux, élégie, par M. Hugon. 300
Eugène, élégie, par M. R. Noubel. 303

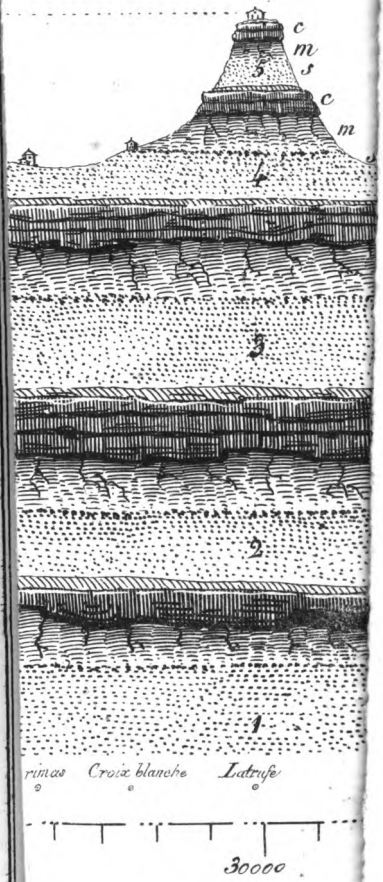
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

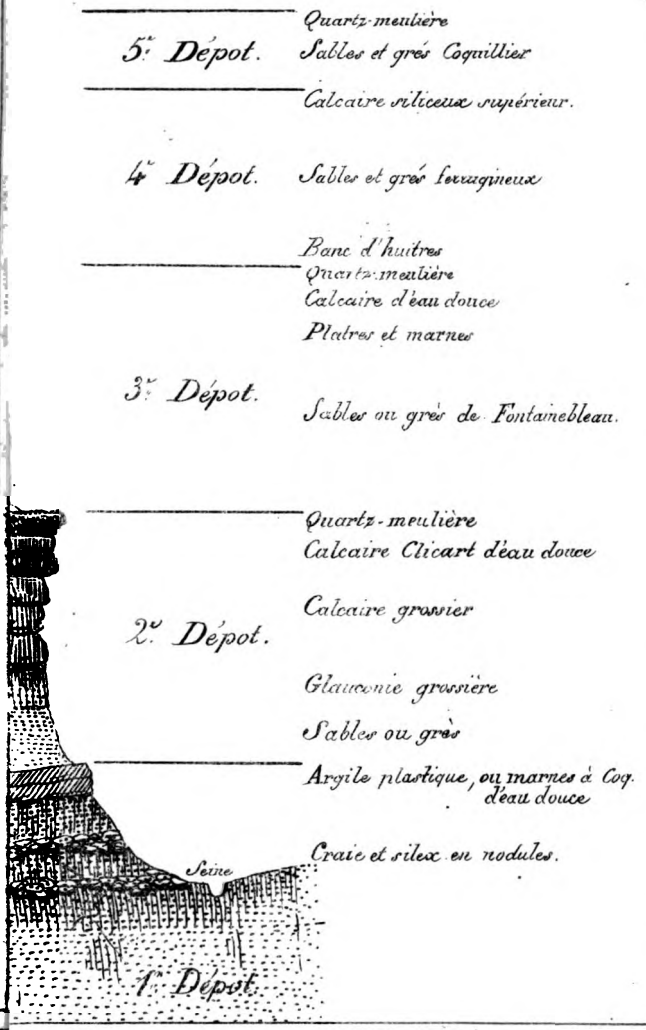
Nord de la Garonne
eux.



Digitized by Google

Digitized by Google

idéale des environs de Paris.



Chobard.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google